

Les Ailes Du Sphinx

Andrea Camilleri

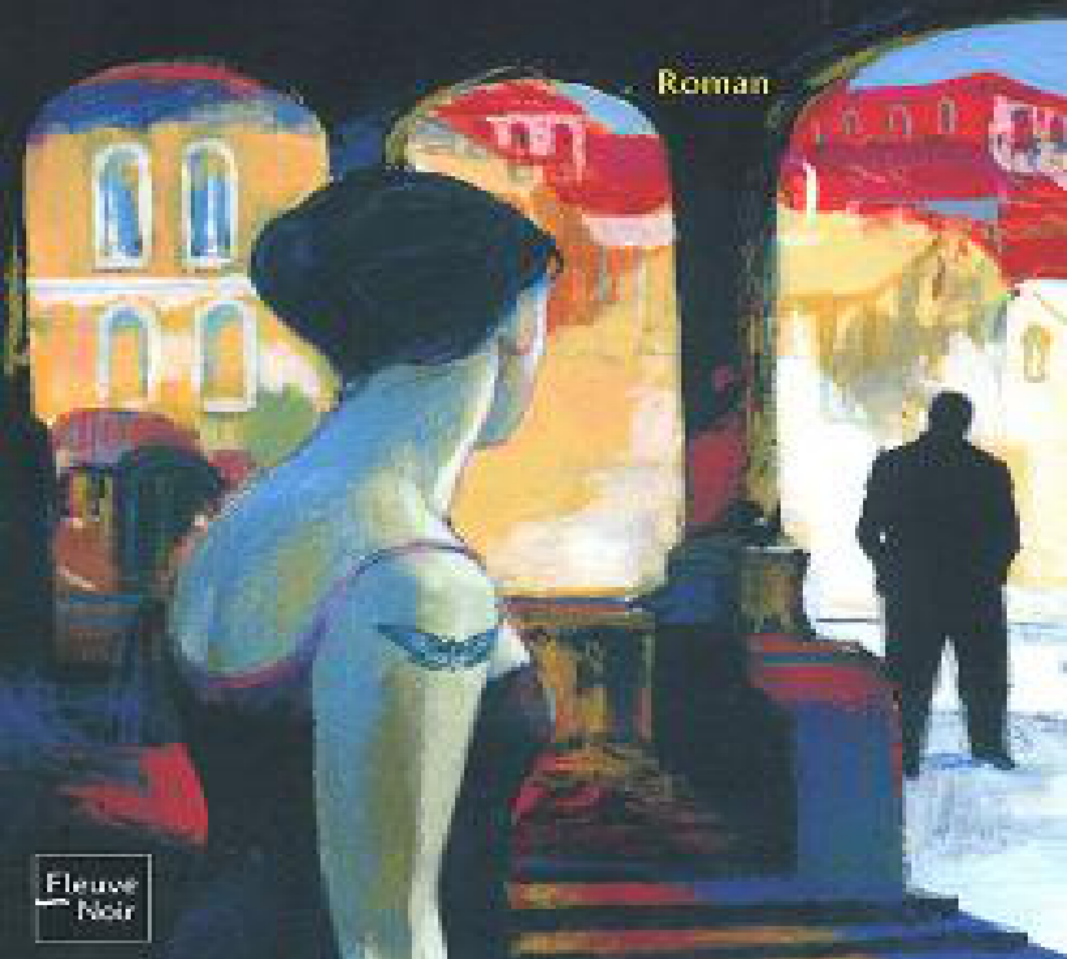
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDREA CAMILLERI

Les ailes du sphinx

Roman



Fleuve
Noir

ANDREA CAMILLERI

LES AILES DU SPHINX

*Traduit de l'italien (Sicile)
par Serge Quadruppani*

FLEUVE NOIR

Titre original :
Le Alli Della Sfinge

© 2006, Sellerio Editore, Palermo
© 2010, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.
ISBN 978-2-265-08860-3

Avertissement du traducteur

L'œuvre littéraire d'Andréa Camilleri connaît dans son pays un succès tel, qu'on lui trouverait difficilement un équivalent dans le demi-siècle qui vient de s'écouler en Italie. Une bonne part de cette réussite tient à la langue si particulière qu'il emploie. En rendre la saveur est une entreprise délicate. Il faut d'abord faire percevoir les trois niveaux sur lesquels elle joue, chacun d'eux posant des problèmes spécifiques.

Le premier niveau est celui de l'italien « officiel », qui ne présente pas de difficulté particulière pour le traducteur : on le transpose dans un français le plus souvent situé, comme l'italien de l'auteur, dans un registre familier. Le troisième niveau est celui du dialecte pur : dans ces passages, toujours dialogués, soit le dialecte est suffisamment près de l'italien pour se passer de traduction, soit Camilleri en fournit une à la suite. À ce niveau-là, j'ai simplement traduit le dialecte en français en prenant la liberté de signaler dans le texte que le dialogue a lieu en sicilien (et en reproduisant parfois, pour la saveur, les phrases en dialecte, à côté du français).

La difficulté principale se présente au niveau intermédiaire, celui de l'italien sicilianisé, qui est à la fois celui du narrateur et de bon nombre de personnages. Il est truffé de termes qui ne sont pas du pur dialecte, mais plutôt des régionalismes (pour citer deux exemples très fréquents, » *taliare* pour *guardare*, « regarder », *spiare* pour *chiedere*, « demander »). Ces mots, Camilleri n'en fournit pas la traduction, car il les a placés de telle manière qu'on en saisisse le sens grâce au contexte (et aussi, souvent, grâce à la sonorité proche d'un mot connu). Voilà pourquoi les Italiens de bonne volonté (l'immense majorité, mais on en trouve encore qui prétendent ne rien comprendre à la langue « camillerienne ») n'ont pas besoin de glossaire, goûtent l'étrangeté de la langue et la comprennent pourtant.

Remplacer cette langue par un des parlers régionaux de la France ne m'a pas paru la bonne solution : soit ces parlers, tombés en désuétude, sont incompréhensibles à la plupart des lecteurs (et il semblerait bizarre de remplacer une langue bien vivante et ancrée dans les mots de la Sicile d'aujourd'hui par une langue morte), soit ce sont des modes de dire beaucoup trop éloignés des langues latines (un Camilleri en ch'timi aurait-il encore quelque chose de sicilien ?). Il a

donc fallu renoncer à chercher terme à terme des équivalents à la totalité des régionalismes. Le « camillerien » n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Agrigente. Et cependant, si toute vraie traduction comporte une part de création littéraire, le traducteur doit aussi éviter de disputer son rôle à l'auteur : il était hors de question d'inventer une langue artificielle.

Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. D'abord, parce que le français occitanisé s'est assez répandu, par diverses voies culturelles, pour que jusqu'à Calais on comprenne ce qu'est un « minot ». Ensuite, ces régionalismes apportent en français un parfum de Sud. J'ai par ailleurs choisi le parti de la littéralité, quand il s'est agi de rendre perceptibles certaines particularités de la construction des phrases (inversion sujet verbe : « *Montalbano sono* » : « Montalbano, je suis ») ou ce curieux emploi du passé simple (*chè fu* ? « qu'est-ce qu'il fut ? », pour « qu'est-ce qui se passe ? ») par où passe l'emphase sicilienne, ou bien encore l'usage intempérant de la préposition « à » avec des verbes directs, et le recours très fréquent à des formes pronominales (« se faisait un rêve » pour « faisait un rêve »), etc.

J'ai tenté aussi de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : *pinsare* au lieu de *pensare* (« penser », en italien classique) a été traduit par *pinser*, *aricordarsi* au lieu de *ricordarsi* (se rappeler) a été traduit par s'« arappeler », etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore comme la moins mauvaise des solutions, car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. En effet, l'abondance des transpositions de déformations orales n'est pas la même dans les premiers Montalbano que dans les derniers (il semble que, son public désormais conquis et habitué, Camilleri hésite moins à faire entendre les singularités de sa musique), et leur présence plus ou moins importante dans tel ou tel passage du même livre n'est pas dépourvue de significations, volontaires ou non.

L'ensemble de ces partis pris de traduction aboutit à une langue assez éloignée de ce qu'il est convenu d'appeler le « bon français » : ma traduction peut paraître peu fluide et s'éloigne souvent délibérément de la correction grammaticale. Mais depuis quelques dizaines d'années, le travail des traducteurs a été orienté par la tentative de mieux rendre la langue de leurs auteurs en échappant à la dictature de la « fluidité » et du « grammaticalement correct », qui avait imposé à des générations de lecteurs français une idée trop vague du style réel de tant d'auteurs. Un tel mouvement rejoint aussi

le travail des auteurs francophones qui s'emploient à libérer leur expression du carcan d'une langue sur laquelle on a beaucoup trop légiféré. À l'intérieur de ce cadre, à mon artisanal niveau, l'essentiel était, me semble-t-il, de tenter de restituer auprès du lecteur français la plus grande partie de ce que ressent le lecteur italien non-sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure sa langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

Serge Quadruppani

UN

Mais où donc étaient passés ces petits matins quand, à peine aréveillé, on se sentait traversé d'une espèce de courant de bonheur pur, sans motif ?

Il ne s'agissait pas du fait que la journée s'apprésentait sans nuages ni vent et toute cirée de soleil, non, c'était une autre sensation qui ne dépendait pas de sa nature de météoropathe, si on voulait se l'expliquer, c'était comme se sentir en harmonie avec l'univers créé, parfaitement synchronisé à une grande horloge stellaire et très bien placé dans l'espace, au point précis qui lui avait été destiné depuis la naissance.

Conneries ? Fantaisies ? Possible.

Mais il était indiscutable que cette sensation, il l'avait éprouvée souvent autrefois, alors que depuis quelques années, bonjour chez vous. Disparue. Effacée. Au contraire, maintenant, les petits matins suscitaient souvent chez lui une espèce de rejet, de refus instinctif de ce qui l'attendait une fois qu'il aurait accepté le nouveau jour, même quand il n'y avait pas de tracassin qui l'attendait au cours de la journée. Et la confirmation lui venait de la manière dont il se comportait tout de suite après être sorti du sommeil.

À présent, dès qu'il ouvrait les paupières, il les laissait retomber immédiatement et restait dans l'obscurité quelques secondes, alors qu'autrefois, dès qu'il rouvrait les yeux, il les gardait ouverts, un peu écarquillés même, pour choper avidement la lumière du jour.

Et ça, pensa-t-il, c'était l'effet de l'âge.

Mais à cette conclusion, immédiatement s'aréveilla le Montalbano 2.

Parce que depuis quelques années, dedans le commissaire existaient deux Montalbano toujours en désaccord entre eux. Dès que l'un des deux disait une chose, l'autre soutenait le contraire. Et de fait.

— *Mais qu'est-ce que c'est, cette histoire d'âge ?* demanda Montalbano 2. *Comment est-il possible qu'à cinquante-six ans, tu te sentes déjà vieux ? Tu veux la savoir la vraie virité ?*

— *Non,* arépondit Montalbano 1.

— *Et moi, je te la dis quand même. Tu veux te sentir vieux passque ça t'arrange. Comme t'as la frousse de ce que tu es et de ce que tu fais, t'es en train de te construire l'alibi de la vieillesse. Mais si tu te sens comme ça, pourquoi, pour commencer, tu présentes pas une belle lettre de démission et tu te retires ?*

— *Et après, qu'est-ce que je fais ?*

— *Tu fais le vieux. Tu te prends un chien pour te tenir compagnie, le*

matin tu sors, t'achètes le journal, tu t'assieds dessus un banc, tu libères le chien et tu commences à lire en commençant par la nécrologie.

— Passque si tu lis qu'un de ton âge est mort alors que t'es encore suffisamment en vie, il te vient une certaine satisfaction qui t'aide à tenir au minimum vingt-quatre heures. Au bout d'une heure...

— Au bout d'une heure, vous allez vous faire mettre tous les deux, ton chien et toi, le coupa Montalbano, glacé par la perspective.

— Et alors, lève-toi, va besogner et casse pas les bûmes, conclut avec fermeté Montalbano 2.

Comme il était sous la douche, le téléphone sonna. Il alla répondre comme il était, en laissant derrière lui un sillage mouillé. De toute façon, plus tard, Adelina viendrait nettoyer.

— *Dottori*, qu'est-ce que je fis, je l'aréveillai ?

— Non, Catarè, réveillé, j'étais.

— Sûr de sûr, *dottori* ? Vous me le dites pas par politesse ?

— Non, sois tranquille. Qu'est-ce qu'il y a ?

— *Dottori*, qu'est-ce qui peut y avoir si je vous appelle de bon matin ?

— Catarè, mais tu te rends compte que quand tu me téléphones, tu ne me donnes jamais une bonne nouvelle ?

En un instant, la voix de Catarella adevint larmoyante.

— Ah, *dottori, dottori* ! Pourquoi vous me dites ça ? Vous voulez m'amortifier ? Si c'était que de moi, moi, tous les matins, je vous aréveillerais avec une bonne nouvelle, je sais pas, que vous avez gagné trente milliards au superhyperloto, qu'on vous a fait chef de la poulice, que...

Il n'avait pas entendu rouvrir la porte. Tout à coup, il se vit devant Adelina qui le regardait clés en main. Comment se faisait-il qu'elle soit venue si tôt ? Plein de vergogne, il se tourna instinctivement vers le téléphone de manière que ses parties honteuses ne restent pas exposées. À ce qu'il paraît, la partie postérieure masculine est moins honteuse que l'antérieure. La bonne gagna toute de suite la cuisine.

— Catarè, tu veux voir que je sais pourquoi tu me téléphones ? On a trouvé un mort. J'ai mis dans le mille ?

— Oui et non, *dottori*.

— Où est-ce que je me suis trompé ?

— C'est qu'il serait s'agissant d'une mort fiminine.

— Dis-moi, le *dottor* Augello n'est pas là ?

— Déjà transporté sur les lieux, il se trouve, *dottori*. Mais là tout juste à l'instant, le *dottori* me tiliphona pour tiliphoner à vous, *dottori*, que je vous dise comme ça qu'il vaut mieux que vous y alliez vous, *dottori*, pirsonnellement en pirsonne.

— Où est-ce qu'on l'a trouvée ?

— Dans le Sarsetto, *dottori*, juste à côté du pont 'méricain.

C'était loin, cet endroit, sur la route de Montelusa. Et lui, il n'avait aucune envie de prendre le volant.

— Envoie-moi une voiture.

— Les voitures sont au garage mais elles peuvent partir, *dottori*.

— Elles sont tombées en panne toutes en même temps ?

— Oh que non, *dottori*, elles fonctionnent. Mais le fait est qu'y'a plus de sous pour acheter l'essence. Fazio tiliphona à Montelusa, mais ils lui ont dit de prendre patience que d'ici quelques jours, ils vont arriver, mais... Du coup, pour le moment, des voitures qui peuvent rouler, y'a que celles des patrouilles et celle de l'escorte du député Garruso 1.

— Il s'appelle Garrufo, Catarè.

— Y s'appelle comme y s'appelle. Suffit que vosseigneurie acomprenne de qui je parle, *dottori*.

Il jura. Les commissariats n'avaient pas d'essence, les tribunaux n'avaient pas de papier, les pitaux n'avaient pas de thermomètres, et en attendant, au gouvernement moribond, ils pensaient au pont sur le détroit de Messine. Mais l'essence pour les escortes inutiles aux ministres, aux vice-ministres, aux sous-secrétaires, aux chefs de groupes parlementaires, aux sénateurs, aux députés, aux députés régionaux, aux chefs de cabinets, aux porte-coton, ça, elle manquait jamais.

— Tu as averti le proc', la Scientifique et le Dr Pasquano ?

— Oh que si. Mais le *dottori* Pasquano, y se mit dans une colère très très noire.

— Pourquoi ?

— Il dit comme ça qu'ayant pas le don de biquité, il pouvait pas être sur les lieux avant deux heures. *Dottori*, vous me donnez une splication ?

— Demande.

— Qu'est-ce que c'est, cette biquité ?

— Le fait qu'un type puisse être dans deux endroits différents et distants à la fois. À Augello, dis-lui que j'arrive.

Il gagna la salle de bains, s'habilla.

— Prêt il est, le café, déclara Adelina.

Dès qu'il entra dans la cuisine, la bonne le fixa et dit :

— Mais vous le savez, que vosseigneurie est encore bel homme ?

Encore ? Qu'est-ce que ça voulait dire, ce « encore » ? La colère monta. Mais Montalbano 2 se présenta aussitôt :

— *Eh non ! Tu peux pas te prendre les nerfs ! Tu te contredis, vu qu'y'a à peine une heure tu te sentais vieux et décrépît !*

Mieux valait changer de sujet.

— Comment se fait-il que tu sois venu en avance ?

— Passque je dois prendre le car pour aller à Montelusa parler avec

le juge Sommatino.

Le juge d'application des peines à la prison où était « retenu » Pasquale, le plus jeune des fils de la bonne, un délinquant habitué. Montalbano lui-même l'avait arrêté deux fois et il était aussi parrain de son premier-né.

— Il paraît que le juge y va dire une bonne parole pour les arrêts domiciliaires.

Le café était bon.

— Donne-m'en une autre tasse, Adeli.

Vu que le Dr Pasquano allait arriver en retard, il pouvait prendre son temps.

Le Salsetto, au temps des Grecs, avait été un fleuve, puis, c'était devenu un torrent au temps des Romains, ensuite un ruisseau au temps de l'unité italienne, après quoi, au temps du fascisme, un ruisselet dégueu et enfin, au temps de la démocratie, une décharge abusive. Durant le débarquement de 1943, les 'Méricains avaient construit au-dessus du lit désormais à sec un pont métallique qui, quelques années plus tard, avait disparu du soir au matin, complètement démonté par les voleurs de métaux. Mais l'endroit avait gardé son nom : le pont 'méricain.

Il arriva sur un terrain vague où étaient arrêtées cinq voitures de la police, deux voitures privées et le fourgon pour le transport des cadavres à la morgue. Les voitures de la police appartenaient toutes à la questure de Montelusa, les véhicules privés étant représentés par l'auto de Mimi Augello et celle de Fazio.

Comment ça se fait qu'à Montelusa, ils ont de l'essence jusqu'aux oreilles alors qu'à nous, elle manque ? se demanda le commissaire contrarié.

Il préféra ne pas se donner de réponse.

Augello alla à sa rencontre dès qu'il le vit descendre de la voiture.

— Mimi, mais tu pouvais pas te gratter les bûmes tout seul ?

— Salvo, avec *tia*, avec toi, je marche plus.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que si je t'avais pas fait venir ici, après tu m'aurais fait tourner en bourrique avec tes « et pourquoi tu m'as pas dit ça », et « pourquoi tu m'as pas dit ci »...

— Comment est la morte ?

— Morte, rétorqua Augello.

— Mimi, une réplique comme ça, c'est pire qu'un coup de revorber sans crier gare. Si tu m'en sors une autre, je te flingue en légitime défense. Je te l'ademande nouvellement : comment est la morte ?

— Jeunette. À peine plus de vingt ans. Et elle a dû être très belle.

— Vous l'avez identifiée ?

— Mais jamais de la vie ! Elle est nue, les vêtements ont disparu et

elle n'a même pas un quelconque sac à main.

Ils étaient arrivés sur le bord du terrain.

Une espèce de sentier de chèvres conduisait à la décharge, une dizaine de mètres plus bas. Pile à la fin du chemin, il y avait un groupe de personnes parmi lesquelles il reconnut Fazio, le chef de la Scientifique et le Dr Pasquano qui était penché sur ce qui semblait une espèce de mannequin. Le proc' Tommaseo, lui, était à mi-chemin sur le sentier et vit Montalbano.

— Attendez-moi, Montalbano, j'arrive.

— Mais comment ça, Pasquano est là ? demanda Montalbano.

Mimi lui lança un regard ahuri.

— Pourquoi il ne devrait pas être là ? Il est arrivé il y a une demi-heure.

Visiblement, sa colère contre le pauvre Catarella avait été toute une comédie.

Pasquano était connu pour son caractère dégueu, et il tenait à être considéré comme un homme impossible, donc certaines fois, il se régala à faire du théâtre histoire de nourrir sa réputation.

— Vous ne descendez pas ? demanda Tommaseo en arrivant hors d'haleine.

— Qu'est-ce que je viendrais faire, à descendre ? Vous l'avez déjà vue.

— Elle devait être très belle. Un corps merveilleux, dit le proc', les yeux étincelant d'excitation.

— Comment on l'a tuée ?

— Un tir en plein visage avec un revolver de gros calibre. Elle est absolument impossible à identifier.

— Pourquoi pensez-vous à un revolver ?

— Parce que les gens de la Scientifique n'ont pas trouvé de douille.

— D'après vous, comment ça s'est passé ?

— Mais c'est clair comme l'eau de roche, très cher ami ! D'une évidence aveuglante ! Donc, le couple rejoint le terrain vague, descend de la voiture, suit le sentier et arrive sur la grève pour se mettre à part. La jeune femme se met toute nue et puis, une fois accompli le congrès charnel...

Il s'arrêta, se lécha les lèvres, déglutit à la pensée du congrès.

— ... l'homme lui tire un coup de feu dans le visage.

— Et pourquoi ?

— Bah, ça on verra.

— Écoutez, mais il y avait la lune ?

Tommaseo le considéra d'un air ahuri.

— Vous savez, ce n'était pas une rencontre romantique, il n'y avait pas besoin de lune, il s'agissait seulement de...

— J'ai compris de quoi il s'agissait, *dottor* Tommaseo. Mais ce que je

voulais dire, c'est cette nuit-là, vu qu'il n'y avait pas de lune, on aurait dû en trouver deux, des cadavres.

Tommaseo était tout à fait abasourdi.

— Et pourquoi deux ?

— Parce qu'en descendant dans le noir le plus total sur ce sentier, ils se seraient certainement cassé la figure.

— Mais qu'est-ce que vous racontez, Montalbano ? Ils devaient avoir une torche ! Imaginez qu'ils ont bien dû s'organiser ! Ben, moi, malheureusement, il faut que j'y aille. On s'appelle. Bonne journée.

— Tu penses que ça s'est passé comme ça ? demanda Montalbano à Mimi quand Tommaseo s'en fut allé.

— Ça, pour moi, c'est un des habituels fantasmes sexuels de Tommaseo ! Pourquoi est-ce qu'ils devaient aller faire leur congrès dans la décharge ? Là-dedans, ça pue que ça coupe la respiration ! Et y'a des gaspards qui te boufferaient vivants ! Ils pouvaient très bien le faire ici, sur ce terrain qui est réputé parce que c'est un baisodrome tous les soirs ! Mais t'as regardé par terre ? Y'a une mer de préservatifs !

— Tu l'as faite, cette observation, à Tommaseo ?

— Certes. Mais tu sais ce qu'il m'a répondu ?

— Je peux l'imaginer.

— Il m'a répondu que ces deux-là, si ça se trouve, ils sont descendus baiser dans la décharge parce qu'au milieu de la merde, ils jouissent plus. Le goût de la dépravation, tu comprends ? Des choses qui peuvent venir qu'à l'esprit d'un type comme Tommaseo !

— Bien, bien. Mais si la petite n'était pas une radasse professionnelle, peut-être qu'ici, dans ce terrain avec toutes les voitures et les camions qui passent...

— Les camions qui vont à la décharge ne prennent pas par ici, Salvo. Ils déchargent de l'autre côté, passqu'y a une descente commode qu'on a faite exprès pour les poids lourds.

En haut du sentier apparut la tête de Fazio.

— Bonjour, *dottore*.

— Ils en ont encore pour longtemps ?

— Oh que non, *dottore*, encore une demi-heure.

Il n'avait pas envie de voir Vanni Arquà, le chef de la Scientifique. Il lui faisait une 'tipathie viscérale, largement réciproque.

— Ils arrivent, annonça Mimi.

— Qui ?

— Mate de ce côté, répondit Augello en montrant la direction de Montelusa.

Du chemin de terre qui conduisait de la provinciale à la décharge s'élevait un nuage de poussière qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une tornade.

- Sainte mère, les journalistes ! s'exclama le commissaire.
- Quelqu'un de la questure avait certainement refilé le tuyau.
- On se voit au bureau, dit-il en se hâtant vers sa voiture.
- Moi, je descends, dit Augello.

La vraie raison pour laquelle il n'était pas descendu dans la décharge, c'était qu'il ne voulait pas voir ce qu'il aurait dû voir après que Augello lui eut dit qu'il s'agissait du cadavre d'une petite d'à peine un peu plus de vingt ans. Autrefois, il avait la frousse devant les moribonds, alors que les morts ne lui faisaient ni chaud ni froid. À présent, depuis quelques années, il lui arrivait de ne pas supporter la vision de gens tués quand ils étaient encore petits. En dedans de lui, naissait une rébellion absolue devant ce qu'il considérait comme un fait contre nature, une espèce de sacrilège extrême, même si le jeune tué était un *sdilinquento*, un délinquant, et même s'il était lui aussi un assassin. Et ne parlons pas des minots ! Il éteignait tout de suite la télévision quand on parlait de minots déchirés, morts pendant la guerre, de faim, de maladie.

— C'est ta paternité frustrée, avait conclu Livia avec une certaine malignité, quand il lui avait confié la chose.

— Jamais entendu parler de paternité frustrée, toujours de maternité frustrée, avait-il rétorqué.

— S'il ne s'agit pas de paternité frustrée, avait insisté Livia, peut-être qu'il t'est venu le complexe du grand-père.

— Mais comment peut me venir le complexe du grand-père alors que je n'ai jamais été père ?

— Quel rapport ? Tu sais ce que c'est, une grossesse hystérique ?

— Quand une femme présente tous les signes qu'elle est enceinte alors qu'elle ne l'est pas.

— Exactement. Tu es affecté de grand-périté hystérique.

Et naturellement la discussion avait fini *a schiffo*, en engueulade.

De la porte du commissariat, lui parvint la voix de Catarella très agité.

— Non, monsieur le gasteur, le *dottori* ne peut venir au tiliphone passqu'il n'a pas le don de bibi-quité. Étant qu'il se trouva au Salsetto en tant que... allô ? Allô ? Qu'est-ce vous fîtes, il raccrochâtes ? Allô ?

Il vit Montalbano.

— Ah, *dottori*, *dottori* ! C'était monsieur le gasteur !

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il me le dit pas, *dottori*. Il dit juste comme ça qu'il voulait parler à vosseigneurie d'urgentement.

— Très bien, je l'appelle tout à l'heure.

Au-dessus du bureau, une montagne de papiers à signer. En la matant, il se découragea. C'était vraiment pas son truc, ce matin. Il retourna en arrière, passa devant le réduit de Catarella.

— Je reviens de suite. Je vais me prendre un café.

Après le café, il se fuma une cigarette et se fit une brève promenade. Il retourna au bureau et appela le questeur.

— Montalbano, je suis. À vos ordres.

— Ne me faites pas rire !

— Pourquoi, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous avez dit : à vos ordres.

— Et comment je devais vous dire ?

— Il ne s'agit pas de dire, mais de faire. Je vous les donne, mes ordres mais vous, de mes ordres, je n'ose même pas penser quel usage vous en faites !

— Monsieur le questeur, je ne me permettrais jamais d'en faire l'usage que vous supposez.

— Laissons tomber, Montalbano, ça vaut mieux. Comment s'est terminée l'affaire de Petit ?

Il fut ahuri. Quel petit ? De quel minot il parlait ?

— Écoutez, monsieur le questeur, mais de cet enfant, moi je...

— Montalbano, par Dieu ! Mais quel enfant vous allez chercher ! Giulio Petit a au moins soixante ans ! Montalbano, écoutez-moi attentivement et considérez mes paroles comme un ultimatum : j'exige une réponse écrite exhaustive d'ici demain matin.

Il raccrocha. Le dossier concernant c'te Giulio Petit, dont il n'arrivait pas à s'arappeler rin de rin, devait se trouver enseveli sous cette montagne de papiers qu'il avait devant lui. Il l'avait, le courage de s'y attaquer ? Il tendit un bras lentement lentement puis, il prit la chemise qui se trouvait tout au sommet, dans un sursaut final foudroyant, comme on fait pour choper un animal venimeux qui peut vous mordre. Il l'ouvrit et s'ébahit. C'était justement le dossier de Petit Giulio. Il lui vint l'envie de se jeter à terre à genoux et de remercier saint Antoine qui avait certainement opéré ce miracle. Il ouvrit la chemise et acommença à lire. À M. Petit, on avait brûlé le magasin de tissus. Les pompiers avaient établi qu'il s'agissait d'un incendie volontaire. M. Petit avait déclaré que le magasin avait été brûlé parce qu'il ne voulait pas payer l'impôt du racket. Mais la police pensait que c'était Petit lui-même qui avait mis le feu au magasin pour toucher l'assurance. Mais il y avait quelque chose qui collait pas. Giulio Petit était né à Licata, il résidait à Licata, sa boutique s'atrouvait sur la voie principale de Licata. Et alors, pourquoi ils s'adressaient pas au commissariat de Licata au lieu du sien ? La réponse était simple : parce qu'à la questure de Montelusa, ils avaient confondu Licata et Vigàta. Il prit son stylo et écrivit sur une feuille à en-tête :

« Illustre M. le Questeur, Vigàta n'étant pas Licata Et Licata n'étant pas non plus Vigàta,

Il y a eu, j'en ai peur,

Une erreur.

Si vous n'avez pas eu de réponse de ma partie

À l'ordre que vous m'avez imparti,

Ce ne fut pas par mauvais esprit,

Mais par respect de la géographie. »

Il signa, tamponna. La bureaucratie avait ressuscité chez lui une lointaine veine poétique. Les vers boïtaient, c'est vrai, mais de toute façon Bonetti-Alderighi ne s'apercevrait jamais qu'il avait répondu en rimes. Il appela Catarella, lui donna le dossier Petit et la lettre en lui disant d'expédier le tout après l'avoir dûment enregistré.

DEUX

Catarella sorti, Mimi Augello de retour de la décharge apparut sur le seuil un moment plus tard.

— Rentre. Vous avez fini ?

— Oui.

Il s'assit au bord de la chaise.

— Qu'est-ce que t'as, Mimi ?

— Je dois filer chez moi, pendant que je venais, Beba m'a téléphoné qu'elle a besoin de moi passque Salvuzzo pleure qu'il a mal au ventre et elle arrive pas à le calmer.

— Il a souvent mal au ventre ?

— Assez pour me casser les burnes.

— Ça me semble pas une attitude paternelle.

— Si t'avais un fils casse-couilles comme le mien, tu le ferais voler par la fenêtre.

— Mais Beba, il vaudrait mieux pas qu'elle appelle un docteur plutôt qu'à *tia*, plutôt que toi ?

— Bien sûr. Mais Beba, si elle m'a pas à côté d'elle, elle fait pas un pas, elle est pas capable de rin décider toute seule.

— Bon, dis-moi seulement ce que tu dois me dire et file chez toi.

— J'ai aréussi à parler un peu avec Pasquano.

— Il t'a dit quelque chose ?

— Tu sais comment il est. Chaque meurtre, on dirait qu'il le prend comme une affaire personnelle. Comme si on l'avait offensé, qu'on l'avait maltraité à lui, Pasquano. Et ça s'aggrave chaque année. Sainte mère, quel caractère dégueu !

Tout au fond, Montalbano pinsa que Pasquano, il l'acomprenait très bien.

— Peut-être qu'il en peut plus d'éventrer des *cataferi*, des cadavres. Raconte.

— Entre deux jurons, j'ai réussi à me faire dire que, d'après lui, la petite n'a pas été tuée là où on l'a trouvée.

— Attends une seconde, mais qui l'a trouvée ?

— Un type qui s'appelle Aricó Salvatores.

— Et qu'est-ce qu'il faisait là de bon matin ?

— Chaque jour à l'aube, cet homme vient à la décharge pour chercher des trucs à récupérer qu'il répare et revend. Il m'a expliqué que maintenant, on trouve des choses presque neuves, à peine usées.

— Mimi, tu l'avais pas encore découverte, la société de consommation ?

— Aricó était à peine arrivé qu'il a vu le corps et nous a appelés sur le portable. Quand je l'ai interrogé, j'ai compris qu'il ne savait que ce qu'il nous a dit, alors je lui ai demandé son adresse et son numéro de téléphone et je l'ai laissé partir passqu'il était très 'mpressionné et qu'il vomissait sans arrêt.

— Tu me disais que d'après Pasquano, la petite a été tuée ailleurs.

— Exact. Pratiquement, dans la décharge, tout autour du corps, il n'y avait pas de trace de sang. Mais il aurait dû y en avoir, et beaucoup. En outre, sur le corps, Pasquano a découvert des blessures et des excoriations dues au fait que le cadavre, quand il a été jeté du haut du terrain vague, a dû rebondir plusieurs fois sur la pente.

— C'tes blessures, elles peuvent pas avoir été provoquées durant le corps à corps qui a précédé le meurtre ?

— Pour l'instant, Pasquano l'exclut.

— Et il se trompe rarement. Sur le terrain vague où se garent les voitures, on a trouvé du sang ?

— Là non plus.

— Ça confirme la thèse de Pasquano, qu'on l'a portée là déjà morte. Peut-être dans un coffre de voiture. Le docteur a pu comprendre depuis combien de temps elle était morte ?

— Et là, c'est le plus beau. Lui, il dit qu'il en aura la certitude après l'autopsie, mais comme ça, à vue de nez, il croit qu'elle a été tuée au moins vingt-quatre heures avant sa découverte.

Et ça, c'était passablement bizarre.

— Mais pourquoi ils se seraient gardé le *catafero* caché pendant une journée entière ?

Mimi écarta les bras.

— Je sais pas quoi te dire, mais c'est comme ça. Et il y a un autre détail qui pourrait, je dis, pourrait, être important. Le corps était couché sur le dos, mais à un certain moment, Pasquano l'a retourné.

— Eh bé ?

— Sur l'épaule gauche, près de l'omoplate, elle avait un tatouage qui représente un papillon.

— Ben, ça pourrait être utile pour l'identification. Ceux de la Scientifique l'ont photographiée ?

— Oui. Et j'ai dit de nous envoyer les clichés. Mais moi, j'ai pas trop d'espoir.

— Pourquoi ?

— Salvo, tu le sais qu'avant de me marier, je changeais de femmes tous les deux jours ?

— Oui, tu faisais mourir d'envie Don Juan. Et alors ?

— Le tatouage le plus répandu parmi les jeunettes, c'est le papillon. Elles se le font tatouer sur toutes les parties du corps. Imagine-toi qu'une fois, j'ai découvert un papillon tout simplement sur la...

— Épargne-moi les détails, implora le commissaire. Donne le bonjour à Beba de ma part et envoie-moi Catarella.

Lequel s'présenta dix minutes plus tard.

— Ezgusez-moi, *dottori*, mais Cuzzaniti perdit du temps à enregistrer. Il acomprenait pas si le numéro à donner au dossier était trois mille sept cent cinq ou trois mille sept cent six. Et puis, Cuzzaniti trouva l'absolution.

— Quel numéro vous lui avez mis ?

— On y a mis tous les deux, *dottori*. Trois mille sept cent cinq trois mille sept cent six.

Ce dossier ne serait certainement plus jamais retrouvé, même en le cherchant cent ans.

— Écoute, Catarè. Contrôle sur l'ordinateur la liste des personnes disparues et vois s'il y a le signalement d'une petite d'une vingtaine d'années avec un papillon tatoué près de l'omoplate gauche.

— Qué papillon ?

— Putain, qu'est-ce que j'en sais, Catarè ? Un papillon.

— Je m'en vais venir voir, *dottori*.

Fazio arrivait. Il entra, s'assit.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

— Le Dr Pasquano a acquis la conviction que la petite...

— ... a été tuée ailleurs, je le sais, Augello me l'a déjà dit. Toi, qu'est-ce que t'en penses ?

— Je suis d'accord. Et je me suis fait une 'pinion précise aussi, c'est que la petite a été mise nue après qu'on l'a tuée.

— Gomment t'en es venu là ?

— Passque si elle avait été tuée alors qu'elle s'atrouvait nue, le sang aurait dû lui saloper la poitrine, les épaules, les nichons. Mais elle était propre. Et n'oubliez pas qu'il pleut pas depuis 'ne semaine.

— J'ai compris. Le sang s'est répandu sur le vêtements qu'elle portait à ce moment-là, pas sur la peau.

— Exact, *dottore*. Et puis le corps avait des abrasions, des contusions, des lacerations dues au fait qu'on l'avait jetée nue depuis le terrain vague. Si elle était habillée, il y aurait eu moins de dégâts. En outre, elle a été mordue.

Montalbano sursauta sur sa chaise. Il se sentit instantanément pris à la gorge par un accès de nausée.

— Comment ça, mordue ? ! Et où ?

— Elle avait trois morsures sur la cuisse droite. Mais le Dr Pasquano n'a pas voulu m'en parler, il veut bien les étudier, il ne sait pas s'il s'agit de morsures d'homme ou de bête.

— Espérons que ça soit de bête.

Manquait plus qu'un assassin qui soit aussi un loup-garou ! Un homme-bête !

— Y t'a dit quand c'est l'autopsie ?

— Tôt demain matin.

Catarella arriva., essoufflé, une feuille à la main.

— Une seule seulette victime j'ai trouvée dans la liste. La photographie, je vous l'imprimai. Mais la plainte parle pas de papillon.

— Donne-la à Fazio.

Fazio prit la feuille, la fixa, la rendit à Catarella.

— C'est pas la morte.

— Pourquoi t'es si sûr ? demanda le commissaire.

— Passque celle-là est brune et l'autre était blonde.

— La morte ne pouvait pas s'être teint les cheveux ?

— Insistons pas, *dottore*.

Catarella sortit, déçu.

— Je sais pas pourquoi, mais j'ai pas l'impression que cette petite faisait la radasse, dit Fazio.

— Peut-être parce qu'au jour d'aujourd'hui, il est très difficile de dire qui est 'ne radasse, observa Montalbano.

Fazio le fixa d'un air étonné.

— *Dottore*, c'est pas d'aujourd'hui, c'est depuis toujours qu'une radasse, c'est une gonzesse qui vend son corps pour de l'argent.

— Trop facile, Fazio.

— Expliquez-moi ça.

— Je te donne un exemple. Prends une petite de vingt ans, *beddra assai*, très belle, de famille pôvre, on lui offre de faire du cinéma mais elle arefuse passqu'elle est honnête et qu'elle a la trouille que ce milieu la corrompe, à un certain moment, elle rencontre un industriel quinquagénaire plutôt mochtingue mais très riche qui veut se la marier. La petite accepte. Elle n'aime pas cet homme, il ne lui plaît pas et il y a trop de différence d'âge, mais elle pense qu'avec le temps, elle pourra avoir de l'affection pour lui. Ils se marient et elle, comme femme, elle va avoir toujours un comportement impeccable. Or, selon ta définition, quand la petite a décidé de dire oui à l'industriel, elle n'a pas vendu son corps pour des pépettes ? Mais tu te sentirais de la définir comme une radasse ?

— Sainte mère, *dottore* ! Moi je m'hasardai à dire une de mes pensées et vous en avez écrit un roman !

— Bon be, laissons tomber. Pourquoi tu penses qu'elle ne faisait pas le métier ?

— Bah. Elle n'avait pas de rouge à lèvres. Elle était pas maquillée. Elle était soignée et propre, bien sûr, mais pas de manière excessive... Bah. Que voulez-vous que je vous dise, elle m'a fait cette impression. Et maintenant, faites-moi le plaisir de ne pas sortir un autre roman sur cette impression.

— Écoute, la Scientifique, quand c'est qu'ils nous envoient les photographies ?

— Aujourd'hui après le déjeuner.

— Alors, je peux m'en aller. On se voit plus tard.

Quand il arriva à la trattoria, il atrouva le rideau de fer baissé à moitié. Il se pencha et entra. Les tables étaient toutes préparées, mais complètement vides. De la cuisine n'arrivait aucune odeur. Enzo, le propriétaire-serveur, était assis à se regarder la télévision.

— Comment ça se fait qu'y a personne ?

— *Dottore*, d'abord, aujourd'hui, c'est lundi, notre jour de fermeture. Mais vosseigneurie se l'est oublié. Ensuite, il est encore tôt, vu qu'il est même pas midi et demi.

— Alors, je m'en vais.

— Mais jamais de la vie ! Asseyez-vous !

S'il n'était même pas encore midi et demi, pourquoi il avait tant de 'pétit ? Puis il s'arappela qu'il n'avait rien mangé la veille.

À cause d'un long et belliqueux coup de fil à Livia, laquelle s'était entêtée à faire un constat de faillite de leur existence commune, entrecoupé d'accusations et d'excuses réciproques, il avait complètement oublié la poêle posée sur le feu pour réchauffer ce que lui avait préparé Adelina. Et puis, à cause de l'énervement de la conversation, il avait même perdu l'envie de casser la graine avec un fromage et des olives qu'il aurait certainement trouvés dans le frigo.

— *Dottore*, on m'a apporté des langoustes que c'est une *billizza*, une beauté.

— Grandes ou pitchounes ?

— Comme voudra vosseigneurie.

— Amène-m'en une grande. Mais juste bouillie, sans rin. Et pour commencer, si ça dérange pas trop, apporte-moi un plat bien rempli de spaghettis aux palourdes, mais sans sauce tomate.

Comme ça, sans avoir dans la bouche un goût de sauce, il apprécierait mieux la langouste, assaisonnée avec de l'huile et du citron.

Et ce fut juste quand il allait attaquer la langouste qu'à la télévision les images de la décharge apparurent. Du haut du terrain vague, le cameraman cadra un corps caché par un drap blanc.

— Un crime atroce... commença une voix hors champ.

— Éteins tout de suite ! cria le commissaire.

Enzo éteignit le poste et le considéra d'un air abasourdi.

— *Dottore*, qu'est-ce qu'il fut ?

— Excuse-moi, dit Montalbano. Mais c'est que...

Comme ils avaient fait vite, les gens, à devenir cannibales !

Depuis que la télévision était rentrée dans les maisons, tout le

monde s'était habitué à manger du pain et des cadavres. De midi à une heure et de sept à huit et demie le soir, c'est-à-dire pendant qu'on était à table, il n'y avait pas de chaîne qui ne transmitt d'images de corps déchiquetés, écrasés, brûlés, en guenilles, martyrisés, d'hommes, de femmes, de vieux, de minots tués avec imagination et génie quelque part dans le monde.

Il s'imagina un dialogue entre un mari qui s'assied à table et sa femme.

— Qu'est-ce que tu me préparas, Catari ?

— En premier, des pâtes assaisonnées avec un minot éventré par une bombe.

— Mmmh. Et ensuite ?

— Viande de veau assaisonnée par un kamikaze qui se fait sauter dans un marché.

— Catari, je m'en lèche les doigts !

En essayant de conserver le plus longtemps possible le goût de la langouste entre la langue et le palais, commença l'habituelle balade à la pointe du môle.

À mi-chemin, il y avait l'inévitable pêcheur à la ligne. Ils se saluèrent et le pêcheur l'avertit :

— *Dutturi*, attention que *dumani*, demain, il pleut fort et il fait froid. Et ça va être comme ça pendant une semaine entière.

Il ne s'était jamais trompé dans ses prévisions, cet homme.

L'humeur noire de Montalbano, que la langouste avait réussi à ramener à des niveaux supportables, redevint pire qu'avant.

Mais était-il possible que le temps aussi ait perdu la boule ? Comment ça se fait qu'une semaine, tu t'atrouves à mourir de canicule à l'équateur et la semaine suivante à mourir de froid au pôle Nord ? Ou *sicco* ou *sacco* ? Tout l'un ou tout l'autre ? Où était passée la saine voie du milieu ?

Il s'assit sur l'habituel rocher plat, s'alluma une cigarette. Et se mit à raisonner.

Pourquoi l'assassin était-il allé jeter le *catafero* de la petite à la décharge ?

Certes pas pour éviter qu'on le retrouve, pour le cacher.

L'assassin savait très bien que, quelques heures après, le cadavre serait sûrement découvert. C'était si vrai qu'il avait fait de son mieux pour que l'identification arrive le plus tard possible. Puis il l'avait apporté dans la décharge juste pour s'en débarrasser.

Mais si à l'endroit où il l'avait tuée, il avait pu la garder un jour sans que personne ne découvre le corps, pourquoi est-ce qu'il ne l'y avait pas laissé ?

Peut-être parce que ce n'était pas un endroit sûr. Comment ça, pas

sûr ?

Mais si l'assassin avait pu y tuer la petite et y garder le *catafero* pendant un bon moment sans que personne ne s'aperçoive de rien, pourquoi risquer ce déplacement dangereux ? Il ne pouvait y avoir qu'une raison de nécessité. Il était nécessaire de déplacer la morte. Mais pourquoi ?

La réponse lui fut donnée par la langouste.

Ou plus précisément, un arrière-goût tenace de la langouste qui lui revint tout à coup sous la langue. Il avait atrouvé la trattoria de Enzo fermée parce qu'on était lundi. Et vu qu'on était lundi, cela signifiait que la petite avait été tuée le samedi, gardée au même endroit toute la journée de dimanche et puis portée à la décharge durant la nuit de dimanche à lundi. Ou mieux : dans les toutes premières heures de la matinée de lundi, quand sur le terrain vague, il n'y avait plus d'automobiles, de putains et de clients des putains.

Qu'est-ce que ça signifiait ?

Ça signifiait, se dit-il avec orgueil, que le lieu où la petite avait été tuée était un endroit fermé le samedi après-midi et tout le dimanche, mais rouvert aux gens le lundi matin.

Le soudain enthousiasme devant la conclusion à laquelle il était arrivé lui dura peu, à la pensée du nombre d'endroits qui restaient fermés le samedi après-midi et le dimanche : les écoles, les administrations, les bureaux, les cabinets médicaux, les usines, les notaires, les officines, les magasins de gros et de détail, les dentistes, les dépôts, les friperies, les tabacs... En d'autres termes, plus ou moins tout Vigàta. Même, à y bien réfléchir, il y avait pire. Parce que le meurtre pouvait avoir été perpétré dans un quelconque logement privé, par un mari qui avait amené femme et enfants passer la fin de la semaine à la campagne. Bref, une heure de raisonnement à vide.

Quand il revint au commissariat, il atrouva sur sa table l'enveloppe de la Scientifique avec les photographies en deux exemplaires. Arquà lui était 'ntipathique, rien que de le voir lui cassait les burnes menu, mais il devait honnêtement areconnaître qu'il savait bien organiser les mystères.

Avec la photo, il y avait un billet. Sans « Cher ami » ni salutations. Mais lui aussi aurait fait pareil.

Montalbano, la fille a été certainement tuée par une arme de gros calibre. La question de savoir si on a utilisé un revolver ou un pistolet, pour le moment est absolument dépourvue de pertinence. Le coup de feu a été tiré d'une distance rapprochée de cinq-six mètres environ et a eu donc des effets vraiment dévastateurs. Le projectile, entré par la mâchoire gauche,

est sorti un peu au-dessus de la tempe droite avec une trajectoire du bas vers le haut, rendant ainsi les traits du visage absolument impossibles à reconnaître. Quant aux conclusions auxquelles arrivera le Dr Pasquano, je crois qu'elles pourront t'être très utiles. Arquà.

Vivante, la petite avait dû être une vraie *billizza*, inutile d'être un connaisseur comme Mimi Augello pour le deviner.

À vue d'œil, elle avait dû faire près d'un mètre quatre-vingts. Blonde, dans la chute, les cheveux longs, qui quand elle avait été tuée étaient certainement rassemblés en une espèce de chignon, s'étaient en partie défaits et cachaient ce visage qu'elle n'avait plus. Elle avait des jambes infinies, de danseuse ou d'athlète.

Montalbano jeta encore un coup d'œil aux plans larges puis s'arrêta pour fixer les photos qui représentaient le tatouage. L'une d'entre elles montrait un agrandissement passable du dessin de papillon.

Il le glissa dans sa poche, avec une autre photo des épaules de la petite où l'on devinait clairement l'omoplate tatouée.

— Je reviens d'ici deux heures, dit-il à Catarella quand il passa devant lui pour sortir.

Il se gara devant Retelibera, mais avant d'entrer dans les studios télévisés, il s'alluma une cigarette. Là-dedans, il était interdit de fumer. Et il obéissait toujours, quoiqu'en jurant, dès qu'il voyait un panneau d'interdiction.

Mais, d'un autre côté, où est-ce que le malheureux qui avait envie de fumer pouvait le faire, désormais ? Même aux chiottes on pouvait pas, celui qui entraît derrière toi sentait l'odeur de famée et te regardait de travers. Parce qu'il s'était formé, en deux temps trois mouvements, des légions de fanatiques haïssant les fumeurs. Un jour, alors qu'il passait dans un jardinet une cigarette à la bouche, il était intervenu pour séparer deux octogénaires qui s'étaient battus à coups de bâton sur la tête, va savoir pourquoi. Et comme il n'arrivait pas à les séparer, tellement ils étaient acharnés, il avait fait état de sa qualité de commissaire. Alors, les deux vieux s'étaient immédiatement coalisés contre lui :

— Vous devriez avoir honte !

— Vous fumez !

— Et vous dites que vous êtes commissaire !

— Et en fait, vous êtes un fumeur !

Il s'en était allé, laissant les deux vieux recommencer à se balancer des coups de bâton.

TROIS

— Bonjour, *dottor* Montalbano, le salua la petite à l'entrée quand elle le vit apparaître.

— Bonjour. Mon ami est là ?

À Retelibera, il était chez lui.

— Oui, dans son bureau.

Il remonta le couloir jusqu'au bout et frappa à la dernière porte.

— Entrez.

Il s'exécuta. Nicoló Zito leva les yeux d'un papier qu'il était en train de lire, reconnut Montalbano, se dressa en souriant.

— Salvo ! Quelle bonne surprise !

Ils s'embrassèrent.

— Comment vont Taninè et Francesco ? demanda le commissaire en s'asseyant sur un siège devant le bureau.

Taninè était la femme de Nicoló qui, quand ça la prenait, cuisinait comme une déesse, Francesco leur unique enfant.

— Ils vont bien, merci. Cette année, Francesco doit passer le bac.

Il écarquilla les yeux. Mais ce n'était pas *ajeri*, hier que Francesco jouait encore avec lui aux gendarmes et aux voleurs ? Et *ajeri* que Nicoló avait les cheveux roux alors que maintenant, ils étaient presque tous blancs ?

— Et ta Livia, comment elle va ?

— La santé, ça va.

Mais Nicoló était trop fin et au courant de ses affaires pour se satisfaire de cette réponse diplomatique.

— Quelque chose ne va pas ?

— Ben, disons que je traverse une période de crise.

— À cinquante-six ans, Montalbà, tu as des crises ? lança l'ami Zito, entre ironie et amusement. Mais ne me fais pas arigoler ! Maintenant, à notre âge, les jeux sont faits.

Le commissaire jugea qu'il valait mieux entrer dans le vif du sujet.

— Je suis venu...

— ... pour cette petite qui a été tuée, ça je l'ai compris tout de suite, dès que t'es rentré. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Tu devrais me donner un coup de main.

— À ta disposition, comme toujours.

Le commissaire tira les deux photographies de sa poche, les lui tendit.

— Ce matin, personne ne nous a dit que la jeune femme avait ce tatouage, dit Nicoló .

- Maintenant, tu le sais. Et tu es le seul journaliste à le savoir.
- C'est un tatouage exécuté dans les règles de l'art, les couleurs des ailes sont très belles, commenta Zito, puis il demanda : Vous ne l'avez pas encore identifiée ?
- Non.
- Dis-moi ce que je dois faire.
- Ces photos, tu devrais les montrer au journal du soir et peut-être le refaire à ceux de la mi-soirée et de la nuit. Nous voulons savoir si quelqu'un a connu une petite qui avait un peu plus de vingt ans avec ce tatouage. Tu peux dire que même les coups de fil anonymes sont les bienvenus. Naturellement, tu dois donner un numéro de téléphone d'ici.
- Et pourquoi pas du commissariat ?
- Mais tu te rends compte des dégâts que serait capable de nous combiner Catarella ?
- Je peux au moins préciser que c'est toi qui t'occupes de l'enquête ?
- Oui, jusqu'à ce que le questeur me l'enlève.

Tandis qu'il s'en allait vers Vigàta, il s'aperçut qu'il se préparait un de ces couchers de soleil si beaux qu'on les croirait peints ou représentés sur carte postale.

Mieux valait s'en aller à Marinella pour y jouir de la véranda, plutôt que de rentrer au bureau. Et puis le pêcheur n'avait-il pas prévu qu'il allait pleuvoir pendant une semaine ? Il fallait donc profiter de cette dernière offrande de la saison.

- Ah, *dottori, dottori* ! Y'a M^{me} Picarella !
- Au téléphone ?
- Mais qué téléphone ! Ici, elle est *dottori* ! Elle attend à vosseigneurie !
- Dis-lui que je viens d'appeler et que je ne vais pas au bureau.
- J'y lui dis, *dottori*, j'y pensai tout d'y lui dire ! Mais la dame m'arépondit qu'elle bougerait pas de là jusqu'à demain matin, jusqu'à quand vosseigneurie s'adécide à revenir !
- Bouh, quel grand, grandissime tracassin !
- Bon. On fait comme ça. Moi je vais dans mon bureau et au bout de cinq minutes, tu la fais entrer.

L'histoire de l'enlèvement d'Arturo Picarella avait commencé une semaine avant. Quinquagénaire, riche marchand de bois en gros, Picarella s'était fait fabriquer une belle petite villa d'un étage juste à la sortie du pays, qu'il habitait seul avec sa femme Ciccina, connue dans tout le pays pour les furieuses scènes de jalousie qu'elle faisait, même en public, à son mari, lequel était pareillement connu pour son insatiable soif de gonzesses. Le fils unique, marié, était caissier à la

banque de Canicatti et se tenait à l'écart, il venait plus ou moins une fois par mois à Vigàta.

Une nuit, vers une heure du matin, mari et femme avaient été aréveillés par un bruit qui venait du rez-de-chaussée. D'abord, ils avaient entendu des pas et puis une chaise qui tombait. Les voleurs étaient sûrement sur les lieux.

Alors Picarella, après avoir ordonné à sa femme de ne pas quitter le lit, et s'être vêtu de pied en cap – veste et chaussures comprises – s'était armé d'un revolver qu'il gardait dans le tiroir de la table de nuit, était descendu et s'était mis aussitôt à tirer à l'aveuglette, peut-être en invoquant une récente loi sur la légitime défense.

Au bout d'un moment, une M^{me} Ciccina atterrée avait entendu la porte s'ouvrir et se refermer. Alors, elle s'était levée, avait couru à la fenêtre et avait vu son mari ; les mains levées, obligé d'entrer dedans l'automobile d'un type qui, le visage masqué, braquait sur lui un revolver.

La voiture était partie et depuis lors, Arturo Picarella avait disparu.

Tels étaient les faits selon le récit agité de M^{me} Ciccina.

Et il faut ajouter que Picarella avait disparu avec cinq cent mille euros que le commerçant avait justement retiré la veille de la banque parce qu'il devait conclure une certaine affaire dont personne ne savait rien.

De ce moment, il ne se passait pas un matin ou un soir sans que M^{me} Picarella ne s'apprésente au commissariat pour demander, toujours plus furieuse, des nouvelles du mari. Le kidnappeur ne s'était pas manifesté pour demander une rançon et on n'avait même pas retrouvé la voiture de Picarella.

Mais Mimi Augello et Fazio, chargés de l'enquête, s'étaient fait une idée immédiate, précise et différente de la manière dont l'affaire de l'enlèvement s'était passée.

D'abord, au premier coup d'œil, ils avaient constaté que Picarella s'était employé à vider le chargeur dans le plafond qui était un véritable gâchis. Et le voleur, évidemment désarmé vu qu'il n'avait pas répliqué au feu, au lieu de s'échapper, avait aréussi à s'emparer de l'arme.

En outre, la porte ne s'avérait pas forcée, de même que le coffre-fort qui était caché derrière une grande photographie de l'arrière-grand-père Filippo Picarella, fondateur de la dynastie.

Mais pourquoi le voleur n'avait-il pas emporté les trois mille euros que M^{me} Ciccina s'était fait donner par son mari la veille au soir pour payer un fournisseur et qu'elle avait laissés sur une table basse ?

Et pourquoi n'avait-il pas raflé une tabatière en or massif ayant appartenu à l'aïeul et qui était posée bien en vue sur les trois mille euros pour les tenir serrés ?

Et puis pourquoi Arturo Picarella qui, d'après les déclarations de sa femme, dormait en caleçon et tricot, avant de descendre surprendre le voleur, s'était-il rapidement revêtu de pied en cap ? Avec leur longue expérience, Augello et Fazio avaient tenu pour acquis que celui qui se fait réveiller par les voleurs, se lève de son lit dans la tenue où il est, nu, en pyjama, en caleçon. La manière d'agir du commerçant avait été au strict minimum étrange, pour ne pas dire suspecte.

Dans leur rapport à leur supérieur, Augello et Fazio arrivaient à une conclusion qui ne pouvait en aucune manière être révélée à Mme Ciccina.

Conclusion soutenue par des rumeurs qui depuis un certain temps couraient au pays, selon lesquelles Arturo Picarella avait perdu la tête pour une hôtesse de l'air rencontrée dans l'avion au retour de la Suède où il était allé acheter du bois.

En bref, pour Augello et Fazio, M. Picarella, avec la complicité d'un ami, avait fait du théâtre, feint d'être enlevé pour, en réalité, s'en aller passer quelques mois aux Maldives ou aux Bahamas en compagnie de la belle hôtesse. Détail non négligeable : le passeport d'Arturo Picarella se trouvait dans la veste qu'il avait passée la fameuse nuit.

— Commissaire, attaqua Ciccina qui, à l'évidence, se retenait à grand-peine de hurler. Je vous le dis par acquit de conscience : vous savez, je vous dénonçai au ministre.

Montalbano ne comprit rien.

— Vous avez fait une dénonciation au ministre ?

— Oh que si.

— Et une dénonciation contre qui ?

— Contre vous.

— Contre moi ? Pourquoi ?

— Passque vous, cette affaire de mon pôvre petit mari à moi, vous la prenez par-dessus la jambe !

Il mit une bonne heure à la persuader de rentrer chez elle, en jurant ses grands dieux de purs mensonges, à savoir que des équipes entières de policiers, venus aussi de l'extérieur, battaient la campagne à la recherche de M. Picarella.

Adieu coucher de soleil. Quand il arriva à Marinella, l'astre était au lit depuis longtemps. Il alluma la télévision, se régla sur Retelibera et vit tout de suite qu'ils diffusaient la photographie du tatouage. Nicoló Zito était en train de faire ce qu'on lui avait dit de faire.

Il suivit le journal jusqu'à la fin. De Lampedusa étaient arrivés quatre cents émigrés qu'on dirigeait vers des camps de concentration, pardon, de premier accueil. Une filiale de la Banque Régionale avait été braquée par trois hommes armés. Dans un supermarché s'était déclenché un incendie certainement volontaire. Un malheureux sans

logis qui vivait d'aumônes avait été mis dans un état proche de la mort à coups de barre de fer par cinq jeunes qui avaient décidé de passer le temps comme ça. Une minote de quatorze ans avait été violée par un...

Il changea de chaîne, passant à Televigàta. Il y avait Pippo Ragonese, le chroniqueur politique à la bouche en cul de poule, qui parlait. Montalbano allait changer de chaîne quand l'autre prononça son nom.

— ... grâce à l'inertie connue, et nous ne pouvons en dire davantage, du commissaire Montalbano, nous sommes certains que ce nouveau crime horrible découvert au Salsetto restera irrésolu. L'assassin de cette pauvre fille peut dormir sur ses deux oreilles. Tout comme reste irrésolu, au jour d'aujourd'hui, le singulier enlèvement du commerçant Arturo Picarella. À ce propos nous ne saurions nous dispenser d'aviser nos auditeurs que Mme Picarella s'est plainte auprès de nous du traitement peu courtois que le susmentionné commissaire Montalbano...

Il éteignit, alla ouvrir le réfrigérateur. Son cœur s'élargit à la vue des quatre rougets comme Dieu les veut, prêts à frire. Pipo Ragonese pouvait aller se la fourrer où je pense. Du plat il les fit glisser dans la poêle qu'il mit sur le feu. Puis, pour ne pas répéter la scène de la soirée précédente, où la discussion avec Livia lui avait foutu en l'air le repas, il courut débrancher la prise du téléphone.

Assis dans la véranda, il se liquida les rougets qui avaient été réussis, mais pas croquants comme savait les faire Adelina. Comme il lui restait un petit peu de 'pétit, il chercha encore dans le réfrigérateur et trouva une demi-assiette d'un reste de caponata. Il la huma soigneusement, se convainquit qu'elle allait bien, se la porta au-dehors et s'en empiffra.

Il rebrancha le téléphone. Mais il lui vint un doute. Et si Livia avait déjà appelé en vain ? En considérant qu'entre eux deux, les eaux étaient agitées, que c'était même une mer de force huit, Livia était capable de pinser qu'il avait décroché justement parce qu'il ne voulait pas l'entendre. Le mieux était qu'il l'appelle le premier. Il composa le numéro de Boccadasse et personne n'arépondit. Alors, il l'appela sur le portable.

Le téléphone de la personne appelée pourrait être éteint ou...

Si ça se trouve, elle était allée au cinéma et elle se manifesterait plus tard.

Il retourna s'asseoir sur la véranda pour se fumer une cigarette.

Maintenant, mon histoire avec Livia est malheureusement arrivée à un tournant et je dois absolument faire un choix, pinsa-t-il en se sentant pris d'un tel élan de mélancolie qu'il en eut les yeux humides.

Il fallait beaucoup de courage pour envoyer balader des années et

des années d'amour, de confiance, de complicité : avec Livia, ça avait été un véritable mariage, même s'il n'avait pas été sanctionné par l'Église ou par la loi. Il lui venait l'envie de rire chaque fois qu'il entendait des évêques et des cardinaux faire des proclamations publiques contre la reconnaissance des couples de fait. Combien de mariages, célébrés comme il convient devant le curé, avait-il vus durer moins que leur liaison ?

Mais d'autre part, peut-être fallait-il encore plus de courage pour continuer dans la situation dans laquelle ils s'atrouvaient maintenant.

Une chose était certaine : qu'il fallait opérer un de ces éclaircissements féroces, à s'écorcher mutuellement la peau, jusqu'au sang. Mais un éclaircissement de ce genre ne pouvait se faire au téléphone : la voix seule ne suffirait pas, ils devaient y participer aussi avec leurs corps. Un coup d'œil dirait plus que cent mots.

Le téléphone sonna. Il mata sa montre. Il était 11 heures du soir et c'était certainement Livia. Tandis qu'il allait répondre, il pensa qu'il lui proposerait de descendre à Vigàta le samedi qui venait.

— *Dottor Montalbano* ? dit une voix masculine de vieux que, sur le moment, il n'areconnut pas.

— Oui. Qui est au téléphone ?

— Je suis le proviseur Burgio.

Sainte mère, depuis combien de temps il ne l'entendait pas ! Après la mort de sa femme, le proviseur s'était transféré à Fela, où vivait une de ses filles enseignante.

Combien d'années avait-il maintenant ? Quatre-vingt-dix ?

— Excusez-moi pour l'heure tardive, dit le proviseur.

— Mais je vous en prie ! Comment allez-vous ?

— On fait aller. Je vous ai appelé parce que j'ai vu sur Retelibera le tatouage de la pauvre fille assassinée.

— Vous l'avez connue ?

— Non, je vous ai téléphoné pour le papillon tatoué.

— Je ne savais pas que vous vous y connaissiez en papillons.

— De fait, je n'y connais rien, mais mon gendre, si. Je vous ai téléphoné tard parce que lui, mon gendre, part demain matin pour une semaine. Si vous me permettez, je vous le passe.

— Mais bien sûr. Merci.

— Ici Gaspare Leontini, bonsoir, dit le gendre du proviseur. Vu que, en amateur, hein, attention, j'ai une petite collection de papillons...

À ces paroles, Montalbano s'égara dans une de ses chaînes de pinsées. Autrefois, du moins d'après ce qu'il avait lu dans les romans du XIX^e, ça rapportait, dans le sens où c'était un excellent prétexte pour emmener une belle petite dans sa chambre à coucher.

« Venez voir ma collection de papillons », disaient les séducteurs moustachus à chapeau claqué.

Les petites pitaient, ou feignaient de piter, et inévitablement elles finissaient transpercées comme les autres papillons. Puis les belles petites étaient devenues malignes et quand on avait pas une jolie collection de chèques...

— Allô, vous m'entendez ? demanda Leontini.

— Bien sûr, bien sûr, continuez.

— Alors, en voyant à la télévision cette image, j'ai dit à mon beau-père que peut-être je pourrais... mais peut-être que vous savez déjà tout.

Il avait besoin d'être encouragé, M. Leontini.

— Je ne sais absolument rien, croyez-moi.

— Bien. Ce papillon est certainement un sphinx.

Oh sainte mère, qu'est-ce qu'il venait faire le sphinx, dans cette histoire de papillon ? Le sphinx, il était pas en Égypte ? Y manquait plus que ça !

— Dans quel sens un sphinx, pardonnez-moi ?

— Les sphinx constituent une espèce particulière de papillons, on en connaît plus de cent vingt mille espèces, vous savez, mais en substance les lépidoptères sont subdivisés en sous-ordres, les hétérocères, dont la principale famille, les *Epiliadae*...

— C'est pour des raisons sexuelles ? demanda Montalbano, complètement ahuri.

— Je ne comprends pas, fit Leontini.

— Vous savez, comme vous avez parlé d'hétérocères, j'ai pensé que...

— Il n'y a pas de rapport avec le sexe.

— Excusez-moi.

— Aux hétérocères, appartiennent les familles des tineides, des tortricidés, des alucitidés et des piralides...

Et des Atrides, non ?

— ... ceux-là, en somme, on les connaît comme microlépidotères, auxquels appartiennent les mites...

Montalbano s'arêveilla, refusant de considérer une misérable mite comme un papillon.

— Pardon, M. Leontini, vous voulez bien revenir au sphinx ?

— Bien sûr, excusez la digression. Les sphingidés sont caractérisés par un gros corps poilu et par le fait que les ailes postérieures sont plus petites que les ailes antérieures.

— Mais ils ont combien d'ailes, les papillons ?

Leontini hésita avant d'arépondre. Il était certainement en train de se demander comment pouvaient exister des pirsonnes qui dans leur vie n'avaient jamais bien maté un papillon.

— Quatre.

Il ne l'avait pas remarqué et il en éprouva beaucoup de vergogne.

— Les sphingidés sont des papillons migratoires, continua Leontini.
— Comment ça, migratoires ? Mais ils n'ont pas une vie très brève ?
— Cette espèce est capable de survoler même l'océan.
— Mais qu'est-ce que vous me dites ?
— C'est comme ça, beaucoup de gens l'ignorent. En phase de migration, ils volent en ligne droite, une fois arrivés, ils recommencent à voler à leur façon caractéristique, apparemment suivant de brefs trajets brisés et comme incertains, confus. Ah, j'oubliais : ce sont des papillons nocturnes, ils se déplacent de nuit, vous les avez sûrement vus.

Mais on ne voyait même pas de papillons un matin de printemps !

— Dites-moi, M. Leontini, vous savez s'ils ont un pays d'origine ou un pays préféré ?

— Écoutez, beaucoup de papillons sont, comment dire, du pays. Vous trouvez, pour donner quelques exemples, le *Catopsilia argante* au Pérou, le *Morpho Cypris* en Colombie, le *Papilio deiphontes* aux Molucques, le *Lycorea cleobaea* toujours en Colombie, le...

Sainte mère, le déluge avait commencé !

— Et les sphingidés, où je les trouve ?

— Ces papillons, ils sont bien n'importe où, pourvu qu'il y ait des champs de pommes de terre.

— Pourquoi ?

— Parce que les cocons des sphingidés vivent sur les pommes de terre.

Il remercia Leontini, remercia le proviseur Burgio, raccrocha.

Maintenant, il serait capable d'écrire une rédaction qui vaudrait dix sur vingt sur les papillons. Mais pas d'ajouter une ligne au rapport d'enquête.

Le coup de fil avait été aussi long qu'inutile. Il avait tenté de savoir si le dessin de ce papillon spécifique pouvait avoir une signification quelconque mais la réponse avait été négative. Peut-être la petite avait-elle choisi le papillon au hasard, peut-être en feuilletant un catalogue.

Après une heure à avoir fumé sur la véranda en matant les lointaines lumières d'une paire de barques, étant donné que Livia ne l'avait pas appelé, il s'en alla au lit.

Avant de sombrer dans le sommeil, une pensée soudaine le blessa.

L'amour entre Livia et lui avait ressemblé comme deux gouttes d'eau au vol du sphinx.

Au début, et pendant bien des années, droit, sûr, ciblé, déterminé, il avait survolé l'océan tout entier.

Puis, à un certain moment, ce superbe vol en ligne droite s'était poursuivi en lignes brisées. Plus encore, comment avait dit Leontini ? Incertaines et confuses.

Cette pensée le harcela et lui fit passer une sale nuit.

QUATRE

Dans le parking, le commissaire s'atrouva à côté d'une Ferrari. À qui appartenait-elle ? Certainement à un crétin, quoi que pût être le nom du propriétaire écrit sur la carte grise.

Parce qu'y pouvait y avoir qu'un crétin pour se promener au pays dans une voiture pareille. Et y'avait aussi une deuxième catégorie d'imbéciles, parents très proches des crétins à Ferrari, c'était celle des gens qui, pour aller faire leur marché, se prenaient leur tout-terrain à quatre roues motrices, avec quatorze phares grands et petits, boussole et essuie-glace spéciaux anti-tempête de sable. Et les derniers débiles arrivés, ceux à SUV ?

— Ah, *dottori* ! s'exclama Catarella. Y'a un type qui vous attend depuis 9 heures passqu'y veut vous parler à vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement.

— Il avait rendez-vous ?

— Oh que non. Mais il dit que c'est important. Il s'appelle...

Il s'arrêta, fixa un bout de papier.

— Là, je me l'ai écrit. Y s'appelle Ignoto : Inconnu.

Comment c'était possible ? Comme le Soldat ?

— T'es sûr qu'il s'appelle comme ça, Catarè ?

— La main au-dessus du feu, *dottori*. Et puis y aurait eu deux coups de tiliphone de deux pirsonnes qui cherchaient...

— Tu me le dis après.

Naturellement, le quadragénaire qui s'apprésenta avait un nom presque à l'opposé de celui écrit et annoncé par Catarella : Di Noto Francesco. Habillé Armani, mocassins de grande griffe portés sans chaussettes, Rolex, bracelet, chemise ouverte qui laissait entrevoir un crucifix en or à moitié étouffé par une forêt sauvage de poils noirs grimpants.

Certainement le crétin qui se promenait en Ferrari. Il en voulut confirmation.

— Je vous fais mes compliments pour votre belle voiture.

— Merci. C'est une 360 Modena. J'ai aussi une Porsche Carrera.

Double supercrétin.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— J'espère vous être utile à vous.

Double supercrétin présomptueux.

— Ah oui ? Je vous écoute.

— Je suis revenu avant-hier après avoir passé un mois à Cuba. J'y vais souvent, à Cuba.

— En vacances ou parce que vous êtes communiste ?

L'autre commença par le regarder, abasourdi, puis éclata de rire.

— Qu'est-ce que j'ai dit de si amusant ?

— Moi, communiste ? Avec une Ferrari, une Porsche... mais vous me voyez ?

— Mais moi, je vous y vois très bien, M. Di Noto. Bien entendu que je vous y vois. Justement parce que vous avez deux voitures comme celles-là, que vous avez un costume Armani, une Rolex... Mais laissons tomber, ça vaut mieux. Alors, vous allez à Cuba par intérêt culturel ?

Il le faisait exprès pour le provoquer mais l'autre n'était même pas capable de comprendre la provocation.

— J'y vais parce que, à Cuba, j'ai trois fiancées.

— Trois ? ! En même temps ?

— Oui. Mais à l'insu l'une de l'autre, naturellement.

— Naturellement. Une curiosité non professionnelle : ici, combien en avez-vous ?

Di Noto rit.

— Ici, j'ai une femme et un fils de deux ans. Et mon beau-père m'a donné les capitaux pour monter ma société. Je m'expliquai ? Ici, je peux pas déconner, je dois filer droit.

J'espère que ta femme a aussi trois fiancés, pinsa Montalbano. Et naturellement, tous à ton insu.

Mais il n'exprima pas sa pensée et se limita à demander :

— Pardonnez-moi, mais de quoi s'occupe votre société ?

— D'exportation de poissons.

Voilà pourquoi le prix du poisson avait atteint des hauteurs stratosphériques ! Pour payer les fiancées et les voitures de ce cornard !

— Vous me parliez de Cuba.

— Voilà. Juste le dernier soir que j'étais à La Havane, c'est-à-dire y'a trois jours, Myra, une de mes fiancées, et moi, on est allés en boîte. Tout à coup, j'ai vu entrer et s'asseoir à une table voisine un type complètement bourré qui était en compagnie d'une blonde canon. Il m'a semblé le connaître. Et de fait, au bout d'un petit moment alors que je le regardais, je me suis rappelé qui c'était.

— Et qui était-ce ?

— Arturo Picarella.

Montalbano sauta sur sa chaise.

— Vous en êtes sûr ?

— Très sûr. Moi, de l'histoire qui lui était arrivée, je ne savais rien, mais à hier, ma femme me dit qu'il avait été enlevé et qu'on n'avait plus de nouvelles de lui. Moi je fus sur le cul mais je dis rien à ma femme. Je voulais venir vous voir pour savoir quoi faire.

— Vous avez bien fait. Écoutez, M. Di Noto, avant la boîte dans

laquelle vous avez cru avoir rencontré Picarella, vous étiez allé dans d'autres lieux ?

— Bien sûr. De 7 à 9 heures, chez Anja, qui est ma fiancée, disons comme ça, la plus ancienne, de neuf heures et demie à onze heures et demie chez Tania qui est la fiancée, disons comme ça, moyenne et de minuit à 2 heures, chez Myra qui est...

— ... disons comme ça... fit Montalbano.

— ... la nouvelle fiancée.

— Naturellement chez les fiancées, vous avez bu ?

— Bien sûr. J'ai compris où vous voulez en venir. Oh que non, j'étais pas bourré. Cet homme que j'ai vu, c'était bel et bien Arturo Picarella. Ça fait des années que je joue avec lui, au Cercle.

— Pourquoi est-ce que vous ne vous êtes pas approché pour le saluer ?

— Vous galéjiez ? Si ça se trouve, je le mettais dans l'embarras.

— Votre témoignage, M. Di Noto, est certainement important. Mais cela ne suffit pas pour...

— Matez ça, le coupa l'autre.

Il tira de sa poche une photographie, la lui tendit.

Elle représentait Di Noto en train d'embrasser une belle petite. Mais le photographe avait pris aussi une partie de la table voisine. Le visage de l'homme auquel une blonde était en train de lécher l'oreille gauche était indubitablement celui de Picarella, le disparu, visage que Montalbano avait vu et revu sur les dizaines de photographies fournies par Mme Ciccina.

Donc Augello et Fazio ne s'étaient trompés que sur le pays où l'autre était allé s'envoyer en l'air avec sa maîtresse : Cuba. Pas de Maldives et pas de Bahamas.

— Cette photo, vous pouvez me la laisser ?

— C'est pas évident.

— Pourquoi ?

— Mon cher commissaire, moi, je vous la laisserais volontiers, mais si après vous vous en servez pour la montrer à la télévision et que ma femme la voit, vous comprenez le bordel ?

— Écoutez, je vous promets de faire en sorte que vous soyez totalement irreconnaissable sur la photo.

— *Nette sà mano sono*, je suis entre vos mains, *dottore*.

Dès que la Ferrari fut partie dans un grondement qui fit trembler jusqu'au sol du bureau, le commissaire appela Catarella.

— Va à Montelusa trouver ton ami photographe. Comment il s'appelle, déjà ?

— Ciccio de Ciccio, *dottori*.

— Donne-lui cette photographie et dis-lui qu'il me la reproduise en plusieurs exemplaires après avoir changé l'apparence de ce monsieur

en train d'embrasser la petite. Fais attention : rien que lui, j'insiste, et pas l'autre. Vas-y tout de suite.

— À vos ordres, dottori. Vous pouvez me donner une esplicitation ? « Apparence », ça veut dire la tête ?

— Bravo.

— Merci. Au tiliphone, je vais y mettre Galluzzo. Ah, je voulais vous dire que deux pirsonnes téléphonerent pour le papillon.

— On doit téléphoner ou ils rappellent eux ?

Catarella eut une expression éperdue.

— Rin, ils ont rin dit, *dottori*.

— Mais ils ont laissé un numéro de téléphone ?

— Oh que si. Je l'écrivis sur ce bout de papier.

Il le donna à Montalbano.

— Très bien, va et envoie-moi Galluzzo avant qu'il se mette au standard.

Sur le papier étaient écrits les noms d'un certain Mossieu Gracezza et d'une certaine Madhame Appuntata. Suivaient deux numéros où il n'arrivait pas à distinguer les cinq des six et les trois des huit.

Il tendit le papier à Galluzzo.

— Essaie d'y comprendre quelque chose, à ces numéros. Appelle-moi d'abord l'homme et puis la femme.

En attendant, il décida de passer un coup de fil à Pasquano.

Il était à peine 10 heures, mais ce type, il acommençait en général les autopsies vers les 5 heures du matin.

— Montalbano, je suis, le docteur est là ?

— Pour être là, il est là.

Pas encourageant, comme réponse.

— Vous pouvez le faire venir un moment au téléphone ?

— Vous galéjiez ?

— Le commissaire Montalbano, je suis, allez me le chercher.

— Commissaire, moi, je vous reconnus tout de suite à la voix, mais sincèrement, je me sens pas. Ce matin, le docteur est pas d'humeur, croyez-moi.

— Vous savez s'il a fait l'autopsie à cette petite trouvée hier ?

— Oh que oui, il l'a fait.

— Très bien, merci.

Il ne restait plus qu'à y aller en pirsonne, au risque d'être submergé par les divagations de Pasquano et aussi de devoir échapper à un lancer de bistouri ou de bouts de cadavre.

Le téléphone sonna.

— *Dottore*, j'ai M. Graceffa en ligne, il s'appelle comme ça et pas comme l'a écrit Catarella. Je vous le passe.

— M. Graceffa ? Le commissaire Montalbano, je suis. Vous m'avez

cherché ce matin ?

— Oui. À hier, j'ai appelé Retelibera et le journaliste Zito m'a dit de vous téléphoner.

— Je vous remercie. Je vous écoute.

Silence.

— Allô ?

Rin.

Sainte mère, qu'est-ce qu'y a, la ligne est coupée ? Chaque fois que la ligne était coupée pendant qu'il parlait, à Montalbano – va savoir pourquoi – il lui venait des sueurs froides, il se sentait comme un minot brusquement orphelin.

— Allô ? Allô ? se mit-il à hurler.

— *Cca sugno*, je suis là.

— Et alors, pourquoi est-ce que vous ne parlez pas ?

— Une chose dilicate, c'est.

— Vous préférez ne pas en parler au téléphone ?

— Si, passque d'un moment à l'autre, y'a ma petite-fille Cuncetta qui peut revenir, qu'elle est allée faire les courses.

— Je comprends. Vous pourriez venir ici ?

— Pas avant midi.

— Très bien, je vous attends.

— On peut ? lança Augello de la porte.

— Rentre et assieds-toi, Mimi. Salvo t'a laissé dormir, cette nuit ?

— Heureusement, oui. Mais je suis arrivé tard passque Beba est allée chez le médecin et j'ai dû garder le minot.

— Qu'est-ce qu'elle a, Beba ?

— Des trucs de femme. Du neuf ?

— En substance, que dalle. Mais peut-être qu'on aura du neuf d'ici peu. Mais ça concerne une autre affaire.

— Laquelle ?

— Je te le dirai tout à l'heure.

Le coup du signalement de Picarella, il voulait le faire quand Catarella lui apporterait la photographie et aussi en présence de Fazio.

— Tu as vu que sur Retelibera, j'ai demandé à Zito de...

— Oui, j'ai vu.

— À la suite de cette émission, a téléphoné un certain Graceffa, qui passe vers midi. Et aussi une dame a appelé...

Le téléphone sonna.

— *Dottore*, j'ai là la dame qui s'appelle Annunziata de prénom et pas Appuntata.

— Passe-la-moi.

— *Dottore*, je me suis pas bien expliqué. Elle est là en personne.

— Alors, accompagne-la au bureau du *dottor* Augello.

Mimi lui lança un coup d'œil interrogatif.

— Tu l'entends toi, Mimi. C'est une femme qui a vu l'émission et peut-être qu'elle peut nous aider à identifier la petite.

— Mais toi, où tu vas ?

— Je vais trouver Pasquano.

— Faites gaffe que ce matin, j'en ai plein, mais alors plein plein les couilles, fut la courtoise entrée en matière du docteur.

Montalbano n'en fut pas impressionné et arépondit sur le même ton. Pasquano devenait abordable quand on savait lui tenir tête.

— Et les miennes, vous savez à quoi elles ressemblent ? À deux Cocotte-minute.

— Qu'est-ce que vous voulez, bon sang ?

Il avait dit « bon sang ». Pas putain, pas merde. Ce qui signifiait qu'il était vraiment fumasse.

— Qu'est-ce qui fut, docteur ?

— Il fut qu'à hier, au cercle, je m'atrouvai avec une quinte servie.

— C'est bien, non ?

— Non, passqu'un cornard avait aussi une quinte. Flush et servie. Je me fis comprendre ?

— Très bien, docteur. Vous avez relancé ?

— Vous ne l'auriez pas fait ?

— Moi, je ne joue pas. Vous verrez que ce soir, vous vous referez.

— Vous êtes venu pour me réconforter ?

— Je suis venu pour...

— ... pour parler de la vie des phénicoptères ?

— Non, peut-être des lépidoptères.

— Vous faites allusion à la petite au papillon ?

— Je fais.

— Écoutez, sûrement, elle avait moins de trente ans. Genre vingt-cinq. On l'a tuée d'un seul coup de feu dans le visage, tiré à moins de dix mètres de distance.

— Un bon tireur ?

— Un bon tireur ou un qui a du cul.

— À la Scientifique, ils disent que c'était une arme de gros calibre.

— Y'a pas besoin de toute cette science de la Scientifique. Suffit de voir les dégâts qu'elle a faits. Le projectile a effleuré l'os maxillaire gauche et, rien que pour donner un exemple, il lui a emporté la moitié des dents du haut qu'on n'a pas retrouvées sur le cadavre.

— Quand est-ce qu'elle a été tuée ?

— Le meurtre a certainement eu lieu dans la nuit de samedi à dimanche. Puis, dans la nuit entre dimanche et lundi, l'assassin s'est débarrassé du cadavre en allant le jeter dans la décharge.

Tout concordait.

- Mais pourquoi il se le serait gardé tout le dimanche ?
- Ça, ça vous regarde, pas moi.
- Écoutez, docteur, vous avez réussi à comprendre si elle avait eu des rapports sexuels avant d'être tuée ?
- Si elle en avait eu, je vous l'aurais dit. Et surtout, je l'aurais dit au proc' Tommaseo, ça l'aurait rendu heureux.
- Elle se prostituait ?
- Je l'exclurais aussi.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Qu'est-ce qu'elle était en train de faire, d'après vous, au moment où on lui a tiré dessus ?
- Demandez-le à la fille qui fait tourner les guéridons.
- Je m'explique mieux. Elle était debout ? Couchée ? Assise ?
- Sûrement debout. Et le tireur était derrière elle.
- Comment, derrière ? Elle ne l'a pas pris en plein visage ?
- D'après moi, la petite s'est retournée pour regarder derrière elle à l'instant précis où l'assassin a pressé la détente. Peut-être que l'assassin l'a appelée, elle s'est retournée et il a tiré.
- Montalbano réfléchit quelques instants.
- Accélérez vos élucubrations, lança le docteur. J'ai pas que ça à foutre.
- Ça se pourrait que la petite était en train de s'enfuir ?
- C'est très probable.
- Peut-être à une tentative de viol ?
- Pour cette hypothèse, faites-vous soutenir par le proc' Tommaseo.
- Ce matin-là, Pasqua était décidément grossier.
- Elle avait des bagues aux doigts ?
- Elle en a porté une au petit doigt gauche, pas à l'annulaire. Donc, elle n'était pas mariée. Ou mariée suivant un autre rite. Ou peut-être qu'elle était mariée et ne portait pas d'alliance.
- Piercing ?
- Aucun.
- Les morsures sur la cuisse ?
- Ah, ça ? Des rats gros comme des chiots.
- C'est tout ce que vous pouvez me dire, docteur ?
- Non.
- Docteur, attention que moi non plus, j'ai pas de temps à perdre.
- J'ai trouvé deux choses.
- Vous avez l'intention de me les livrer par rentes mensuelles ?
- J'ai trouvé deux petits bouts de laine noire dedans la tête.
- Qu'est-ce que ça signifie ?
- Qu'est-ce que vous croyez ? Que ces bouts de laine étaient là de

naissance ?

— Ça veut dire que le projectile a peut-être traversé un truc en laine avant de pénétrer dans les chairs ?

— Enlevez le « peut-être ».

— Si ça se trouve, elle portait un pull à col roulé.

— Là, le « peut-être » convient.

— Et la deuxième chose ?

— La deuxième est que sous les ongles de ses deux mains, j'ai trouvé un peu de poudre rubis.

— De la poudre rubis ? !

— Je vous en prie, ne répétez pas ce que je dis passque que ça me fait considérablement chier. De la poudre rubis, oh que oui monsieur. Vous savez pas ce que c'est, la poudre rubis ?

— Ce n'est pas la poudre qui sert à dorer ?

— Bravo. Vingt sur vingt et dégagez.

— Une dernière question. Elle avait une maladie quelconque ?

— Elle avait été opérée de l'appendicite.

— Non, je voulais dire une maladie pour laquelle elle aurait été obligée de prendre des médicaments.

— J'ai compris. Vous espérez arriver à l'identification en faisant le tour des pharmacies de Montelusa. Je dois vous décevoir. La petite était saine. Et pas qu'un peu !

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Qu'elle avait un corps d'athlète.

— Ou de danseuse ?

— Pourquoi pas ? Et maintenant, comment je dois vous le dire, de me lâcher la grappe, bordel de merde ?

— Je vous remercie de votre exquise gentillesse, docteur. Je vous souhaite un full servi.

— Contre un poker d'as ? Vous êtes un grandissime cornard.

CINQ

Tandis qu'il se dirigeait vers Vigàta, il pensa qu'un pull à col roulé ne pouvait pas avoir été traversé d'un projectile entré sous l'os de la mâchoire. La trajectoire ne le permettait pas, c'était comme si le projectile, après avoir effleuré le haut du col, avait tout à coup grimpé sur une échelle.

Il pouvait s'agir – ça oui – d'une écharpe noire que la jeune fille gardait très haut sur le visage, jusqu'à presque se cacher la bouche, comme on fait par certaines journées glaciales. Dans cette deuxième hypothèse, quelques fils de laine pouvaient avoir été transportés jusque dans la blessure.

Mais ça ne collait pas non plus, vu que le temps n'était absolument pas à porter des écharpes de laine. Pas à Vigàta et alentour, en tout cas. Mais peut-être bien que l'écharpe, la petite l'avait mise en une occasion spéciale. Et quelle est l'occasion spéciale pour laquelle on se met une écharpe de laine ? Il ne sut pas se donner de réponse.

Et puis, où est-ce qu'on peut se salir de poudre rubis ?

Et pourquoi la poudre rubis, la petite elle l'avait sous les ongles et pas sur le bout des doigts, comme le voulait la logique ?

Un peu avant d'entrer dans Vigàta, se déchaîna le déluge que le pêcheur avait prévu la veille.

Le temps d'aller du parking à la porte du commissariat, *s'assamarô*, il se trempa.

— Graceffa Beniamino est là, l'avertit Galluzzo tandis que le commissaire se secouait l'eau des vêtements.

— Laisse-moi le temps de m'essuyer la tête et puis tu le fais venir.

Dans son bureau, il ouvrit un meuble classeur où il gardait une serviette, se la passa dans les cheveux, se peigna. Mais l'eau qui était entrée entre la peau et la chemise le gênait. Alors, il s'enleva la chemise et s'essuya le dos. Mais dès qu'il eut remis la chemise trempée, la gêne fut pire.

Il se mit à jurer. Il se retira nouvellement la chemise et commença à l'agiter en l'air.

Mimi Augello entra sur ces entrefaites.

— Tu t'exerces à la corrida ?

— Laissons tomber. Qu'est-ce qu'elle t'a dit, Mme Annunziata ?

— Des conneries.

— C'est-à-dire ?

— Elle a peur qu'on tue aussi sa fille Michelle qui est une petite de dix-huit ans. Elle m'a fait voir la photographie. Tu dois me croire,

Salvo : un vrai bijou.

— Pourquoi elle a peur qu'on la tue ?

— Passque Michela a un papillon tatoué.

— Comme celui de la petite ?

— Non, elle me l'a décrit, ça lui ressemble pas du tout. Et puis Michela, elle l'a tatoué sur le nichon gauche.

— Et toi, qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Pour commencer, que si on tuait toutes les petites qui ont un papillon tatoué, ça ferait une catacombe, comme dit Catarella. Ensuite, d'amener ici sa fille comme ça, je lui fais un contrôle soigné du tatouage.

— Mais t'es devenu dingue ?

— Je galèje, Salvo ! Tu sais quoi, autrefois, t'étais un homme plein d'esprit.

— Toi, quand il y a une gonzesse au milieu, on sait jamais si tu galèjes ou pas.

— Tu sais quoi ? Vaut mieux que j'y aille. Je te salue, on se voit cet après-midi.

Sur le seuil apparut un sexagénaire petit et gros, avec un visage rouge qui semblait une tomate mûre, des petits yeux fourbes cachés au milieu de la graisse.

— On peut rentrer ?

— Je vous en prie.

L'homme entra, Montalbano lui fit signe de s'asseoir.

— Graceffa Beniamino, je m'appelle.

Il s'assit au bord du siège.

— Retraité, je suis, déclara-t-il pour commencer avant même que le commissaire lui demande quoi que ce soit.

— Soixante-douze ans, j'ai, ajouta-t-il au bout d'un instant.

Il soupira.

— Et je suis veuf depuis dix ans.

Montalbano le laissa parler.

— J'ai pas d'enfants.

Le commissaire lui lança un coup d'œil d'encouragement.

— À *mia ci abbada* Cuncetta, c'est Cuncetta qui s'occupe de moi, 'ne fille de ma sœur Carmela.

Pause.

— À hier soir, je vis la télévision.

Longue pause. Montalbano jugea que c'était peut-être à lui d'intervenir.

— Vous avez reconnu le tatouage ?

— Le même pareil.

— Où est-ce que vous l'avez vu ?

Les petits yeux de Beniamino Graceffa étincelèrent. Il se lécha les lèvres de la pointe de la langue.

— Où est-ce que je devais le voir, commissaire ?

Il eut un petit sourire et continua :

— Derrière l'épaule d'une petite.

— Il était au même endroit ? Près de l'omoplate droite ?

— Au même endroit pareil.

— Et où se trouvait la jeune fille quand vous avez vu le tatouage ?

— Une chose dilicate, c'est.

— Vous me l'avez déjà dit, M. Graceffa.

— Maintenant, je m'en vais m'expliquer. Y'a cinq mois de ça, *mè niputi*, ma nièce, Cuncetta me dit qu'elle pouvait pas s'occuper de moi pendant une certaine période étant donné qu'elle devait aller à Catane faire une suppléance.

— Et alors ?

— Alors, *mè soro*, ma sœur, Carmela, qui a peur de me laisser seul étant donné que j'ai déjà eu un 'nfartus, m'atrouva 'ne petite, 'ne... comment on dit maintenant ?

— Une aide à domicile.

— Voilà. En virité, *mè soro* aurait voulu une personne d'un certain âge mais elle en atrouva pas. Comme ça elle m'a emmené à la maison cette petite Russe qui s'appelait Katia.

— Très jeune ?

— Vingt-trois ans.

— Belle ?

Beniamino Graceffa se porta le pouce, l'index et le médius de la main droite à la hauteur des lèvres et fit un bruit de baiser. Il avait tout dit.

— Elle dormait chez vous ?

— Bien sûr.

Il s'arrêta, regarda tout autour de lui.

— Soyez tranquille, il n'y a que vous et moi ici.

Graceffa se pencha vers le commissaire.

— Encore homme, je suis.

— Félicitations. Vous me faites comprendre que vous avez eu une relation avec la fille ?

Graceffa prit une expression désolée.

— Mais jamais de la vie, commissaire. Ça n'a pas été possible !

— Pourquoi ?

— Commissaire, moi, 'ne nuit que j'en pouvais plus, j'entrai dans sa chambre, mais y'a pas eu moyen, j'arrivai pas à la convaincre même en lui disant que j'étais prêt à la payer beaucoup.

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

— Commissaire, moi, un gentilhomme à l'antique, je suis ! Qu'est-ce

je devais faire ? Je laissai tomber !

— Mais alors, comment avez-vous eu la possibilité de voir le tatouage ?

— Commissaire, je peux vous parler d'homme à homme ?

— Certainement.

— Ce papillon, je le vis trois ou quatre fois pendant que la petite prenait son bain.

— Expliquez-moi ça : vous étiez avec elle quand elle prenait son bain ?

— Oh que non, commissaire. Elle était seule dedans la salle de bains, moi j'étais dehors.

— Mais comment vous faisiez à...

— Je matais.

— Par où ?

— Par le pertuis.

— Celui de la clé ?

— Oh que non, par celui de la clé, on voyait rien passque souvent, y'avait la clé qui gênait la vue.

— Et alors ?

— Un jour que Katia était sortie à faire les commissions, j'ai pris la perceuse et j'ai agrandi un trou qu'y avait déjà dans la porte.

Vraiment un gentilhomme à l'ancienne.

— Et la jeune fille ne s'en est pas aperçue ?

— La porte est très vieille.

— Cette Katia, elle était blonde ou brune ?

— Brune comme l'encre.

— Mais la fille tuée était blonde.

— C'est mieux comme ça. Je suis content que c'est pas été elle. Passque, pour une petite comme ça, on se prend d'affection.

— Combien de temps est-ce qu'elle a été chez vous ?

— Un mois et vingt-quatre jours et demi.

Il avait sûrement compté aussi les minutes.

— Pourquoi est-ce qu'elle est partie ?

Graceffa soupira.

— Ma nièce Concetta revint.

— Vous savez depuis combien de temps elle se trouvait en Italie ?

— Depuis plus d'un an.

— Qu'est-ce qu'elle faisait avant de travailler chez vous ?

— Elle avait fait la danseuse dans des naillete-clubs à Salerne et à Grossetto.

— D'où est-ce qu'elle venait ?

— Vous voulez savoir de quel pays russe ? Elle me le dit mais je l'oubliai. Si ça me revient, je vous téléphone.

— Mais elle ne gagnait pas plus d'argent en faisant la danseuse de

night-clubs ?

— À *mia*, à moi, elle dit que comme aide à domicile, elle touchait ‘ne misère.

— Elle ne vous a pas expliqué la raison pour laquelle elle n’a plus fait la danseuse ?

— Une fois, elle me dit que c’était pas de sa propre volonté et qu’il valait mieux que pendant un certain temps, elle reste à l’écart.

— Elle parlait bien l’italien ?

— Pas trop malement.

— Pendant la période où elle est restée chez vous, elle a reçu des visites ?

— Jamais.

— Elle avait un jour de congé ?

— Le jeudi. Mais le soir, elle rentrait à 10 heures.

— Elle a reçu ou passé souvent des coups de fil ?

— Elle avait son portable.

— Il sonnait souvent ?

— De jour, au minimum ‘ne dizaine de fois. De nuit, je peux rin vous dire.

— D’homme à homme, M. Graceffa, il ne vous est jamais arrivé de vous lever la nuit et d’aller écouter derrière la porte de la chambre de la petite ?

— Ben si. Querques fois.

— Vous l’avez entendue parler ?

— Oui, mais à voix trop basse pour y comprendre querque chose. Mais...

— Je vous écoute.

— Une fois que son portable était déchargé, elle me demanda la permission de passer un coup de fil. Je l’entendis mais j’y compris rin passqu’elle parlait russe. Mais elle devait s’adresser à une fille passqu’elle l’appellait Sonia.

— Je vous remercie, M. Graceffa. Si vous vous rappelez le nom du pays – j’insiste, hein ? – passez-moi un coup de fil.

L’heure de manger était passée depuis un moment et Catarella restait invisible.

Il adécida d’aller chez Enzo. La pluie tombait toujours.

Il attendit, en se fumant une cicarette, que l’eau du ciel tombe moins fort, puis il se fit une petite course, monta en voiture et partit. Heureusement, il atrouva à se garer devant l’entrée.

— *Dottore*, je vous avertis que la mer est vraiment forte, dit Enzo en guise de salut.

— Et qu’est-ce que j’en ai à foutre ? Je dois pas prendre le bateau.

— Vous vous trompez. Vous en avez à foutre, et drôlement !

— Explique-moi.

— *Dottore*, si la mer est forte, les pêcheurs, ils sortent pas pêcher et en conséquence, demain, vosseigneurie, à la place du poisson frais, vous vous atrouvez devant du poisson surgelé ou 'ne belle côtelette à la milanaise.

Montalbano fut atterré à l'idée de la côtelette.

— Mais aujourd'hui, y'en a, du poisson ?

— Oh que oui. Et du très frais.

— Et alors, pourquoi tu me flanques la frousse à l'avance ?

Peut-être à la pensée que le lendemain, il n'y aurait pas de poisson frais, il se fit apporter une double portion de rougets.

Quand il sortit de la trattoria, il pleuvait comme chèvre qui pisse. De promenade au môle, pas la peine d'en parler, restait plus qu'à rentrer au commissariat.

Au standard, il y avait encore Galluzzo.

— Des nouvelles de Catarella ?

— Aucune.

— Quelqu'un a téléphoné pour moi ?

— Le journaliste Zito. Il demande que vous le rappeliez.

— Bon, d'accord, appelle-le et passe-le-moi.

Il n'eut pas le temps de s'essuyer la tête que le téléphone sonna.

— Salvo ? C'est Nicoló . Tu as vu ?

— Non. Quoi ?

— J'ai repassé la photo du tatouage au journal de ce matin à 10 heures et à celui d'une heure.

— Je te remercie. J'ai parlé aussi avec une des deux personnes qui t'avaient téléphoné.

— Ils t'ont dit quelque chose d'utile ?

— Une, Graceffa, peut-être. Tu devrais...

— ... les diffuser encore. J'ai compris. Tu vas être servi.

Et enfin, alors qu'il était presque 4 heures, Catarella se pointa, glorieux et triomphant.

— Tout est fait, *dottori* ! Cicco di Cicco, il lui a fallu beaucoup de temps, mais caporal-chef-d'œuvre, il fit !

Il sortit quatre photographies d'une enveloppe et les posa sur le bureau du commissaire.

— Regardez l'original et regardez les trois exemplaires, comment il est changé l'homme que vosseigneurie voulait changer !

Effectivement, Di Noto, avec des moustaches, des lunettes et quelques cheveux blancs, semblait vraiment une autre personne.

— Merci, Catarè. Transmets mes compliments à De Cicco. Quand le *dottor* Augello et Fazio arrivent, dis-leur de venir chez moi.

Catarella sortit en faisant la roue du paon. Montalbano resta un

moment à pinser là-dessus, puis il s'adécida à glisser l'original et les trois copies dans le tiroir.

Fazio et Augello arrivèrent quasiment ensemble vers quatre heures un quart.

— Catarella nous a dit que tu voulais nous voir, lança Mimi.

— Oui. Asseyez-vous et écoutez-moi.

Et il leur raconta ce qu'il avait appris du Dr Pasquano et ce que lui avait dit Graceffa.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Moi, je me demande, attaqua Mimi, si ça signifie quelque chose le fait que deux petites Russes, plus ou moins du même âge, ont le même tatouage au même endroit.

— Mimi, mais c'est toi-même qui m'as dit que les jeunettes d'aujourd'hui ont des tatouages partout !

— Du même papillon ?

— Qui t'assure que c'est le même ?

— C'est Graceffa qui te l'a dit.

— Mais oublie pas que Graceffa a passé les soixante-dix ans, qu'il regardait la petite à travers un puits et d'une certaine distance, que tu crois pas que quand il se la voyait nue, il restait à lui examiner l'omoplate gauche, et puis dis-moi à quel point ça peut être un témoignage crédible !

— Peut-être qu'à voir devant lui tous ces dons de Dieu, la vision de Graceffa s'est faite plus pénétrante, rétorqua Augello.

— Moi, au contraire, je pense à la poudre rubis, dit Fazio.

— Et tu fais bien, dit Montalbano.

— Et où c'est qu'on besogne avec la poudre rubis ? se demanda Fazio.

Il se répondit lui-même.

— Chez un fabricant de meuble.

— On fait encore des meubles dorés ? ademanda Montalbano.

— Mais bien sûr, arépondit Augello. L'autre jour, je suis allé au mariage d'une lointaine parente de Beba. Eh ben, tous les meubles étaient...

— Chez un restaurateur, dit Montalbano.

— Non, répliqua Augello, ahuri. Pourquoi tu dis comme ça ? Les meubles n'étaient pas chez un restaurateur, ils étaient à la maison.

— Mimi, je voulais dire que la poudre rubis peut se trouver aussi chez querqu'un qui restaure des meubles anciens.

— Demain matin, j'acomme à regarder à droite et à gauche, annonça Fazio.

— Oui, mais tu ne peux pas te limiter à Vigàta. Tu dois aller voir aussi à Montelusa et dans querques villes du coin. La décharge du Salsetto, elle sert aux gens de Vigàta, de Montelusa, de Giardina, de

Gallotta...

— Et quelquefois aussi, ceux de Borgina, dit Augello.

— Et plût à Dieu qu'on découvre que le meurtre a eu lieu à Borgina ! s'exclama Montalbano.

— Pourquoi ?

— T'as oublié que Borgina dépend du commissariat de Licata ? Dans ce cas, l'enquête leur reviendrait.

— Je pensais à la poudre rubis, dit Fazio.

— Mais tu n'y as pas déjà pensé ?

— *Dottore*, je me demande pourquoi la poudre rubis était sous les ongles et pas aussi sur les doigts.

— Je me le suis demandé moi aussi.

— Mais moi, la morte, je l'ai vue et vosseigneurie, non. J'ai eu une 'mpression.

— C'est-à-dire ?

— Qu'elle a été lavée après qu'on l'a tuée et déshabillée, intervint Mimi. Moi aussi j'ai eu la même pensée que Fazio.

— On l'a soigneusement lavée mais on a oublié de lui nettoyer les ongles, ajouta Fazio.

— Excusez-moi, mais pourquoi vous pinsez qu'elle a été lavée ?

— Parce que sur le cou, il n'y avait pas de trace de sang, dit Mimi.

— Pas une goutte, confirma Fazio.

— Ce qui signifierait que si on ne l'avait pas lavée, nous aurions pu identifier l'endroit où elle a été tuée ?

— Probablement, lancèrent les deux hommes en chœur.

Le téléphone sonna. Fazio et Augello firent mine de se lever et de s'en aller.

— Attendez, que je dois encore vous dire quelque chose.

— *Dottori*, au tiliphone y'a une femme que j'acompris pas comment elle s'appelle.

— Essaie de me dire ce que tu as compris.

— *Cirrinció, dottori*.

— En fait, t'as bien compris, Catarè. Passe-la-moi.

Il s'inquiéta. Tu veux voir qu'Adelina allait lui dire qu'elle ne pouvait pas venir faire le ménage et préparer à manger ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Adeli ?

— *Dutturi*, vous m'ascuserez mais je dois vous dire que mon fils Pasquali, ce matin que j'allais à le trouver en prison, il me dit comme ça qu'il veut vous parler.

— Il a pas encore eu les arrêts domiciliaires ?

— Pas encore, *dutturi*.

— Demain, tu viens ?

— Bien sûr, *dutturi*.

— Prépare-moi à manger et rappelle-toi que demain, au marché, tu

ne trouveras pas de poisson frais.

— Laissez-moi faire.

Le cauchemar de la côtelette à la milanaise disparu, il se sentit tout joyeux.

Il appuya son dos contre le dossier du siège et, pris de l'envie de faire un peu de théâtre, il fixa les deux hommes d'un air très sérieux.

SIX

Tellement sérieux qu'Augello s'apréoccupa.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Y'a qu'y'a une grande nouvelle dans l'enlèvement de Picarella.

— Une grande nouvelle ? demanda Fazio, ahuri.

Mimi, lui, prit un ton moqueur.

— Allez, viens pas me raconter qu'on a demandé une rançon !

— Ça te paraît un sujet de rigolade ?

— Sûr, passque j'en crois pas un mot qu'il a été enlevé !

— Et toi, Fazio, si je te disais qu'on a téléphoné à Mme Ciccina pour la rançon, tu y croirais ou pas ?

— Je pourrais y croire si... dit Fazio.

Furieux, Mimi l'interrompit.

— Mais on est arrivés à la même conclusion, toi et moi ! Comment ça se fait que tu as changé d'idée ?

— Laissez-moi parler, *dottor* Augello. Je pourrais y croire en pinsant que Picarella a liquidé l'argent qu'il a pris dans le coffre-fort et a fait téléphoner par un complice pour en avoir encore.

— Alors, je m'associe ! s'exclama Mimi.

— Donc, vous continuez à pinser aujourd'hui encore que l'enlèvement a été une mise en scène ?

— Oui, arépondirent en chœur Augello et Fazio.

— Même si j'ai la preuve que vous avez fait une erreur ?

— Oui, arépéta le duo.

Montalbano ouvrit le tiroir, prit une copie des photos, la donna à Mimi.

— Putain ! s'écria Augello.

— C'est lui ! dit Fazio.

— Quand est-ce qu'elle a été prise ? demanda Mimi.

— Comment l'avez-vous eue ? relança Fazio.

— Calmez-vous. La photo n'a pas plus de deux ou trois jours, dit Montalbano.

— Où est-ce qu'elle a été prise ? demanda Mimi.

— À La Havane, dans une boîte de nuit. Vous voyez que vous vous êtes trompés ? Picarella n'était ni aux Maldives ni aux Bahamas, mais à Cuba.

— C'te très grand cornard ! dit Mimi.

— Comment vous l'avez eue ? demanda encore Fazio.

— C'est ce type moustachu à lunettes qui me l'a donnée, il est de Vigàta.

- Je l’aconnais pas, lâcha Fazio.
- En fait, je crois que oui, assura Montalbano en lui tendant l’original.
- Mais c’est Di Noto, celui qui exporte des poissons !
- Bravo. Je lui ai fait changer la tête pour ne pas le mettre au milieu de tout ça.
- Et maintenant, qu’est-ce qu’on fait ?
- Simple. Toi, demain matin, pendant que Fazio va chercher fabricants de meubles et restaurateurs, tu convoques Mme Ciccina Picarella et tu lui expliques le pourquoi du comment.
- Et elle, jalouse comme elle est, elle est capable de s’en prendre *a mia*, à moi !
- Mimi, c’est les risques du métier.
- Mais comment je dois faire ?
- Tu dois la traiter avec beaucoup de tact, Mimi. Acommence par exemple par lui dire que tu as la certitude que son mari, là où il se trouve, va bien. Et même, très bien. Et même encore : que *cchiù megliu d’accussi*, que plus mieux que ça, on peut pas être. Et à ce point précisément, comme la dame est presque plus inquiète, tu lui montres la photographie.
- Et si elle me demande d’où je l’ai eue ?
- Tu dis qu’on nous l’a envoyée anonymement.
- Tu sais ce que je vais faire ? Je lui téléphone tout de suite et je lui dis de venir ici. Comme ça, je me débarrasse de ce souci. Et s’il y a besoin, je t’appelle *a tia*, toi.
- À *mia* ? ! Moi ? ! Mais je n’ai rien à voir avec cette affaire, Mimi, et je veux pas avoir à voir. Le mérite de l’avoir résolue vous revient à vous deux, *a tia* et à Fazio. Donc, ne t’y risque pas.

Il resta encore au commissariat une demi-heure. Puis, redoutant que Mimi, se voyant perdu avec Mme Ciccina, vienne l’appeler au secours, il adécida de s’en aller.

- Vous allez à Marinella, *dottori* ?
- Oui, Catarè. On se voit demain, matin.
- La pluie faisait une brève pause. Mais elle promettait de reprendre avec plus de force qu’avant.

À peine parti, il comprit qu’il n’avait pas tellement envie de rentrer à la maison, avec toute cette eau, il ne pourrait pas s’asseoir sur la véranda. Il devrait manger à la cuisine ou devant la télévision. Bref, seul entre quatre murs à remâcher la situation avec Livia. Tu parles d’une joie ! Que faire ? Aller chez Enzo ou essayer une nouvelle trattoria ? Et si le déluge recommençait ?

Vu qu’avec la voiture, perdu dans ses doutes, il avançait lentement, quelqu’un lui klaxonna derrière. Il se jeta de côté. Mais la voiture qui

venait après lui non seulement ne le dépassa pas, mais klaxonna encore.

On voulait vraiment les lui casser menu, les roubignoles ?

La pluie avait repris et donc dans le rétroviseur, il voyait seulement, tant bien que mal, que la voiture derrière, une grosse cylindrée, était de couleur verte. Alors, il baissa la glace, sortit le bras, fit signe de passer. La réponse fut un autre coup de Klaxon.

Ils voulaient lui chercher des noises ? Ils allaient être servis.

Il se déplaça carrément sur le bord de la route et s'arrêta. La voiture derrière l'imita. Alors, le commissaire perdit patience. Malgré l'eau, il ouvrit la portière et sortit. Aussitôt, il vit que le conducteur de l'autre voiture ouvrait la portière du côté du passager.

Il se précipita, entra dans la voiture, prêt à balancer le premier pain, mais s'aretrouva serré entre les bras d'Ingrid qui riait.

— Je t'ai mis en colère, hein, Salvo !

Ingrid Sjostrom ! Son amie, sa confidente et complice ! Ça faisait au moins six mois qu'il ne l'avait pas vue.

— Quelle bonne surprise, Ingrid ! Où est-ce que tu allais ?

— Trouver un ami avec qui je dois aller dîner. Et toi, tu allais où ?

— À Marinella.

— Tu es seul ? Tu as des engagements ?

— Je suis libre comme l'air.

— Attends.

Elle prit le portable posé sur le tableau de bord, composa un numéro.

— Manlio ? C'est Ingrid. Écoute, je dois te dire que malheureusement, pendant que je m'habillais pour venir chez toi, j'ai eu une terrible migraine. On peut renvoyer à demain ? Oui ? Tu es un ange.

Elle posa le portable.

— Jamais eu une migraine de ma vie, dit-elle.

— Où allons-nous ? demanda le commissaire.

— Chez toi, si Adelina t'a laissé quelque chose à manger, on le partagera.

— D'accord.

Avec Ingrid, la perspective de la soirée à Marinella changeait.

— Je vais devant et tu me suis.

— Non, Salvo, ma voiture n'arrivera pas à te suivre, le moteur va souffrir. Donne-moi les clés de chez toi, je passe devant.

Quand il arriva, Ingrid était dans la chambre à coucher. Elle était en train de farfouiller dans son sac à bandoulière.

— Salvo, je vais me prendre une douche, j'ai mes habits humides et collants.

— J'en prends une après toi.

À ce moment, le sac, qu'Ingrid voulait appuyer sur la table de nuit, tomba à terre et le contenu se répandit à travers toute la chambre. Ils se mirent à le ramasser et au bout d'un moment, Ingrid vérifia s'ils avaient tout retrouvé.

— Bah, fit-elle, perplexe.

— Qu'est-ce qui te manque ?

— Je croyais avoir un paquet de préservatifs. Je ne le trouve pas. Peut-être que je ne l'ai pas emporté.

Montalbano la fixa, étonné.

— Pourquoi tu fais cette tête ?

— C'est pas à l'homme de prendre ses précautions ?

— En théorie, oui. Mais s'il a oublié, qu'est-ce qu'on fait ? On se met à chanter « Fais dodo Colas mon petit frère » ?

— Attends, je vais chercher encore.

— Mais non, Salvo. Je n'en ai pas besoin. Étant donné que j'ai décidé de passer la soirée avec toi...

Étant donné qu'elle a décidé de passer la soirée avec moi, les préservatifs sont inutiles, s'arépéta-t-il. L'hypothétique fauve Montalbano devait-il se sentir offensé ?

Le chaste Giuseppe Montalbano devait-il se sentir orgueilleux ?

Dans le doute, il alla ouvrir la porte-fenêtre de la véranda, et sortit.

Il pleuvait sans répit, naturellement.

Si l'eau du ciel n'avait trempé ni la table ni le banc, c'est parce que l'auvent avait fait son devoir ; en compensation, l'eau de mer était arrivée jusque sous la véranda, dévorant complètement la *pilaja*, la plage.

Tout compte fait, même s'il faisait un peu froid, ils pouvaient mettre le couvert dehors.

Il ouvrit le réfrigérateur et resta déçu. À l'exception d'olives et de fromage, il n'y avait rien. Tu veux voir qu'ils allaient être contraints de sortir chercher un endroit où dîner ? Il ouvrit le four.

Homme de peu de foi ! se réprimanda-t-il.

Adelina avait préparé les pâtes '*ncasciata* 2 et des aubergines à la parmesane, suffisait d'allumer le four et de réchauffer un peu le tout.

Ingrid arriva, qui s'était mis sa sortie de bain.

— Tu peux y aller, toi.

Montalbano ne bougea pas, il continuait à la fixer.

— Eh beh ?

— Ingrid, ça fait combien de temps qu'on se connaît ?

— Plus de dix ans. Pourquoi ?

— Comment ça se fait que tu es devenue encore plus belle ?

— Il te vient enfin des idées ?

— Non, c'était une simple constatation. Écoute, j'ai vu qu'on peut

manger sur la véranda.

— Tant mieux. Je prépare tout, vas-y.

Si les pâtes *'ncasciata*, quand elles eurent disparu, furent fort regrettées, les aubergines à la parmesane gagnèrent, arrivées à leur fin, une espèce de long lamento funèbre. Avec les pâtes, une demi-bouteille d'un blanc tendre et trompeur trouva aussi une mort honorable, tandis qu'avec les aubergines se sacrifia, de son côté, une demi-bouteille d'un autre blanc qui, sous une apparente douceur, cachait une âme traîtresse.

— Il faut finir la bouteille, dit Ingrid.

Montalbano alla chercher les olives et le fromage.

Après, Ingrid débarrassa et Montalbano entendit qu'elle acommençait à laver les assiettes.

— Laisse tomber, de toute façon, y'a Adelina qui vient demain.

— Excuse-moi, Salvo, mais c'est plus fort que moi.

Le commissaire se leva, prit une bouteille de whisky non entamée, deux verres, et revint sur la véranda.

Au bout d'un moment, Ingrid s'assit à côté de lui. Montalbano lui remplit un demi-verre. Ils burent.

— Maintenant, on peut parler, lâcha Ingrid.

Durant le repas, ils n'avaient pas dit un mot sinon pour commenter ce qu'ils étaient en train de manger. Durant les fréquents silences, l'odeur et les rumeurs de l'eau de mer battant contre les piliers de soutien de la véranda avaient offert un assaisonnement et un bruit de fond aussi imprévus que bienvenus.

— Comment va ton mari ?

— Bien, je crois.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « je crois » ?

— Depuis qu'il a été élu député, il vit à Rome où il s'est acheté un appartement. Moi, je n'y suis jamais allée. Il vient à Montelusa une fois par mois, mais il est plus avec ses électeurs qu'avec moi. Du reste, ça fait des années que nous n'avons plus de rapports.

— Je comprends. Les amours ?

— Juste pour me sentir vivante. De série B. Ça va et ça vient.

Ils gardèrent un moment le silence, écoutant le bruit de la mer.

— Salvo, qu'est-ce que tu as ?

— Moi ? Rien, qu'est-ce que je devrais avoir ?

— Je ne te crois pas. Tu me parles mais tu penses à autre chose.

— Excuse-moi, mais j'ai sur les bras une affaire importante et de temps en temps je me mets à y penser. Il s'agit d'une fille qui a été...

— Je ne marche pas.

— Je ne comprends pas.

— Salvo, tu veux changer de sujet et tu cherches à piquer ma

curiosité. Mais je ne marche pas. D'abord, tu es incapable de mentir, je te connais depuis trop longtemps. Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

Cette fois, ce fut Ingrid qui remplit les verres. Ils burent.

— Comment va Livia ?

Elle était passée à l'attaque directe.

— Bien, je crois.

— J'ai compris. Tu te sens de m'en parler ?

— Peut-être dans un petit moment.

L'air était si salé qu'il piquait et élargissait les poumons.

— Tu as froid ?

— Je suis très bien, dit Ingrid.

Elle glissa un bras sous son bras à lui, le lui serra et appuya la tête sur son épaule.

— ... Bref, c'est seulement fin août qu'elle a daigné me répondre au téléphone. Crois-moi, j'ai dû l'appeler chaque jour pendant presque un mois. J'avais commencé à m'inquiéter sérieusement. Livia m'a dit qu'elle aussi avait essayé de m'appeler plusieurs fois du bateau de Massimiliano mais que ça ne prenait pas, ils étaient en pleine mer. Je n'y ai pas cru.

— Pourquoi ?

— Mais c'était quoi, ce truc ? Le tour du monde sans escale ? Ils ne sont peut-être jamais entrés dans un port muni du téléphone ? Allons donc ! Alors, à peine on a eu l'occasion de se revoir, ça a été le bazar. À y repenser maintenant, je crois que j'ai été un peu agressif.

— Te connaissant, je supprimerais « un peu ».

— Bon, d'accord. Mais ça a servi. Elle m'a dit qu'il y avait eu quelque chose entre elle et...

— Le petit cousin Massimiliano ! Incroyable !

— Moi aussi je l'ai craint. Non, ç'a été avec un certain Gianni, un ami de Massimiliano qui était avec eux en bateau. Elle n'a rien voulu me dire d'autre. Écoute, Ingrid, d'après toi, qu'est-ce que ça veut dire, qu'il y a eu quelque chose ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui.

— Quand une femme dit qu'il y a eu quelque chose entre un homme et elle, ça veut dire qu'il y a tout eu.

— Ah.

Il se descendit son verre, se le remplit à nouveau. Ingrid fit de même.

— Salvo, ne me dis pas que tu es ingénu au point de ne pas être arrivé à la même conclusion.

— Non, j'y suis arrivé tout de suite. Je voulais que tu me le

confirmes. Et alors, j'en ai rajouté une louche.

— Je n'ai pas compris.

— Je lui ai dit que moi non plus je n'étais pas resté les mains dans les poches pendant l'été.

Ingrid sursauta.

— C'est vrai ?

— C'est vrai.

— Toi ? !

— Oui, malheureusement.

— Et où elles étaient, tes mains ?

— J'ai connu une fille beaucoup plus jeune que moi. Vingt-deux ans. Je ne sais pas comment ça a pu arriver.

— Tu te l'es tapée ?

Montalbano se sentit un peu blessé par cette façon de parler.

— Pour moi, ça a été quelque chose de très sérieux. Et j'en ai vraiment souffert.

— Très bien, mais au milieu du déluge de larmes et de remords, tu lui as fait l'amour. C'est ça ?

— Oui.

Ingrid l'étreignit, se redressa un peu, lui donna un baiser sur les lèvres.

— Bienvenu au club des pécheurs, espèce de con.

— Pourquoi tu me traites de con ?

— Parce que tu as raconté à Livia ton escapade sénile.

— Ça n'a pas été une escapade, mais quelque chose de plus...

— C'est pire.

— Mais Livia, au fond, elle a été loyale avec moi ! Elle m'avait raconté son histoire ! Je ne pouvais pas lui taire que moi aussi...

— S'il te plaît, laisse tomber, va ! Et surtout ne fais pas l'hypocrite, tu n'y arrives pas bien ! Toi, à Livia, ta petite baise, tu la lui as racontée non pas par loyauté mais pour te venger. Et tu sais quoi ? Peut-être que ce qui t'a poussé à te taper cette fille, ça a été le silence de Livia qui te rendait jaloux. Donc, je confirme : t'es un con.

— Écoute, Ingrid, l'histoire avec Adriana, ça a été une histoire complexe. Entre autres, tout ce qui s'est passé, c'est elle qui l'a voulu, parce qu'elle avait un but précis.

— T'y es allé à la messe, dimanche ?

— Qu'est-ce que ça vient faire, la messe ?

— Parce que tu raisonnes comme un vrai catholique ! Pour vous autres, catholiques, c'est toujours la femme qui induit l'homme à fauter !

— On va faire une guerre de religion ? Laissons tomber, dit Montalbano, furieux.

Ils se turent un moment puis Ingrid murmura :

- Excuse-moi.
- De quoi ?
- De ce que je t'ai dit à propos de la fille. J'ai été stupidement vulgaire.
- Mais non, voyons.
- Oui, je l'ai été. J'ai vu que tu souffrais vraiment d'en parler et alors...
- Alors, quoi ?
- J'ai eu une attaque de jalousie.
- Montalbano se sentit pris par les Turcs.
- Jalousie ? Tu es jalouse de Livia ?
- Ingrid rit.
- Non, d'Adriana.
- D'Adriana ? !
- Pauvre Salvo, toi, les femmes, tu les comprendras jamais. Et maintenant, à quel point vous en êtes, avec Livia ?
- Nous ne savons pas si ça vaut la peine ou pas d'essayer de recoller les morceaux.
- Regarde-moi, dit Ingrid.
- Montalbano se tourna pour la mater. Elle était très belle.
- Ça-en-vaut-la-peine. C'est moi qui te le dis. Ne jetez pas par-dessus bord ces années ensemble. Vous pensez que vous n'avez pas eu d'enfants mais en fait, vous en avez eu un : votre passé commun.
- Moi, je n'ai même pas ça.
- Abasourdi, Montalbano vit deux grosses larmes déborder des yeux d'Ingrid. Il ne sut que lui dire. Il voulut l'embrasser, mais il lui sembla que ça n'aurait fait qu'aggraver son moment de faiblesse à elle. Ingrid se leva, entra dans la maison.
- Elle revint après s'être rafraîchi le visage.
- Terminons la bouteille.
- Ils se la finirent.
- Tu te sens de conduire ?
- Non, répondit Ingrid d'une voix empâtée. Tu veux me chasser ?
- Jamais de la vie. Quand tu veux, je te raccompagne.
- En voiture avec toi, j'y montera pas même quand t'as pas bu, imagine-toi si j'y montais maintenant. Du whisky, il t'en reste ?
- Je devrais avoir une demi-bouteille.
- Prends-la.
- Ils se la vidèrent.
- J'ai sommeil, annonça Ingrid.
- Elle se leva en vacillant quelque peu, se pencha, posa un baiser sur le front de Montalbano.
- Bonne nuit.

Montalbano gagna la salle de bains en essayant de faire le moins de bruit possible et quand il entra dans la chambre, Ingrid, qui avait passé une de ses chemises à lui, dormait comme un bébé.

SEPT

Il s'aréveilla plus tard que d'habitude avec un petit mal de tête.

Ingrid était encore noyée dans le sommeil. Durant la nuit, elle n'avait pas bougé de la position dans laquelle elle s'était couchée. L'odeur de sa peau incita Montalbano à rester encore un moment au lit, narine dilatée. Puis il se leva doucement, alla jeter un coup d'œil par la fenêtre.

Il ne pleuvait plus, mais c'était sans espoir, le ciel était noir, uniformément couvert.

Il gagna la salle de bains, se vêtit, prépara le café, en but deux tasses à la suite et en porta une à Ingrid.

— Bonjour. Il faut que j'y aille d'ici peu. Toi, reste encore au lit le temps que tu veux.

— Attends-moi. Je prends une douche vite fait et je suis prête. J'ai envie de boire un autre café avec toi.

Il retourna à la cuisine pour préparer une autre cafetière pour quatre.

Chez lui, il n'avait rien pour le petit déjeuner, il n'en prenait jamais, les tout petits paquets de beurre et de confiture ne s'atrouvaient dans son frigo que durant les périodes où Livia, qui avait l'habitude de les voler dans les hôtels, se les apportait quand elle venait pour quelques jours à Marinella.

Il arrangea comme il put la table de la cuisine avec deux serviettes en papier, deux tasses et le sucrier.

Ingrid entra que le café venait juste de passer. Ils s'assirent et le commissaire remplit sa tasse.

Montalbano, pour une fois, se sentait un peu embarrassé.

Peut-être qu'il aurait mieux valu qu'il n'ouvre pas autant son cœur à Ingrid, la nuit précédente, qu'il se confie aussi totalement. À une Suédoise, en plus ! Que ces gens-là, ils ont la religion de la pudeur des sentiments. Peut-être l'avait-il embarrassée.

Et puis, s'il avait déconné en lui racontant son histoire avec Adriana, de quel droit lui avait-il raconté celle de Livia avec Gianni ?

C'était une affaire qui ne concernait que Livia, et lui au maximum, et en tout cas, ça aurait dû rester entre eux deux. Mais d'un autre côté, avec qui pouvait-il parler de sa situation sinon avec elle ?

Tu le sais pourquoi t'en es venu à divaguer avec Ingrid ? Passque t'es vieux et que tu supportes plus le vin mélangé au whisky, dit Montalbano numéro 1.

Le vin, le whisky, la vieillesse n'entrent pas en jeu, intervint

Montalbano numéro 2. *Comment ne pas faire sortir du sang d'une blessure ouverte ?*

Mais Ingrid comprenait certainement le malaise de Montalbano, elle ne revint pas sur la discussion de la veille.

— De quoi tu t'occupes, en ce moment ?

— Ces jours-ci, les télévisions locales ne parlent que de ça.

— Je ne regarde jamais les télévisions locales. Et nationales non plus, pour tout dire.

— On a retrouvé une jeune femme assassinée dans une décharge, il est très difficile de l'identifier ; elle était nue, pas de vêtements, pas de papiers. Juste un petit tatouage. Un papillon.

— Où ? demanda Ingrid, soudain attentive.

— Très près de l'omoplate gauche.

— Mon Dieu ! s'exclama Ingrid en blêmissant.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Jusqu'à il y a trois mois, j'ai eu une bonne russe qui s'était fait faire un tatouage comme ça... Quel âge avait la fille assassinée ?

— Au maximum, vingt-cinq ans.

— Ça correspond. La mienne en avait vingt-quatre. Mon Dieu !

— Ne conclus pas trop vite. Ce n'est peut-être pas elle. Écoute, pourquoi tu ne l'as plus gardée à ton service ?

— C'est elle qui a disparu à l'improviste.

— Explique-moi ça.

— Un matin, je ne l'ai plus vue à la maison. J'ai demandé à la cuisinière et elle non plus ne l'avait pas vue. Je suis entrée dans sa chambre, mais elle n'était pas là. Elle n'est plus revenue. Je l'ai remplacée par une fille de Zambie.

Imagine-toi si elle l'avait remplacée avec une fille de Trente ou de Canicatti ! Chaque fois qu'il téléphonait chez Ingrid, ceux qui arépondaient venaient de Tananarive, de Palikir, de Lilongwe...

— Mais cette disparition m'avait donné des soupçons, poursuivit Ingrid.

— Pourquoi ?

— Tu sais, moi je ne suis presque jamais chez moi, mais les rares fois où je lui ai parlé...

— Combien de temps est-elle restée chez toi ? l'interrompt Montalbano.

— Un mois et quelques jours. Je te disais que les rares fois où je lui ai parlé, elle ne m'a pas fait une bonne impression.

— Pourquoi ?

— Elle était évasive, ambiguë. Elle ne voulait rien dire d'elle.

— Et après avoir eu des soupçons, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis allée regarder dans les endroits où je gardais les bijoux.

— Tu n'as pas de coffre-fort ?

— Non. Je les cache dans trois endroits différents. Je ne les porte jamais. Mais une fois, j'en ai mis parce que je devais accompagner mon mari à un dîner important et la jeune fille, à cette occasion, avait dû repérer où je les planquais.

— Elle te les a volés ?

— Ceux qui étaient dans cette cachette, oui.

— Ils étaient assurés ?

— Tu parles !

— Combien ils valaient ?

— Dans les trois cent, quatre cent mille euros.

— Pourquoi tu n'as pas porté plainte ?

— Mon mari l'a fait !

— À la questure de Montelusa ?

— Non, chez les carabiniers.

Voilà pourquoi il n'en avait rien su. Tu parles que les carabiniers n'allaient pas se donner la peine de les informer ! Mais eux, de leur côté, ils ne faisaient pas pareil avec les carabiniers ?

— Comment s'appelait-elle ?

— Irina, elle m'a dit.

— Mais toi, tu n'as pas eu la possibilité de voir ses papiers ?

— Non. Pourquoi, j'aurais dû ?

— Excuse-moi, mais comment tu fais pour embaucher les bonnes, les cuisinières, les majordomes... Chez toi, il y a un va-et-vient continu.

— Ce n'est pas moi qui m'en occupe mais le comptable Curcuraci.

— Qui est-ce ?

— C'est le vieil administrateur qui gérât les biens de mon beau-père, lesquels sont passés entre les mains de mon mari.

— Tu l'as, son numéro ?

— Oui, il est dans le portable que j'ai laissé dans la voiture. Écoute, si tu veux, je pourrais... même si ça ne me plaît vraiment pas...

— Tu voudrais la voir ?

— Si je peux t'être utile pour l'identification...

— Le coup de feu qui l'a tuée lui a pratiquement emporté le visage. Tu ne serais pas en mesure de la reconnaître. À moins que... Écoute, cette Irina, elle avait des signes particuliers que tu as remarqués ?

— Quel genre ?

— Grains de beauté, cicatrices...

— Sur le visage ou les mains, non. Sur d'autres parties du corps, je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vue nue.

C'était une question stupide.

— Attends, je me rappelle... Les lentilles de contact, ça peut être un signe particulier ? demanda Ingrid.

— Pourquoi tu me le demandes ?

— Parce qu'Irina en portait. Un jour, je me souviens, elle en a perdu une, mais on l'a retrouvée.

— Tu peux venir cinq minutes avec moi au bureau ? Je veux te montrer une photographie.

— C'est la deuxième fois, dit Ingrid en se levant.

— Que quoi ?

— Qu'on en vient à parler d'une personne inconnue sur laquelle tu enquêtes alors que moi...

— Eh oui, dit Montalbano à contrecœur.

Ingrid faisait allusion à cette fois où, en tombant par hasard sur la photo d'un mort noyé qui avait été son amant, elle avait permis au commissaire d'interrompre un trafic d'enfants.

Mais Montalbano ne s'appelait pas volontiers cette enquête : elle lui avait coûté une blessure à l'épaule et, ce qui avait été encore beaucoup plus lourd, il avait dû tuer un homme.

— Je n'ai pas de doute, c'est le même tatouage, dit Ingrid en redonnant la photographie au commissaire qui la posa sur le bureau.

— Tu en es sûre ?

— Très sûre.

Et Ingrid, on pouvait s'y fier.

— Alors, c'est tout. Je te remercie.

Ingrid l'embrassa très fort. Montalbano lui rendit son étreinte. Ce moment de malaise, quand ils avaient bu le café dans la cuisine, était complètement passé.

Et naturellement, ce fut alors que la porte s'ouvrit et qu'apparat Mimi Augello.

— Je dérange ? demanda-t-il avec une voix à lui balancer des momifies.

— En rien, dit Ingrid. J'allais partir.

— Je t'accompagne, dit Montalbano.

— Ne te dérange pas, l'arrêta Ingrid avec un léger baiser sur les lèvres. Et attention : tiens-moi au courant.

Elle fit au revoir avec la main à Augello et sortit.

— Ingrid n'a jamais eu beaucoup de sympathie pour moi, dit Mimi.

— Tu l'as draguée ?

— Oui, mais...

— Résigne-toi, les femmes ne meurent pas toutes d'envie d'être serrées entre tes bras virils.

— Qu'est-ce qu'on a ce matin ? Une montée de bile ? On est nerveux ? Querque chose qui s'est pas passé comme on aurait voulu cette nuit ?

— Mimi arrête ces conneries hors de propos. Ingrid est venue ce matin passqu'elle avait vu les photos du tatouage sur Retelibera.

— Ingrid l'a aussi ? Tu l'as vérifié ?
— Mimi, mais tu ne t'es jamais rendu compte de ce que tu es casse-couilles avec ces insinuations crétines ? Si t'as pas envie de parler sérieusement, va-t'en et envoie-moi Fazio.

Comme un fait exprès, Fazio apparut.

— Entrez et asseyez-vous, dit le commissaire. Avant tout, je voudrais savoir comment ça s'est terminé avec Mme Ciccina Picarella. Elle est venue à hier soir ?

— Elle s'est précipitée, répondit Augello. Et moi, j'avais pris mes précautions en disant à Gallo et à Galluzzo de rester à côté et d'intervenir dès qu'elle commencerait à hurler. Mais en fait...

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle a regardé la photographie et elle s'est mise à rire.

— Et qu'est-ce qu'il y avait à rire ?

— Elle riait, m'a-t-elle expliqué, passque ce type de la photographie, c'était certainement pas son mari, mais un qui lui ressemblait vraiment beaucoup, un sosie. Il n'y a pas eu moyen de la convaincre. Et tu sais, Salvo, pourquoi elle fait ça ?

— Éclairez-moi, Maître.

— Elle refuse la réalité par excès de jalousie.

— Maître, mais comment faites-vous pour atteindre de telles abyssales introspections ? Vous utilisez les bonbonnes ou vous descendez en apnée ?

— Salvo, quand tu te mets à faire le con, t'y aréussis très bien.

— Mais qui nous dit que ce soit la réalité ? demanda Fazio, dubitatif.

— Tu t'es mis d'accord avec Mme Ciccina ? réagit Augello.

— *Dottore*, il ne s'agit pas de se mettre d'accord ou pas. À *mia*, à moi, il m'est arrivé de rencontrer dans une rue de Palerme mon cousin Antonio. Je l'arrête, je l'étreins, je l'embrasse et lui il continue à me regarder d'un air ahuri. Ce n'était pas Antonio, mais un type qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau.

— Comment ça s'est terminé avec Mme Ciccina ? demanda le commissaire.

— Elle a dit que dès ce matin, elle se fera recevoir par le questeur parce qu'elle dit que l'histoire de la photographie, on se l'est inventée exprès pour ne pas faire les recherches.

— Mimi, tu sais quoi ? Ce matin même, tu empoches la photo et tu vas parler au questeur. Bonetti-Alderighi est capable de se laisser persuader par Mme Ciccina et de déclencher un bordel contre nous.

— D'accord.

— Fazio, tu as eu le temps de faire ces recherches ?

— Oh que oui. Entre Montelusa, Vigàta et les pays voisins, il y a quatre fabriques de meubles. Des menuisiers restaurateurs, il y en a

deux à Vigàta, quatre à Montelusa et un à Gallotta. J'ai les noms et les adresses, je les ai relevés dans le bottin.

— Il faudrait commencer à y jeter un coup d'œil.

— Très bien.

— Maintenant, je passe trois coups de fil que je veux que vous écoutiez vous aussi. Après, on parlera, annonça Montalbano.

Il mit le haut-parleur.

— Catarè ? Il faudrait que tu m'appelles le comptable Curcuraci au numéro...

— Comment vous dites, *dottori*, Cucucacachi ?

— Curcuraci.

— Cuculucachi ?

— Laisse tomber, je l'appelle directement.

— Le comptable Curcuraci ? Le commissaire Montalbano, de Vigàta, je suis.

— Bonjour, commissaire, je vous écoute.

— J'ai eu votre numéro par M^{me} Ingrid Sjostrom.

— À votre disposition.

— Elle m'a dit que vous étiez l'administrateur des biens de son mari et que, entre autres missions, vous vous occupez de recruter le personnel de maison...

— Exact.

— S'agissant en général de personnel étranger...

— Mais toujours parfaitement en règle, commissaire !

— Je n'ai pas le moindre doute là-dessus. Voilà, je voudrais savoir à qui vous vous adressez.

— À Monseigneur Pisicchio, vous le connaissez ?

— Je n'ai pas ce plaisir.

— M^{gr} Pisicchio est à la tête d'une organisation diocésaine qui s'occupe de placer ces pauvres malheureux qui...

— J'ai compris. Donc vous êtes en possession des renseignements concernant une certaine Irina...

— Ah, celle-là ! Une vaurienne ! Quelqu'un qui mord la main qui la secourt ! Le pauvre M^{gr} Pisicchio en a été tellement malheureux ! Ces renseignements, je les ai donnés dans la plainte auprès des carabinieri.

— Vous les avez sous la main ?

— Juste un instant.

Montalbano fit signe à Fazio d'écrire.

— Voilà, Irina Ilic, née à Scelkovo le 15 mai 1983, le numéro de passeport est...

— Ça suffit, merci, M. le comptable. Si j'ai encore besoin de vous, je vous rappellerai.

— Dr Pasquano ? Montalbano, je suis.

— Je vous écoute, très cher.

Le commissaire en fut ébahi. Comment ça ? Qu'est-ce qui se passait ? Pas de gros mots, pas d'insultes, pas de jurons ?

— Docteur, vous vous sentez bien ?

— Très bien, mon cher. Pourquoi ?

— Non, rien. Je voulais vous demander quelque chose au sujet de la fille avec le tatouage.

— Demandez donc.

Montalbano était tellement abasourdi par la gentillesse de Pasquano qu'il avait du mal à parler.

— Est-ce qu'elle... qu'elle portait des lentilles de contact ?

— Non.

— Elles ne pourraient pas lui être tombées à la suite du coup de feu ?

— Non. Cette fille n'a jamais porté de lentilles de contact, je peux vous l'assurer.

Et ce fut alors que Montalbano eut une illumination.

— Docteur, comment ça s'est passé à hier, au cirque ?

Le rire de Pasquano résonna dans la pièce.

— Vous savez qu'il m'est venu ce full servi que vous m'avez souhaité ?

— Vraiment ? Et comment ça s'est fini ?

— Je la leur ai mis à tous, bien profond ! Imaginez-vous qu'il y en a un qui a relancé avec...

Montalbano raccrocha, fit un autre numéro.

— M. Graceffa ? Montalbano, je suis.

— Commissaire, vous savez quoi ? J'allais vous appeler moi-même.

— Qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

— Qu'il m'est revenu en tête le pays d'où venait Katia. Sciccovo, il me semble que ça s'appelle. Voilà, *iddro è*, c'est ça !

— M. Graceffa, je vous ai téléphoné pour une autre raison.

— Dites-moi donc.

— Après que Katia est partie, est-ce que vous avez eu l'occasion de vérifier si elle avait emporté quelque chose de chez vous ?

— Et qu'est-ce qu'elle devait s'emporter ?

— Bah, je ne sais pas, les cuillères en argent, quelque chose qui aurait appartenu à votre dame...

— Commissaire, Katia, une petite honnête, c'était !

— Très bien, mais vous avez vérifié ?

— Je n'ai pas contrôlé, mais...

— Je vous écoute.

— Une chose délicate, c'est.

— Vous le savez bien que je suis 'ne tombe.

— Vous êtes seul au bureau ? Querqu'un m'entend ?
— Tout à fait seul, parlez donc tranquillement.
— Voilà... en somme... cette nuit que je vous ai dit... quand j'allai à trouver Katia passque... vous vous l'appellez ?
— Parfaitement.

— Voilà... à la petite, je lui dis que j'allais lui offrir les boucles d'oreilles de ma femme si... Je les lui ai même fait voir... Elles sont très belles... mais elle, elle a fait la tête dure... non et non... Vous m'avez compris ?

— À la perfection.

Le gentilhomme à l'ancienne était disposé à offrir même les boucles d'oreilles, un souvenir de son épouse morte, si la petite marchait.

— Ces boucles d'oreilles, vous avez eu la possibilité de vérifier si...

— Voilà... justement avant-hier, moi, c'tes boucles d'oreilles, en même temps qu'un collier et deux bracelets, je les ai offerts à ma nièce Cuncetta, donc...

— Je vous remercie, M. Graceffa.

— Alors, tu nous expliques ce qui se passe, demanda Mimi.

— Voilà la situation. M. Graceffa a eu une aide à domicile dénommée Katia qui provenait de Scelkovo et qui avait le tatouage d'un papillon très près de l'omoplate gauche. Entre parenthèses, sur ce point, je n'ai plus de raisons de douter de la vue de Graceffa. Mon amie Ingrid Sjostrom, comme nous a confirmé Curcuraci, avait engagé une bonne dénommée Irina qui provenait de Scelkovo et qui avait un tatouage identique. Sauf qu'Irina était une voleuse et Katia non. Mais Irina portait des lentilles de contact et Katia avait les cheveux noirs. La petite assassinée ne peut donc être ni Katia, ni Irina, mais elle a le même tatouage que les deux autres. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Que trois tatouages parfaitement semblables et au même endroit ne peuvent être une coïncidence, dit Augello.

HUIT

— Je suis d'accord avec toi, dit Montalbano. Il ne peut s'agir d'une simple coïncidence. Peut-être un signe d'appartenance, 'ne espèce d'insigne.

— Appartenance à quoi ?

— Mimi, qu'est-ce que j'en sais ? À une association d'amateurs de coucous suisses, à un club de mangeuses de salade russe, à une secte d'adoratrices d'un chanteur rock... N'oublie pas que ce sont des filles très jeunes et que ce tatouage remonte peut-être à l'époque où elles allaient au lycée ou ce qui en tenait lieu à Scelkovo.

— Mais pourquoi justement un papillon ? demanda Augello.

— Bah. Peut-être passque le tatouage d'un éléphant ou d'un rhinocéros ne va pas avec une belle fille.

Le silence retomba.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Mimi au bout d'un moment.

— D'abord, ce matin, je veux contrôler quelque chose, arépondit Montalbano.

— Je peux commencer à faire mon tour des fabricants de meubles et des restaurateurs ? s'enquit à son tour Fazio.

— Oui. Plus tôt tu commences, et mieux c'est.

— Et moi ? demanda Augello.

— Je te l'ai déjà dit : tu te mets dans la poche la photographie de Picarella et tu cours chez le questeur, crois-moi, ça vaut mieux. On se voit cet après-midi, 5 heures. Ah, envoyez-moi Catarella.

Tandis que les deux hommes sortaient, Montalbano écrivit quelque chose sur une feuille. Catarella arriva comme un boulet de canon.

— À vos ordres, *dottori* !

— Sur ce bout de papier, se trouvent deux noms, Graceffa et Mgr Pisicchio. Graceffa, je t'ai écrit aussi son numéro. Tu l'appelles et tu te fais donner le nom de famille, le numéro de téléphone et l'adresse de sa sœur, dont le prénom est Carmela. Après, tu cherches sur l'annuaire les coordonnées à Montelusa de Mgr Pisicchio, tu l'appelles et tu me le passes. C'est clair ?

— Comme de l'eau de poche, *dottori*.

Au bout de cinq minutes, le téléphone sonna.

— Pisicchio.

— Ah, Monseigneur ! Le commissaire Montalbano, de Vigàta, je suis. Excusez-moi si je me suis permis de...

— Pourquoi voulez-vous le nom de ma sœur et son numéro de téléphone ? l'interrompt l'autre.

À sa voix, on devinait que le monseigneur était plutôt fumasse. Sainte mère, qu'est-ce qu'il avait combiné, Catarella ?

— Non, Monseigneur, pardonnez-moi, le standardiste a... le standardiste doit... votre sœur ne... excusez-moi, je voulais venir vous voir ce matin par rapport à une enquête qui...

— Qui ne concerne pas ma sœur ?

— Absolument pas, Monseigneur.

— Alors, venez à midi précis. Au 48, rue de l'Évêché. J'insiste, soyez ponctuel.

La communication fut interrompue sans au revoir. Pas bavard, M^{gr} Pisicchio.

— Catarella !

— Ici, je suis, *dottori* ! J'ai le numaro de la sœur de Gracezza !

— Mais pourquoi tu as demandé le nom et le numéro de sa sœur au monseigneur aussi ?

Catarella s'étonna.

— Mais vosseigneurie ne voulait pas les numaros des deux sœurs, celle de Gracezza et celle de M^{gr} Pistacchio ?

— Laisse tomber, donne-moi le numéro que Graceffa t'a donné et essaye de disparaître.

Catarella sortit humilié et offensé. Naturellement, dans le numéro, on ne différenciait pas les trois des huit et les cinq des six. Il eut la chance de tomber pile du premier coup.

— M^{me} Loporto ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Le commissaire Montalbano, je suis. J'ai eu votre numéro par votre frère Beniamino. J'aurais besoin de vous parler.

— À *mia*, à moi ? !

— Oui, madame.

— Et pourquoi que je devrais vous parler, à vous ? Qu'est-ce que c'est que j'ai à voir, là ? J'ai ma conscience pour moi, moi !

— Je n'en doute pas. Il s'agit d'une simple demande de renseignement.

— Ah ah ! Tout, je compris !

Ricanement sardonique de M^{me} Loporto.

— Quoi ?

— Y'a plus rien à se mettre sous la dent pour vous, mon cher !

— Je n'ai pas compris, madame.

— Moi, au contraire, *a tia*, je t'ai très bien compris ! Comme l'autre fois que avec l'excuse de m'ademandar un renseignement, tu m'as vendu un aspirateur qui marchait pas !

Peut-être valait-il mieux changer de ton.

— Très bien, alors dans cinq minutes deux agents vont venir vous chercher pour vous conduire au commissariat.

— Mais t'es vraiment un flic ?

— Oui. Et je vous conseille de répondre à ma question : quand vous cherchiez une aide à domicile pour votre frère, à qui vous adressiez-vous ?

— Au père Pinna.

— Et qui est-ce ?

— Comment ça, qui c'est ? Un curé. *'U parracu délia me chiesa !* Le curé de mon église !

— Et ce fut lui qui vous indiqua cette petite Russe, Katia ?

— Non. Le père Pinna me dit de m'adresser à M_{gr} Pisicchio, qui est à Montelusa.

— Et c'est M_{gr} Pisicchio qui vous a envoyé Katia ?

— Une pirsonne qui le fit pour le compte de monseigneur.

Les rues de la vieille ville de Montelusa entortillées comme les intestins dans le ventre, les sens interdits, les travaux en cours, les poubelles municipales débordantes, les ruines d'un immeuble écroulé deux mois auparavant qui obstruaient encore la moitié d'une ruelle, firent arriver le commissaire dix minutes après midi.

— Vous êtes en retard, constata M_{gr} Pisicchio avec un regard indigné. Et dire que je vous ai recommandé d'être ponctuel !

— Excusez-moi, mais le trafic...

— Et qu'est-ce que c'est ? Une nouveauté, le trafic ? Ça veut dire que, sachant qu'il y a beaucoup de trafic, on part avant de chez soi et on n'arrive pas en retard.

M_{gr} Pisicchio était un grand et gros quinquagénaire, roux, à la corpulence et aux manières d'ancien joueur de rugby. Dans le bureau de l'évêché, tous les meubles étaient proportionnés à la masse du monseigneur, y compris le crucifix qui, derrière le bureau, fixait lui aussi Montalbano d'un regard mauvais – c'est du moins ce qu'il lui sembla – parce qu'il était arrivé en retard.

— Je suis vraiment mortifié, dit Montalbano, redoutant quelque châtiment corporel.

— Que voulez-vous de moi ?

— On m'a dit que vous êtes à la tête d'une organisation qui s'occupe de trouver du travail...

— Oui. L'organisation, comme vous l'appellez, est une association née voilà cinq ans et qui a un nom, elle s'appelle « La Bonne Volonté ». Nous nous occupons surtout de très jeunes filles pour leur éviter de tomber dans des milieux louches ou délinquants, du genre drogue, prostitution...

— Combien êtes-vous ?

— À part moi, six. Trois hommes et trois femmes. Tous des volontaires dotés, précisément, de bonne volonté.

— Comment les jeunes filles se mettent-elles en contact avec vous ?

— De bien des manières. Quelques-unes se présentent seules parce qu'elles ont appris notre existence, d'autres nous sont signalées par des curés ou des associations semblables à la nôtre, d'autres par des gens quelconques, d'autres encore, nous réussissons à les convaincre de renoncer à faire ce qu'elles sont en train de faire pour se fier à nous.

— Comment faites-vous pour les convaincre ? demanda le commissaire, en se souhaitant que parmi les moyens de convaincre, il n'y ait pas la manière forte, comme peut la pratiquer un rugbyman.

— Elles sont approchées par nos volontaires dans les rues où elles ont commencé à se prostituer, ou bien dans les boîtes de nuit... en somme, nous essayons d'arriver à temps avant l'irréparable.

— Est-ce qu'il arrive que des jeunes filles se lassent du travail honnête et retournent aux gains faciles ?

— Rarement.

— Je pourrais parler avec vos volontaires ?

— Pas de problème.

Il chercha sur son bureau, prit une feuille, la tendit au commissaire.

— Ici, vous avez les noms, les adresses et les numéros de téléphone.

— Je vous remercie. Je suis venu pour deux jeunes filles russes, Katia et Irina, que votre organisation, pardon, votre association a...

— De cette Irina, on m'a, malheureusement, parlé. Mais vous ne devez pas vous adresser à moi.

— Et à qui, alors ?

— Vous voyez la Bonne Volonté, je la représente légalement et officiellement, je la préside, je trouve les fonds, mais vous me croirez si je vous dis que ces jeunes femmes, en cinq ans, je n'en ai pas vu une ?

— À qui dois-je m'adresser ?

— Au premier nom de la liste. C'est le chevalier Guglielmo Piro, disons que c'est le bras opérationnel.

— L'organisation, pardon, l'association, a un siège ?

— Oui, dans un petit deux-pièces au 12, via Empedocle. Vous trouverez toutes les indications sur la feuille que je vous ai donnée.

— Quels sont les horaires d'ouverture ?

— Via Empedocle, il n'y a quelqu'un qu'après 7 heures du soir. De jour, nos bénévoles travaillent, vous comprenez ? Et puis, pour faire ce que nous faisons, il suffit d'un téléphone. Et maintenant, ne me posez plus de questions. Vous devez m'excuser, mais j'ai un rendez-vous. Si vous aviez daigné arriver à l'heure...

Vu qu'il s'atrouvait à Montelusa, il fit un saut à Retelibera.

Nicoló Zito lui dit tout de suite qu'il avait peu de temps, il allait faire le journal en direct.

— Tu sais que pour ces photos, à part les deux coups de fil du lendemain, je n'ai rien reçu ?

— Ça te paraît bizarre ?

— Assez. Je dois continuer à les diffuser ?

— Aujourd'hui encore et puis ça suffira.

Montalbano était lui aussi étonné du peu de signalements. En général, la recherche d'une personne par l'intermédiaire de la télévision déclenchait un déluge de coups de fil de gens qui avaient vraiment vu, de gens qui avaient cru voir et de gens qui n'avaient rien vu mais qui téléphonaient quand même. Cette fois, en fait, il n'y avait eu que deux appels et en plus, l'un d'eux s'était avéré totalement inutile.

Une pluie légère tombait quand il s'arrêta devant la trattoria. Du poisson frais, il n'y en avait pas encore, mais Enzo lui servit comme premier plat des pâtes au pesto de Trapani et pour second du *piscistoccu alla ghiotta*, du stockfish à la poêle, suivant l'antique recette de Messine.

Tout bien pesé, Montalbano ne se sentait pas de se plaindre même s'il n'avait pas d'inclination particulière pour le *piscistoccu*.

Sorti de la trattoria, vu que la pluie légère persistait, il gagna le commissariat.

D'après la feuille que lui avait donnée M^{gr} Pisicchio, il apparaissait que le chevalier Guglielmo Piro — le premier de la liste en qualité de bras opérationnel — avait trois numéros de téléphone. Après le premier numéro était écrit « dom. » et après le deuxième « bur. », le troisième étant un portable.

À cette heure, le chevalier devait être chez lui, à se reposer après le déjeuner. De sa ligne directe, il fit le premier numéro.

— Allô ? Je suis bien chez Piro ? Oui ? Le commissaire Montalbano, je suis. Le chevalier Piro est là ?

— Toi, attendre que j'appelle, répondit une voix de jeune fille.

Visiblement, le chevalier recourait aux services de sa propre association.

— Allô ? Je n'ai pas compris qui est à l'appareil.

— Chevalier, le commissaire Montalbano, je suis. Il faut que je vous parle d'urgence.

— Pour une maison ?

De quoi parlait-il ? Quel rapport ?

— Non, j'ai besoin que vous me donniez quelques renseignements sur des jeunes filles russes qui...

— J'ai compris. Comme mon activité principale consiste à vendre

des maisons, j'ai cru... Qui vous a donné mon numéro ?

— M^{gr} Pisicchio qui m'a aussi remis un prospectus de la Bonne Volonté, votre association.

Ça y est, il avait réussi à ne pas l'appeler « organisation » !

— Ah. Alors, nous pourrions nous voir plus tard, via Empedocle.

— D'accord, dites-moi à quelle heure.

— Ça vous va, à 6 heures ? Si vous voulez me voir avant, vous pouvez passer à mon agence immobilière qui est rue...

— Non, chevalier, je vous remercie, ça me va très bien à 6 heures.

Puis il lui vint un doute. Et si à la Bonne Volonté, ils étaient tous rigides comme M^{gr} Pisicchio ?

— Je vous préviens que je risque d'arriver avec un peu de retard.

— Peu importe. Je vous attendrai.

Le premier à se pointer à 5 heures fut Mimi Augello.

— Tu as vu le questeur ?

— Tu sais que M^{me} Ciccina lui avait déjà parlé ?

— Imagine-toi, celle-là, elle a dû se présenter à la questure à 7 heures du matin ! Bref, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que nous avons pris cet enlèvement par-dessous la jambe. Que nous nous sommes tout de suite convaincus qu'il s'agissait d'une mise en scène et que nous n'avons pas organisé de recherches sérieuses. Qu'il y a eu trop de légèreté. Qu'il n'est en rien disposé à nous défendre s'il apparaît qu'il s'agit d'un véritable enlèvement. Que personne ne nous autorise à penser que M^{me} Ciccina n'ait pas raison. Qu'il peut s'agir d'un sosie. Que la croyance populaire selon laquelle dans le monde, il y a sept personnes exactement semblables n'est pas si extravagante que ça en fait. Que...

— Ça suffit comme ça. En conclusion ?

— Tu vois qui c'est, Ponce Pilate ?

Fazio fit irruption dans la pièce.

— Tu m'apportes des munitions ?

— Oh que non, *dottore*, j'ai les mains vides. Et puis, j'avance trop lentement.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas ce que je dois demander, ce que je dois faire, où je dois mater. En tout cas, j'ai commencé par les deux restaurateurs et par le fabricant de meubles qu'il y a ici au pays.

— Raconte.

— Le fabricant de meubles Jannuzzo a fait faillite depuis un an. Le magasin est ouvert pour vendre au rabais des meubles qu'il y a encore, mais le grand hangar où ils les fabriquaient est fermé et plus personne y a besoin. J'ai examiné les cadenas des portes, ils sont complètement rouillés, je peux vous garantir qu'ils n'ont pas été touchés ces derniers

mois.

— Et les restaurateurs ?

— Un besogne dans un local de quatre mètres sur quatre et c'est un restaurateur façon de parler, il répare les sièges de paille, les bahuts auxquels y manque un pied, des trucs comme ça. Il garde les choses à réparer sur le trottoir, le soir, il les entasse dedans. L'autre en fait, c'est un vrai restaurateur. Je lui ai parlé, il s'appelle Filippo Todfaro. Il avait un peu de poudre rubis et il me l'a fait voir. Il m'a expliqué qu'il en garde juste un peu pour les dorures. Il s'agit de quelques grammes.

— Tu dirais de laisser tomber les restaurateurs ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Bon, d'accord. Je m'arappelle que les fabricants de meubles à contrôler ne sont que quatre.

— Oui, mais...

— Tu crois que c'est inutile ?

— Oh que oui. Ça me semble nuit perdue et le bébé c'est une fille.

— Ne te décourage pas, Fazio. Demain, t'auras fini. Mais crois-moi, c'est trop important, il faut le faire, ce contrôle.

— Je m'en prends deux, moi, dit Mimi, poussé par la pitié devant l'expression inconsolable de Fazio.

— Mais pourquoi t'as l'impression de faire quelque chose d'inutile ? insista Montalbano.

— *Dottore*, je ne sais pas vous l'expliquer avec des mots. C'est une sensation.

— Tu veux savoir ? dit Montalbano. Moi aussi, j'ai la même sensation que toi. Donc, finissons le contrôle de fabricants de meubles et ensuite, quand nous serons arrivés à la conclusion que nous avons fait fausse route, on se mettra à en chercher une autre, de route.

— Comme voudra vosseigneurie.

Comme un autre déluge s'était déchaîné et que les essuie-glaces n'arrivaient pas à chasser l'eau du pare-brise, il eut un mal de damné à trouver cette maudite via Empedocle. Quand enfin il la prit, il découvrit qu'il n'y avait pas de place pour y glisser une épingle. Il aréussit à se garer dans une venelle presque parallèle qui s'appelait via Platone. Vu qu'il se trouvait dans un quartier philosophique, il adécida de prendre la chose avec philosophie.

Il attendit dedans la voiture que la pluie diminue puis sortit, courut comme un dératé et arriva au rendez-vous avec un quart d'heure de retard. Mais il n'eut droit à aucun reproche.

— Je voudrais d'abord comprendre en quoi consiste votre travail.

— Le travail que nous faisons en réalité est très simple, dit le chevalier Guglielmo Piro.

C'était un sexagénaire plutôt bien vêtu et plutôt nain, pas plus de

cheveu sur le crâne que sur un œuf d'autruche, et avec un tic : toutes les trois minutes, il se passait très vite l'index de la main droite sur le nez. La première des deux pièces était une espèce de salle d'accueil avec chaises, fauteuils et divan, dans la seconde, celle où s'atrouvaient le commissaire et le chevalier, il y avait un ordinateur, trois meubles fichiers, deux téléphones, deux bureaux.

— Il s'agit de comprendre qui, parmi les jeunes filles disponibles, présente les qualités nécessaires pour satisfaire les nécessités particulières de ceux qui s'adressent à nous. Une fois la jeune fille identifiée, nous la mettons en contact avec le demandeur. Voilà tout.

Voilà tout mon cul, pensa Montalbano, auquel le chevalier avait été tout de suite 'ntipathique, sans motif plausible.

— Quelles sont les nécessités particulières de vos clients ?

Le chevalier se passa trois fois le doigt sur le nez.

— Pardonnez-moi, *dottore*, mais « clients » n'est pas le bon mot.

— Et quel serait le bon ?

— Je ne sais pas. Mais je voudrais qu'il soit clair que les personnes s'adressant à nous pour chercher une jeune fille ne déboursent pas une lire, ou plutôt un euro. Ce que nous fournissons, c'est un service social, à but non lucratif, visant au sauvetage et – pourquoi pas ? – à la rédemption...

— Oui, mais l'argent, qui vous le donne ?

Le chevalier Piro eut une expression perturbée devant la brutalité de la question.

— La Providence.

— Qui se cache sous ce pseudonyme ?

Cette fois, le chevalier s'énerva.

— Nous n'avons rien à cacher, savez-vous ? Beaucoup de monde nous aide, nous touchons aussi des donations, et puis il y a la région, la province, la commune, l'évêché, les aumônes...

— Pas l'État ?

— Si, dans une moindre mesure.

— Et ce serait ?

— 80 euros par jour pour chaque jeune femme prise en charge.

Ce qui constituait une belle contribution, même si elle était mineure, d'après le chevalier.

— Actuellement, combien de jeunes filles avez-vous ?

— Douze. Mais nous sommes au maximum.

Ce qui faisait 960 euros par jour. À calculer sur une moyenne de dix petites par an, ça donnait 292 000 euros. Et ça, c'était la subvention mineure ? Pas mal pour une association à but non lucratif.

Montalbano commença à sentir une odeur de roussi.

NEUF

En outre, il y avait quelque chose, dans l'attitude du chevalier, qui ne collait pas aux yeux du commissaire. Est-ce qu'il supportait mal la manière dont les questions lui étaient posées ou bien est-ce qu'il redoutait qu'on en arrive à lui poser les bonnes ? Celle à laquelle le chevalier aurait du mal à répondre ? Mais dans ce cas, c'était quoi, la bonne question ?

— Vous avez un endroit où les jeunes filles en attente d'un emploi peuvent dormir ? lança au hasard Montalbano.

— Certainement. C'est une petite villa pas loin de Montelusa.

— Dont vous êtes propriétaire ?

— Plût au ciel ! Nous payons un loyer assez élevé.

— À qui ?

— À une société de Montelusa, qui s'appelle Mirabilis.

— Vous avez du personnel attaché au lieu ?

— Oui, du personnel fixe. Mais nous avons aussi besoin de personnel externe, occasionnel.

— Genre ?

— Ben, les médecins, pour donner un exemple.

— Au cas où les jeunes filles tombent malades ?

— Pas seulement en cas de maladie. Voyez-vous, chaque nouvelle arrivante est immédiatement soumise à une visite médicale.

— Pour voir si elle a une infection vénérienne ?

Le chevalier Piro ne cacha pas son agacement. Il plissa le front, leva les yeux au ciel et se passa le doigt sur le nez. Le tout simultanément, avec un bel effet comique.

— Pour cela aussi, naturellement. Mais surtout pour savoir si elles sont de constitution saine et robuste. Vous savez, avec la vie déréglée qu'elles ont dû mener auparavant...

— Les médecins sont payés par vous ?

— Non, c'est une convention entre l'évêché et...

Tu parles, si ces gens-là allaient déboursier un sou !

— Les médicaments aussi, vous les avez gratis ?

— Naturellement.

Naturellement. Qu'est-ce que tu crois ?

— Faisons un pas en arrière. Je vous ai demandé quelles étaient les nécessités particulières auxquelles vous avez fait allusion.

— Ben, il y a des gens qui veulent une aide à domicile, d'autres une bonne, d'autre une cuisinière. Vous comprenez ?

— Parfaitement. Et c'est tout ?

Le chevalier se frotta le nez.

— L'âge et la religion, aussi, sont importants.

— Et c'est tout ?

Frottement du nez aux limites de la vitesse de la lumière.

— Et qu'est-ce que vous voudriez qu'il y ait d'autre ?

— Je ne sais pas... couleur des cheveux... des yeux... longueur des jambes... tour de taille... tour de poitrine...

— Et pourquoi faudrait-il avoir de telles exigences ?

— Vous savez, chevalier, il peut arriver que quelque petit vieux rêve d'une aide à domicile qui ressemble à la fée aux cheveux bleus.

Sur le nez, le chevalier se passa d'abord le doigt de la main droite puis celui de la main gauche. Montalbano changea de sujet.

— Quel est l'âge moyen ?

— À vue de nez, je dirais vingt-sept, vingt-huit ans.

— Mais ces jeunes filles qui, quand elles arrivent chez vous, ont fait bien autre chose, comment apprennent-elles à devenir cuisinières ou bonnes ?

Guglielmo Piro parut un peu soulagé.

— Elles ne mettent pas longtemps à apprendre, vous savez ! Ce sont des filles éveillées. Et nous, chaque fois que nous découvrons quelque talent chez l'une d'entre elles, nous l'aidons, comment dire, à se perfectionner...

— Expliquez-moi. Vous engagez des enseignants qui leur apprennent à cuisiner, à...

— Quel besoin d'engager des enseignants ? Elles apprennent en travaillant avec notre personnel.

Et comme ça, ils économisent aussi sur la main-d'œuvre.

— M^{gr} Pisicchio m'a dit que quelques jeunes filles vous sont envoyées par des curés, d'autres par des associations semblables à la vôtre, et d'autres encore sont recrutées directement...

Le chevalier se passa frénétiquement le doigt sur le nez.

— Mon Dieu, quel vilain mot ! Recrutées !

— Je me suis encore trompé de mot ? Pardonnez-moi, chevalier, j'ai un vocabulaire plutôt réduit. Vous, comment vous diriez ?

— Bah, je ne sais... convaincues... sauvées, voilà.

— Comment fait-on pour les convaincre de se sauver ?

— Ben, de temps en temps Masino se contraint, le malheureux, à faire un tour dans les boîtes de nuit.

— Ça doit être un travail pénible.

Le chevalier Piro ne releva pas l'ironie.

— Oui.

— Il se limite aux boîtes de nuit siciliennes ?

— Oui.

— Les, disons... « consommations », il les paie de sa poche ?

- Bien sûr que non ! Il présente une note de frais.
- Comment procède-t-il ?
- Voyez-vous, une fois qu'il a repéré une jeune femme, comment dire, un peu différente des autres...
- Différente comment ?
- Plus réservée... moins disponible aux propositions sexuelles des clients... Alors Masino l'accoste et commence à lui parler. Masino est, comment dire – plein de faconde.
- De faconde ! Merci d'avoir enrichi mon vocabulaire. Ces tournées, Masino les fait toutes les nuits ?
- Mais non, voyons ! Seulement le samedi soir. Autrement, comme il doit rester réveillé jusqu'aux petites heures, son travail deviendrait... comment dire... un vrai...
- ... bordel ?
- Le chevalier le foudroya d'un regard indigné.
- ... calvaire.
- Comment s'appelle Masino ?
- Tommaso Lapis, le troisième nom de la liste que vous a donnée Monseigneur. Mais Anna aussi fait le même travail quelquefois. Anna Degregorio est le quatrième nom.
- Anna Degregorio fréquente seule les night-clubs ?
- Non, absolument pas. C'est une jeune femme très belle et il pourrait y avoir des situations équivoques. Elle y va avec son fiancé mais il n'appartient pas à notre association.
- Mais qui sait lui aussi joindre l'utile à l'agréable...
- Je ne saisis pas le sens de votre...
- La demoiselle aussi présente une note de frais ?
- Certainement.
- Elle aussi y va le samedi soir ?
- Non. Le dimanche. Le lundi, elle ne travaille pas.
- Qu'est-ce qu'elle fait ?
- Elle est coiffeuse.
- Écoutez, maintenant, je vais vous dire la raison de notre rencontre. Je vous donne deux noms : Irina et Katia, russes, à peine plus de vingt ans, toutes deux nées à Scelkovo.
- Je m'en doutais, vous savez ? Irina a fait encore des dégâts ? Le comptable Curcuraci s'est beaucoup plaint auprès de nous du vol des bijoux de Mme Sjostrom. Mais nous ne pouvons garantir l'absolue moralité de ces filles. Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?
- À ma connaissance, elle n'a pas fait d'autres dégâts. Je sais qu'Irina s'appelle Ilic. Mais je voudrais connaître le nom de famille de Katia.
- Attendez un instant.
- Il alla à l'ordinateur, trafiqua un moment.

— Katia Lissenko, née à Scelkovo le 3 avril 1984. Elle a commis quelques méfaits, elle aussi ?

— Je ne crois pas.

— Ici, je vois qu'on l'avait placée comme aide à domicile auprès d'un monsieur de Vigàta, Beniamino Graceffa. Elle y est encore en service ?

— Non, elle est partie. Elle s'est manifestée auprès de vous ?

— Nous n'avons pas eu de ses nouvelles.

— Et d'Irina ?

— D'Irina non plus. Mais si elle s'était présentée, nous aurions dû la faire arrêter. Nous n'aurions pas pu l'éviter. Nous sommes absolument respectueux de la...

— Vous avez beaucoup de cas de jeunes femmes qui vous ont déçus, qui ont trahi votre confiance ?

— Deux fois seulement, heureusement. Un pourcentage carrément dérisoire, comme vous le voyez. Irina et une Nigériane.

— Qu'a fait la Nigériane ?

— Elle a menacé de poignarder la dame auprès de laquelle elle travaillait, c'est arrivé il y a environ quatre ans. Nous n'avons pas reçu d'autres plaintes, Dieu merci.

Le commissaire ne voyait plus d'autres questions à poser. L'odeur de roussi continuait à lui remplir les narines, plus fort que jamais, mais il n'avait pas réussi à en identifier la provenance. Il se leva.

— Merci pour tout, chevalier. Si j'avais encore besoin...

— Je reste à votre entière disposition. Je vous raccompagne.

Ce fut pile sur le seuil que Montalbano songea à demander :

— Vous vous souvenez si Katia et Irina sont arrivées ensemble chez vous ?

Le chevalier Piro n'hésita pas.

— Ensemble, oui, je me le rappelle parfaitement.

— Comment se fait-il ?

— Elles avaient très peur. Elles étaient carrément terrorisées. Michelina, c'est le deuxième nom de la liste, celle qui s'occupe du premier accueil, ne savait plus que faire, au point qu'elle a dû m'appeler pour que je l'aide à les tranquilliser un peu.

— Elles vous ont dit pourquoi elles avaient peur ?

— Non. Mais on peut le comprendre.

— C'est-à-dire ?

— Probablement s'étaient-elles enfuies à l'insu de leur – comment dire – exploiteur.

— Pourquoi pensez-vous à un exploiteur ? Ce n'étaient pas des putains, à ce qu'il paraît, mais des danseuses.

— Certainement. Mais peut-être n'avaient-elles pas fini de payer ceux qui leur avaient permis de venir en Italie. Vous savez comment

se passent ces émigrations, non ? Leur amie, en revanche, est arrivée une semaine plus tard.

Assurément, un coup de barre derrière la tête aurait eu moins d'effet sur Montalbano.

— Leur... leur amie ?

Le chevalier s'étonna du violent étonnement du commissaire.

— Oui... Sonia Mejerev, elle aussi de Scelkovo qui...

— Où l'avez-vous placée ?

— Nous n'avons pas eu le temps. Elle n'était avec nous que depuis une semaine quand elle n'est plus rentrée à la villa. Elle a disparu.

— Mais vous n'avez pas demandé de ses nouvelles à ses amies ?

— Si, bien sûr. Et Irina nous a rassurés, elle nous a dit que Sonia avait rencontré un ami de son père qui était...

— C'est Masino qui les a convaincues toutes les trois de venir chez vous ?

— Non, elles se sont présentées spontanément.

— Vous avez des photos des filles ?

— J'ai les photocopies des passeports.

— Revenons à l'intérieur. Je les veux.

Pendant que le chevalier imprimait des copies, Montalbano lui demanda :

— Vous me donnez l'adresse de la villa où habitent les filles ?

— Bien sûr. C'est sur la route de Montaperto. Juste après la station-service. C'est une villa assez grande...

— Grande comment ?

— Trois étages, vous la reconnaîtrez tout de suite.

La petite villa s'était agrandie.

— Les filles mangent là ?

— Oui. Nous avons une cuisinière et une bonne. Il y a aussi – comment dire – une directrice qui dort avec elles. Certaines fois, nos pensionnaires sont un peu instables. Elles se disputent pour n'importe quoi, se crêpent le chignon, se jouent des mauvais tours.

— Je peux y aller ?

— Çà ?

— À la villa.

L'idée ne parut pas enchainer le chevalier.

— Ben, à cette heure... Il y a déjà le gardien de nuit en service. Il a l'ordre impératif de ne laisser entrer personne. Vous comprendrez, avec toutes ces femmes, des gens malintentionnés seraient capables de... Si vous voulez, je peux téléphoner à... mais je ne vois pas pour quel motif vous...

— La bonne et la cuisinière dorment aussi sur place ?

— La cuisinière, oui. La bonne non, elle prend son service à 9 heures du matin et s'en va à 13 heures.

— Écrivez-moi nom, prénom, adresse et numéro de téléphone de la bonne.

Ce fut la première chose qu'il fit, à peine arrivé à Marinella. Il posa les photocopies sur la table et appela.

— Mme Ernestina Vullo ? Le commissaire Montalbano, je suis.

— Commissaire de quoi ?

— De police.

— Écoutez, dit la femme en dialecte, moi, mon fils 'Ntoniu, je l'ai chassé de la maison à coups de pieds au cul. Il est majeur ?

— Qui ? demanda Montalbano, plutôt ahuri, en se demandant si la question s'adressait bien à lui.

— *Méfigliu*, mon fils. Il est majeur ?

— Je n'en sais rien.

— *Certu ca é maggiorenni* ! Bien sûr qu'il est majeur ! Et donc, allez le chercher où il est allé traîner, putain, et venez pas le chercher chez moi. Bon...

— Attendez, madame, ne raccrochez pas ! Je ne vous appelle pas pour votre fils, mais pour votre travail à la villa de la Bonne Volonté, où habitent...

— ... ces putes ! Ces très grandes dégueulasses ! Des traînées ! Radasses ! Filles perdues ! M'en demandez pas plus, commissaire ! Imaginez-vous que le matin, elles traînent nues dans toute la maison !

Juste ce qu'il voulait savoir.

— Écoutez, madame, réfléchissez calmement avant de me répondre. Essayez de bien vous rappeler. Il y a quelque temps, à la villa, il y avait trois jeunes filles russes, Irina, Sonia et Katia. Vous vous en souvenez ?

— Bien sûr. Katia était une brave petite. Sonia, elle s'échappa.

— Vous avez eu la possibilité de voir si toutes les trois elles avaient le même tatouage à l'omoplate gauche ?

— Oh que si monsieur, un papillon.

— Toutes les trois ?

— Toutes les trois. Un papillon exactement pareillement le même.

— Vous avez vu qu'à la télévision, on a fait voir...

— Je la regarde pas, la télévision.

Est-ce qu'il serait utile de la faire venir au commissariat pour lui montrer les photos ?

Il adécida que non.

— Une fois, mais ça fait deux ans, poursuivit la femme, j'ai vu un tatouage sur l'épaule gauche d'une petite Russe, au même endroit précis où les autres avaient le papillon.

— Un papillon d'un genre différent ?

— Oh que non, c'était pas un papillon... Attendez que ça me

revienne comment ça s'appelle... ça s'appelle... ah, voilà : *cululùchira*.

Oh sainte mère, et qu'est-ce que ça pouvait être ? Un derrière tatoué ? Ce n'était pas exagéré, même pour une danseuse de night-club ?

— Vous pouvez m'expliquer ce que c'est ?

— *Nun lo sapi*, vous le savez pas, ce que c'est ? Oh mon Dieu tout béni ! Tout le monde le sait, ce que c'est ! Et moi, comment je fais à vous l'expliquer ?

— Essayez.

— Alors... disons comme ça que c'est grand quasi comme une mouche, que ça vole la nuit et que ça fait de la lumière.

Une luciole !

Dès qu'il eut posé le combiné, le téléphone sonna.

— *Dutturi* Montalbano ? Adelina, je suis.

— Dimmi, Adelina. Qu'est-ce qu'il y eut ?

— *Dutturi*, vous avez oublié ?

— Quoi, Adeli ?

— Que mon fils voulait vous voir.

De fait, il l'avait complètement oublié.

— Adeli, j'ai eu tellement à faire que...

— Mon fils dit que c'est urgent.

— Demain matin, j'y vais, c'est sûr. Bonne nuit, Adeli.

Vu qu'il avait la main sur le téléphone, il s'en servit.

— Fazio ?

— Je vous écoute, *dottore*.

— Excuse-moi de te déranger en t'appelant chez toi.

— Mais je vous en prie !

— Tu as appris quelque chose sur les fabricants de meubles ?

— Nous avons décidé avec le *dottor* Augello que j'allais voir les deux de Montelusa. En une heure, j'ai tout fait. Le premier fabrique seulement des meubles modernes, sans dorures. Le deuxième a fait quelques meubles avec dorures, les derniers il y a deux ans. J'ai demandé au propriétaire s'ils avaient conservé de la poudre rubis et il m'a dit que le peu qui lui en restait, il l'avait jetée.

— Alors, on a fait fausse route, comme tu me disais ?

— J'ai l'impression.

— Attendons d'entendre ce que dit Augello et puis décidons. Donc, demain matin, tu as un peu de temps ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que je dois faire ?

— J'ai appris que ces filles russes dont on a parlé logeaient dans une villa louée par la Bonne Volonté, l'association présidée par

M^{gr} Pisicchio qui s'occupe de trouver de la besogne à ces petites. Le bras droit du Monseigneur, le chevalier Guglielmo Piro, qui a une agence immobilière, m'a dit que la villa appartient à une société de Montelusa, la Mirabilis. C'est une grande villa, à trois étages, sur la route de Montaperto, après la station-service.

— Je dois y aller ?

— Non. Ce qui m'intéresse, c'est de connaître les employés de la société Mirabilis, les noms de ceux qui font partie du conseil d'administration, des associés... Ce qu'on sait officiellement et ce qu'on ne veut pas faire savoir officiellement.

— J'essaie.

— Pardon, je n'ai pas fini.

— Je vous écoute.

— Je voudrais aussi savoir vie et miracles de ce chevalier Guglielmo Piro qui, comme je t'ai dit, a une agence immobilière à Montelusa. Je veux savoir quelle réputation il a.

— Il vous convainc pas ?

— Qu'est-ce que je dois te dire ? Y'a rin qui me convainque, dans cette association. Mais c'est juste 'ne sensation. Peut-être que M^{gr} Pisicchio l'ignore mais que dans son dos...

— J'acomme demain matin tôt.

Il ne pleuvait pas, même si le temps restait couvert. L'eau de la mer s'était retirée de dessous la véranda, elle s'était emporté la moitié de la plage. Il pouvait manger dehors.

Il se régala d'un plat de caponata accompagné de pain de farine de blé dur. Un pain qui lui plaisait tellement que certaines fois, quand il était frais, il le rompait à la main et s'en empiiffrait comme ça, sans rien d'autre.

Pour se mettre à sonner, le téléphone attendit poliment qu'il ait fini de manger.

DIX

— Salvo, c'est moi.

Livia !

Il ne l'attendait plus, cet appel ; il ne pinsait pas qu'après ce qu'ils s'étaient dit la dernière fois, elle l'aurait rappelé. Celui qui devait rappeler, éventuellement, c'était lui. Et lui, il avait essayé, mais il ne l'avait pas trouvée chez elle et il avait laissé tomber. Sans insister et en se sentant même un peu soulagé de l'absence de contact. Parce que se téléphoner encore aurait été inutile, et n'aurait peut-être servi qu'à aggraver les choses. Il fallait en fait qu'ils se rencontrent en pirsonne et se parlent. Mais c'était précisément cette rencontre qui l'effrayait, il suffisait d'un rin, un mot de travers, un léger énervement, pour leur faire prendre à tous deux une route sans retour. En attendant, ils étaient comme suspendus en l'air, comme les ballons des minots qui, quand ils sont à moitié vides, n'arrivent ni à monter, ni à redescendre.

Et cette espèce de limbes, chaque jour qui passait, adevenait pire que l'enfer.

Aussitôt, le ton de sa voix à elle lui serra le cœur. Il se sentit la bouche sèche, il parla à grand-peine.

— Ça me fait plaisir de t'entendre, vraiment.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— J'ai à peine fini de dîner sur la véranda. Heureusement, la pluie a cessé parce que ça faisait plusieurs jours...

— Ici, il ne pleut pas. Tu as réussi à rester en manches de chemise ?

— Oui, il ne faisait pas froid.

— Qu'est-ce que tu as mangé ?

Et alors, il comprit. Livia était en train d'essayer de se tenir à ses côtés à Marinella, de se le représenter comme tant d'autres fois elle l'avait vu, elle essayait d'annuler la distance en se l'imaginant en train de faire les gestes de chaque soir. Il se sentit d'un coup envahi d'un mélange de mélancolie, de tendresse, de regret, de désir.

— Une caponata, répondit-il, la voix brisée.

Mais comment était-il possible qu'on se fasse venir une boule dans la gorge rien qu'en disant un mot comme « caponata » ?

— Pourquoi tu ne m'as plus appelée ?

— J'ai essayé un soir, il y a quelques jours, mais tu n'as pas répondu. Après, je ne...

— Tu ne t'es plus senti ?

Il allait lui répondre que le temps lui avait manqué, mais il se retint et préféra dire la virité.

- Le courage m’a manqué.
- À moi aussi.
- Comment ça se fait que tu t’es décidée ce soir ?
- Parce que nous ne pouvons pas continuer comme ça.
- C’est vrai.

Le silence retomba.

Mais Montalbano entendait toujours la respiration un peu haletante de Livia. C’était seulement parce qu’elle parlait avec lui qu’elle respirait ainsi ? Était-ce l’émotion ou autre chose ?

- Comment tu vas ? lui demanda-t-il.
- Comment veux-tu que j’aie ? Et toi ?
- On peut pas dire que je vais bien, c’est sûr.
- Mais tu travailles ?
- Oui, j’ai sur les bras une affaire qui...
- Tu as de la chance.
- Pourquoi ?
- Parce que tu peux te distraire. Moi, en fait, je n’y arrivais plus.
- Qu’est-ce que tu veux dire ?
- Que j’ai pris un congé maladie. C’est pas tout à fait un mensonge, j’ai tous les jours un peu de fièvre.

— Tous les jours ? Tu as appelé un médecin ?

— Oui, rien de grave. Je dois faire une fastidieuse série d’examens. En tout cas, depuis hier, je peux rester chez moi deux semaines. Je n’arrivais plus à aller au bureau. Tu sais quoi ?

Elle rit sans joie.

— Pour la première fois, au bureau, j’ai combiné une pagaille pas possible. On m’a rappelée.

Et alors, sans réfléchir, parce que ça lui sortit du plus profond du cœur, il lui dit :

- Mais si tu ne vas pas au bureau, pourquoi tu ne viens pas ici ? Un bon moment passa avant que Livia recommence à parler.
- Tu le veux vraiment ?
- Prends un avion demain. Je viens te chercher à l’aéroport. Allez, va, pas la peine de réfléchir davantage.
- Est-ce que ce ne serait pas mieux d’attendre ?
- Attendre quoi ?
- Que tu résolves l’affaire dont tu t’occupes. Je ne crois pas que si j’arrivais demain tu aurais beaucoup de temps à m’accorder.
- Je laisse tout tomber.
- Salvo, je le sais comment tu ferais après, tu commencerais à trouver des excuses que là, maintenant, je ne me sens pas capable de supporter.
- Je te promets que...
- Je les connais, tes promesses.

Montalbano pinsa : *Voilà les mots de travers que je craignais. Maintenant commence l'engueulade.* Mais Livia ajouta :

— Et puis je ne crois pas que nous réussirons à parler sérieusement si on se voit en coup de vent. Il faut qu'on se parle les yeux dans les yeux, et tout le temps qu'il faudra.

Elle avait raison.

— Alors, comment on fait ?

— Faisons comme ça. Dès que tu sais que tu as quelques jours vraiment libres, tu me téléphones et j'arrive. D'accord ?

— D'accord.

— À bientôt, alors.

— À bientôt.

— Dors bien.

— Toi aussi.

— Je t'ai... je t'ai tout dit, bonne nuit.

Et la communication s'interrompt. Montalbano eut la sensation aiguë que Livia allait dire « je t'aime » et que la pudeur l'en avait empêchée. L'émotion lui coupa la respiration. Il courut à la véranda, agrippa des deux mains la rambarde et respira à fond. Puis il s'assit et appuya la tête sur ses bras croisés.

Dans la voix de Livia, il y avait une note de tristesse si profonde qu'elle lui faisait mal. Une autre fois, seulement, il avait senti dans les paroles de Livia la même note : quand ils avaient parlé de l'enfant que désormais, ils ne pourraient plus avoir.

Il dormit mal, l'habituel tournevire, l'habituel je me lève je me couche, l'habituel j'allume et j'éteins et j'allume pour mater les aiguilles de la montre qui semblent avancer au ralenti.

Enfin, il vit entrer par la fenêtre la lumière d'une aube claire.

Il se leva plein d'espérances – peut-être que le pêcheur s'était trompé sur la durée du mauvais temps. Et c'était justement ça, le ciel était clair, l'air frais et net. La mer n'était pas encore calme mais pas agitée au point d'empêcher les chaluts d'entrer et de sortir. Il se sentit consolé à l'idée que chez Enzo, il trouverait enfin du poisson frais.

Consolé au point qu'il retourna se coucher et se tapa trois heures de sommeil pour récupérer celui qu'il avait perdu.

En sortant de chez lui, il adécida de ne pas passer au commissariat mais de se rendre immédiatement à la prison qui s'atrouvait à quelques kilomètres de Montelusa. Il n'avait aucune autorisation pour parler avec le détenu, mais il faisait confiance à la bonne amitié de la directrice de la maison d'arrêt, une personne qui comprenait le monde.

Et de fait, il ne lui fallut pas longtemps avant de se retrouver dedans

une pièce, devant Pasquale, le fils d'Adelina.

— Mais quand c'est qu'ils te les donnent, les arrêts domiciliaires ?

— Une question de jours. Paraît que le juge doit y réfléchir. Mais qu'est-ce qu'il y a à réfléchir ? Mais à quoi y doit penser ? À ses cornes ? Mais moi, je pouvais pas attendre encore pour vous dire ce que j'ai à vous dire.

— Et qu'est-ce que tu dois me dire ?

— *Dutturi*, attention. Même si je suis là-dedans avec vosseigneurie, moi avec vosseigneurie je suis pas en train de parler. Je m'expliquai ?

— À la perfection.

— Alors faisons comme ça que vosseigneurie n'a jamais rencontré Pasquale Cirrinció en prison. Je veux pas avoir la réputation d'une balance.

— Je te donne ma parole.

— Vous l'avez identifiée, la petite tuée à la décharge ?

— Malheureusement pas encore.

Pasquale réfléchit quelques instants avant de dire :

— L'autre soir que je regardais la télévision, je vis qu'ils montraient deux photographies.

Montalbano tendit tout de suite les oreilles, il s'attendait à tout, sauf à ce que l'appel de Pasquale concerne l'enquête en cours.

— Tu parles du papillon tatoué ?

— Oh que oui.

— Tu l'avais vu avant ?

— Oh que oui.

— Sur une petite ?

— Oh que non, sur 'ne photographie.

— Raconte, te fais pas arracher les mots à la tenaille.

— Vosseigneurie se l'arappelle, Peppi Cannizzaro ?

— Non. Qui est-ce ?

— On l'avait accusé de braquage à la Banque régionale de Montelusa. On l'a gardé dedans quelques mois et puis on l'a libéré passqu'ils avaient pas de preuves.

— Mais c'était lui qui l'avait fait ?

Pasquale approcha tellement son visage de celui du commissaire qu'il parut sur le point de l'embrasser sur la bouche.

— Oh que oui, mais ils avaient pas de preuves.

— Bon, ben, quel est le rapport avec Peppi Cannizzaro...

— Maintenant, je vais m'expliquer. Quand ils ont pris Peppi Cannizzaro, ils l'ont mis dans la même cellule que moi.

— Tu le connaissais ?

Pasquale adevint évasif.

— Beh... querequefois, on a besoin ensemble.

Mieux valait s'abstenir de demander quel type de besoin ils

avaient fait ensemble.

— Continue.

— *Dutturi*, vous devez m'acroyre. C'était plus le Peppi que j'avais aconnu. Il avait changé. Avant, c'était un galéjeur, il ariait de la moindre connerie, là, il était adevenu silencieux, mauvais et nerveux.

— Pourquoi ?

— Il était tombé 'moureux.

— Et ça lui faisait c't'effet ?

— Oh que oui, passque il ne pouvait pas être près de sa petite. La nuit, il se plaignait et l'appelait. Il me faisait peine, le pôvre ! Il se gardait toujours sa photographie devant les yeux et de temps en temps, il l'embrassait. Et un jour, il me la montra. Vraiment, 'ne très belle petite.

— Comment ça se fait que sur la photo, on voyait le tatouage ?

— Passque la petite était prise de dos, la photographie était coupée juste en dessous des omoplates, elle tournait la tête en arrière. Donc le papillon, y se voyait bien.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit d'elle ?

— Qu'elle était russe, qu'elle avait vingt-cinq ans et qu'avant, elle avait fait la danseuse.

— Comment elle s'appelait ?

— Zin, je crois.

C'était quoi, ce nom ? Peut-être le diminutif de Zinaïda ?

— Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre sur elle ?

— Rin.

— Où est-ce que je peux le trouver, Cannizzaro ?

— *Dutturi*, *e che ne sacciu* ? Et qu'est-ce que j'en sais ? Moi je suis dedans et lui dehors.

— Pasquà, merci. J'espère qu'ils vont te faire sortir vite. Tu m'as été vraiment très utile.

Avant de sortir de la prison, il se fit donner par la direction l'adresse de Peppi Cannizzaro. Il habitait à Montelusa, dans une traverse de la rue Bacchi-Bacchi. Il adécida d'y aller tout de suite.

La maison avait quatre étages, l'appartement de Cannizzaro était au troisième. Il appuya sur la sonnette, mais personne ne vint ouvrir.

Il sonna encore plus longuement. Rin. Alors, il se mit à cogner de son poing fermé. Puis, aux coups de poing, il ajouta quelques coups de pied. Il fit tant de bruit que la porte d'en face s'ouvrit et qu'une petite vieille fumasse apparut.

— C'est quoi tout ce bordel ? demanda-t-elle en dialecte. Y'a mon fils qui dort !

— Ben, madame, il est un petit peu tard pour dormir.

— Mais mon fils, il fait *u'guardianu nottumu*, le gardien de nuit, grandissime con que tu es !

— Excusez-moi, je cherche Cannizzaro.
— S'il t'ouvre pas, ça veut dire qu'il est pas là.
— Vous savez s'il revient bientôt ?
— Et qu'est-ce j'en sais ? Ça fait trois jours que je l'ai pu vu dans les escaliers, à Peppi.

— Écoutez, madame, vous avez vu récemment la fiancée de Peppi, une petite qui s'appelle Zin ?

— *Si iu Valu viduta o non Vaiu viduta*, si moi je l'ai vue ou l'ai pas vue, qu'est-ce t'en as à foutre ?

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Oh là là, tu te rends compte quelle frousse tu me flanques ! Je me cague dessus de frousse ! dit la vieille.

Et elle ferma la porte en la claquant si fort que le pauvre gardien de nuit dut certainement tomber du lit.

Il n'y avait qu'un moyen de retrouver Cannizzaro.

Il retourna à la prison et cette fois, la directrice fit quelques difficultés, mais à la fin se laissa convaincre. Montalbano s'aretrouva avec Pasquale dans le même réduit que tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui fut, *dutturi* ?

— Je suis allé chez Cannizzaro, mais il n'était pas chez lui, la dame d'en face m'a dit qu'elle ne l'a pas vu depuis trois jours.

— Y'avait pas non plus Zin ? Peppi m'a dit qu'il l'avait emmenée vivre chez lui.

— Elle non plus. Tu as une idée d'où je peux le trouver ?

— Oh que non, *dutturi*. Mais peut-être, en parlant avec querqu'un ici dedans... Y'a deux amis de Peppi... Si je sais quelque chose, je vous le fais savoir.

Il arriva au commissariat qu'il était midi passé, il avait les nerfs à cause de la circulation rencontrée dans les rues. Dès qu'il le vit, Catarella acommença une plainte de chœur grec.

— Ah *dottori, dottori* !

— Attends. Fazio est là ?

— Il n'est pas encore là. Ah *dottori, dottori* !

— Attends. Et Augello ?

— Lui non plus. Ah *dottori, dottori* !

— Bouh, quel tracassin, Catarè ! Qu'est-ce qu'il y eut ?

— Monsieur le guesteur a tiliphoné ! Deux fois, il a tiliphoné ! Complètement tout à fait hors de lui, il était ! Et la deuxième fois plus fort encore que la première !

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il dit comme ça que vosseigneurie doit laisser tomber tout ce que vous êtes en train de faire et aller tout de suite urgentissimement le voir. Sainte mère, *dottori*, les cris qu'il poussait ! Avec tout le respect

dû à M. le gasteur, il avait l'air dingue dingot !

Qu'est-ce qu'il avait bien pu faire pour que le questeur se mette dans une telle fureur ? Il lui vint une pînsée qui lui flanqua la frousse : tu veux voir que à la fin des fins, Picarella, on l'avait vraiment enlevé ?

— Rends-moi service, appelle-moi Fazio sur le portable et passe-moi le coup de fil au bureau.

— Ah *dottori*, *dottori* ! Mais si vous vous aprésentez pas urgentissimement, M. le gasteur...

— Catarè, fais ce que je te dis.

Dès qu'il fut assis, le téléphone sonna.

— Fazio, où es-tu ?

— À Montelusa, *dottore*. Pour ce truc que vous m'avez dit de faire.

— T'as trouvé quelque chose sur la Mirabilis ?

— Je vous le dirai tout à l'heure.

Il y avait donc bien quelque chose, il avait mis dans le mille.

— Écoute, Fazio, vu que j'ai été appelé par le questeur, je ne voudrais pas que... Il y a du neuf, sur l'enlèvement de Picarella ?

— Et qu'est-ce qu'il pourrait y avoir de neuf, *dottore* ?

— On se voit à 4 heures.

Il coupa la communication.

— Catarella ? Appelle-moi le *dottor* Augello sur son portable.

— Immédiatissimement, *dottori*. Comptez jusqu'à cinq... le voilà, je vous le passe.

— Mimi, t'es où ?

— À Monterago. Je me suis fait les fabricants de meubles d'ici.

— Trouvé quelque chose ?

— Rien. Ici, ils font des meubles modernes sans dorures. Horribles, en plus.

— Tu sais si par hasard il est arrivé des nouvelles de Picarella ?

— Et pourquoi il devrait arriver des nouvelles ?

— On se voit à 4 heures.

Il sortit, se rembarqua en jurant dans la voiture et se retapa la route pour Montelusa. Heureusement que la matinée continuait à être belle, y'avait pas un nuage.

— Bonjour, Montalbano.

— Bonjour, *dottor* Lactés.

Comment se faisait-il que chaque fois qu'il allait à la questure, la première pirsonne qu'il rencontrait, c'était le *dottor* Lactés, dit « Lacté et miélé » ?

— Comment va la famille ?

Lactés, le chef de cabinet du questeur, s'était depuis longtemps fourré dans la coucourde qu'il était marié avec enfants et il n'y avait

pas moyen de le convaincre du contraire. Donc, la réponse de Montalbano ne pouvait être que :

— Tout le monde va bien, grâce soit rendue à la Madone.

L'autre ne dit rien. Si « grâce soit rendue à la Madone » était une réponse qui lui plaisait beaucoup, pourquoi ne s'était-il pas associé au remerciement comme il le faisait toujours ? Et pourquoi ne l'avait-il pas appelé « très cher » comme d'habitude ? Ce fut alors que le commissaire remarqua que Lactés était moins expansif qu'à l'ordinaire. Il fut pris du doute que cette attitude fût liée à la convocation du questeur.

— Vous connaissez le motif pour lequel...

— Je ne suis pas renseigné.

Trop rapide à répondre, M. le chef de cabinet. Peut-être cela valait-il la peine d'approfondir.

— Je crains d'avoir commis une erreur, murmura-t-il d'un air contrit.

— Je le crains aussi.

Ton sévère.

— Alors vous savez quelque chose et vous ne voulez pas me le dire !
Dottor Lactés, c'est une affaire grave ?

Le *dottor* Lactés abaissa la tête en signe d'assentiment. Montalbano continua à faire son théâtre dramatique.

— Oh mon Dieu ! Je ne peux me permettre de perdre ma place ! J'ai une famille à nourrir ! Une vraie famille ! Avec tous ces enfants ! Pas une union de fait comme malheureusement on en fait aujourd'hui !

Le *dottor* Lactés regarda autour de lui, l'huissier était en train de lire le journal, dans l'antichambre, il n'y avait qu'eux deux.

— Écoutez-moi, dit-il sur un ton brusque. Il paraît que vous...

À ce moment, le questeur ouvrit la porte de son bureau.

— Mais il est pas encore arrivé, ce...

Lactés eut une réaction instinctive. Il poussa Montalbano des deux mains vers le questeur et en même temps effectua un saut en arrière pour mettre de la distance entre le commissaire et lui. Et qu'est-ce que ça voulait dire, il était pestiféré ?

— Il est là ! cria-t-il.

— Je le vois. Entrez, Montalbano.

— Vous avez besoin de moi ? demanda Lactés.

— Non !

La porte se referma dans le dos du commissaire avec un bruit sourd de pierre tombale.

ONZE

Il devait s'agir d'une chose très sérieuse et donc le mieux c'était de ne pas se mettre tout de suite à faire le malin avec Bonetti-Alderighi et de ne pas se laisser prendre non plus par l'envie de chercher noise et de tout tourner à l'engueulade.

Le questeur alla s'installer dans son fauteuil derrière le bureau, mais ne fit pas signe à Montalbano de s'asseoir. Ce qui était une confirmation de la gravité de l'affaire.

Bonetti-Alderighi resta cinq bonnes minutes à mater le commissaire comme s'il ne l'avait jamais vu avant et la conclusion de l'examen fut un « bah ! » désolé. Montalbano épuisa la moitié de son énergie à rester immobile et muet sans exploser.

— Vous pouvez m'expliquer comment vous faites pour trouver certaines idées ? attaqua enfin le questeur.

À quelles idées se référait-il ? Par précaution, il convenait probablement de jouer un coup d'avance.

— Écoutez, M. le questeur si vous voulez me parler du prétendu enlèvement de Picarella, j'assume la...

— Je m'en fous, de l'enlèvement de Picarella. De ça, on aura sûrement l'occasion de reparler, soyez tranquille.

Et alors, pourquoi... ?

Tout à coup, il lui revint à l'esprit cette connerie sur le formulaire Petit, quand il avait répondu en vers. Tu veux voir que le questeur a été illuminé par l'Esprit saint et a compris qu'il se foutait poétiquement de sa tronche ?

— Ah, j'ai compris. Vous faites allusion à ce truc que j'ai écrit, que Vigàta n'est pas Licata et que Licata n'est pas Vigàta...

Le questeur écarquilla les yeux.

— Mais vous êtes fou ? C'est quoi, cette histoire ? Je le sais très bien que Vigàta n'est pas Licata et que Licata n'est pas Vigàta ! Vous me prenez pour un idiot ? Écoutez, Montalbano, ne commencez pas à faire comme d'habitude le faux débile parce que cette fois, je vous assure, c'est vraiment pas une bonne idée !

Le commissaire se rendit.

— Alors, dites-moi, vous, ce qui se passe.

— Ah, ça, je vais vous le dire ! Et comment que je vais vous le dire ! Expliquez-moi donc, je vous en prie. Expliquez-moi quel goût particulier, quel plaisir souverain vous éprouvez à vous mettre et à me mettre dans le pétrin ?

— Ni goût ni plaisir, croyez-moi. Je vous assure que, si cela arrive,

je ne le fais pas intentionnellement.

— Vous êtes en train de me dire que vous ne le faites pas exprès ?

— Exactement.

— Mais, alors, c'est pire !

— Pourquoi ?

— Parce que cela veut dire que vous agissez sans discernement, sans évaluer les conséquences de ce que vous faites !

Du calme, Montalbano du calme. Compte jusqu'à trois avant de parler. Compte jusqu'à dix même.

— Vous êtes devenu muet ?

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Oui, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous me l'expliquez pourquoi vous êtes allé casser les couilles aux gens de la Bonne Volonté ? Pourquoi ? Voulez-vous avoir l'obligeance de me le dire ?

Voilà donc la clé du mystère.

Mais comme il avait fait vite, le chevalier Guglielmo Piro à courir se lamenter auprès de qui de droit ! Mais si le chevalier avait été si rapide à se mettre aux abris, tu veux voir alors qu'en sentant une odeur de roussi, il avait bien senti ?

— Mais vous le savez qui est derrière eux ? continua le questeur.

— Non, mais je peux l'imaginer. M_{gr} Pisicchio vous a téléphoné ?

— Pas seulement lui. Le préfet aussi, dont l'épouse contribue largement aux initiatives de cette association charitable. Et aussi le vice-président de la région. Et, inévitablement, l'adjoint provincial à l'assistance sociale. Et celui de la commune. Vous avez mis le doigt dans un véritable guêpier, vous avez compris ?

— M. le questeur, quand j'y ai mis un doigt, je ne savais pas encore que c'était un guêpier. En fait, apparemment, c'était tout sauf un guêpier. Je me suis limité à poser quelques questions à la personne indiquée par M_{gr} Pisicchio, qui s'appelle Guglielmo Piro.

— Lequel soutient que vous avez utilisé un ton insultant et inquisiteur après avoir fait irruption dans ses locaux.

— Irruption ? Mais c'est lui qui m'a donné rendez-vous !

— Je peux savoir au moins pourquoi vous êtes allé déranger ce M_{gr} Pisicchio et son association ?

Avec une patience d'ange, Montalbano lui expliqua comment il y était arrivé.

Le ton du questeur, quand il reprit la parole, avait quelque peu changé.

— C'est bien embêtant, tout ça, vous savez ?

— J'en conviens. Mais chez nous, dès qu'on bouge pour n'importe quelle enquête, on tombe sur un député, un prêtre, un homme

politique et un mafieux qui se serrent les coudes pour protéger l'inculpé probable.

— Montalbano, je vous en prie ! Pour l'amour de Dieu, épargnez-moi vos théories ! Concrètement, vous pensez qu'entre l'association de bienfaisance et la jeune femme assassinée, il pourrait y avoir un rapport ?

— Je m'en tiens aux faits. Je devais forcément aller voir les gens de la Bonne Volonté, puisque deux autres filles, avec le même tatouage que la victime, ont été assistées par l'association. S'il n'y a pas de rapport, là, il n'y en a jamais !

— Mais vous pensez qu'il y a autre chose ?

— Oui, mais pour l'instant, je n'arrive pas à comprendre s'il y a vraiment autre chose et quoi.

— C'est ce « pour l'instant » qui m'inquiète.

— Dans quel sens ?

— Combien de temps va durer ce « pour l'instant » ? Combien de temps allez-vous enquêter sur l'association ?

Mais comment aurait-il pu fixer une durée précise ?

— Je ne peux pas vous le dire avec certitude.

— Alors, je vais vous le dire, moi. Je vous donne quatre jours, pas un de plus.

— Et si ça ne me suffit pas ?

— Vous vous arrangerez. Et durant ces quatre jours, je vous invite à procéder avec la plus grande prudence.

— N'en doutez pas, je ne vais pas lésiner sur la vaseline.

Zut, ça lui avait échappé !

— Ne faites pas le malin parce qu'à la première plainte que je reçois, celui qui se la prendra où je pense, et sans vaseline, ça sera vous ! Si on vient protester sur votre manière d'agir, je vous retire immédiatement l'affaire. Et même si vous venez à Canossa, je ferai la sourde oreille et je vous dirai : « Cause toujours, tu m'intéresses ! »

Montalbano fut pris de vertige à entendre ce chapelet d'expressions toutes faites. Ça lui donnait la nausée. Comment réagir dignement ?

— En somme, M. le questeur, il ne faudra pas pleurer sur le lait versé.

— Je vois que vous m'avez parfaitement compris.

Dans l'antichambre, Lactés était en train de parler avec quelqu'un. Mais à la seconde où il vit Montalbano sortir du bureau du questeur, il s'apprécipita vers la première porte ouverte qu'il atrouva et disparut.

Il ne voulait certes pas avoir de contact avec le relaps Montalbano, l'excommunié, le sale anticlérical qui ne méritait pas la belle famille qu'il avait faite, grâce soit rendue à la Madone.

Il s'était fait tard et il avait un 'pétit qui le mangeait vivant, peut-

être qu'il lui était venu sous l'effort de garder son calme pendant la rencontre avec Bonetti-Alderighi.

— Aujourd'hui, le poisson frais est arrivé ! lui annonça Enzo comme il entra dans la trattoria.

Non content de se régaler, il termina par l'habituelle promenade jusque sous le phare. Le pêcheur était à sa place habituelle.

— Je me trompai, dit-il. Ça n'a pas duré 'ne semaine.

— C'est mieux comme ça. Mais ça va recommencer à tomber ?

— Pas dans l'immédiat.

Dès qu'il fut au rocher plat, va savoir pourquoi, il pensa qu'il ne s'y était jamais assis avec Livia. Mais Livia, est-ce qu'elle aurait voulu s'y asseoir ? Aujourd'hui, par exemple, sûrement pas.

« Tu vois pas que c'est encore tout mouillé ? »

C'était vrai. Toutes les petites anfractuosités de la roche brillaient encore d'eau du ciel. S'il s'asseyait, il s'aretrouverait avec une grande tache sombre d'humidité à l'arrière du pantalon. Il resta debout, indécis.

— *Fais ce que te suggérerait Livia*, dit Montalbano numéro 1.

— *Fais ce que t'as envie*, rectifia Montalbano 2. Montalbano s'assit sur la roche.

— *Tu l'as fait pour embêter Livia ?* demanda Montalbano 1.

— *Certainement*, arépondit Montalbano 2.

— *Et en quoi ça l'embête ? Ça l'embêterait si elle était là, mais comme ça...* dit Montalbano 1.

— *Peu importe qu'elle soit là ou pas*, rétorqua Montalbano 2. *C'est le fait de prendre position qui compte, le vrai fait concret.*

— *Tu me permets une remarque ?* dit Montalbano à ce moment. *L'unique fait concret est que maintenant, j'ai les brailles trempées.*

— Ah, *dottori* ! Monsieur Gracezza tiliphona.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il voulait urgentissimement parler avec vosseigneurie personnellement en pirsonne. Il dit que comme ça si vous le rappelez lui, il est chez lui.

— Je l'appellerai plus tard.

Augello et Fazio étaient déjà dans son bureau à l'attendre.

— Mimi, qu'est-ce que tu me racontes ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ? Le deuxième fabricant de meubles aussi fait du mobilier moderne et n'utilise pas de poudre rubis.

— Et toi, Fazio ?

— Je peux regarder mes notes ?

— Pourvu que tu ne me donnes pas d'état civil.

— La société Mirabilis de Montelusa, qui opère depuis une dizaine

d'années, est régulièrement enregistrée. Elle s'occupe d'acheter – et ensuite de revendre ou de louer – de grands immeubles, du genre hôtels, immeubles de bureau, palais des congrès, édifices industriels, des choses comme ça.

— Alors la Mirabilis n'est pas la propriétaire de la villa comme me l'a dit Piro ?

— Piro a dit la vérité. Cette villa appartient à la Mirabilis et c'est une exception, ils n'en ont pas d'autres. Ils l'ont achetée il y a moins de cinq ans auprès de l'agence de Guglielmo Piro qui, de son côté, l'avait eue pour trois sous auprès du marquis de Torretta parce qu'elle était en train de tomber en ruine.

— Quelle belle coïncidence ! s'exclama Montalbano.

— Laquelle ? demanda Mimi.

— La Bonne Volonté est constituée voilà cinq ans et immédiatement, la Mirabilis trouve, chez Piro, une petite villa à sa mesure et la lui loue. Tu as réussi à savoir combien ils paient ?

— Sept mille euros par mois, arépondit Fazio.

— Une jolie somme, deux fois le prix courant à Montelusa. Tu as les noms des membres du conseil d'administration ?

— Bien sûr, dit Fazio en riant.

— Pourquoi tu ris ?

— Vous aussi vous allez rire quand vous entendrez les noms. Donc, actuellement, il y a le président et administrateur délégué Carlo Guarnera, et les conseillers Musumeci, Terranova, Blandino et Piro.

— Comment ça, Piro ?

— Emanuele Piro, *dottore*.

— Il est parent de...

— C'est le frère cadet de Guglielmo. Emanuele est entré au conseil d'administration deux mois avant que la Mirabilis achète la villa. Qu'est-ce que vous faites, vous ne riez pas ?

— Non.

— Même si je vous dis qu'Emanuele Piro est considéré comme un crétin qui passe ses journées à jouer avec ses cerfs-volants et qui se met à chialer si le vent lui en fauche un ?

— Putain ! s'exclama Mimi.

— Il est donc clair qu'Emanuele est un prête-nom de son frère le chevalier, dit Montalbano en éclatant de rire.

— Pourquoi vous ne riez que maintenant ?

— Parce qu'il m'est venu à l'esprit, mais ça n'a pas de rapport avec notre enquête, que d'autres chevaliers se servent de leur frère cadet comme prête-nom. De nos jours, c'est une habitude répandue.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? ademanda Augello.

— Mimi, qu'est-ce que tu veux faire ? Il n'y a rien d'illégal. Ni même, de pénalement répréhensible, comme on dit aujourd'hui. Et

même un meurtre, avec ces nouvelles lois, peut être non pénalement répréhensible. Laissons tomber. Cette association, je m'en suis aperçu tout de suite, doit être un sacré fromage. Et pas seulement. Mais il faut qu'on fasse attention à comment on procède.

— Qu'est-ce qu'il te voulait, *a tia*, à toi, le questeur ? ademanda Augello.

— Mimi, t'es un esprit fin. Comment tu l'as su que j'étais allé voir ceux de la Bonne Volonté, qui te l'a dit ?

— C'est moi qui le lui ai dit, intervint Fazio.

— Et le chevalier Piro a fait du barouf. Le questeur est disposé à nous couvrir quatre jours et après il nous lâche.

— Mais on peut savoir ce que tu as découvert ? demanda Mimi.

Montalbano le lui raconta. Et conclut :

— Irina Ilic, Katia Lissenko et Sonia Mejerev, toutes trois danseuses provenant de Scelkovo et toutes trois avec le même papillon tatoué, ont été hébergées dans la villa de l'association pendant une certaine période. Elles se sont présentées spontanément, elles n'ont été convaincues ni par Tommaso Lapis ni par Anna Degregorio. Du moins, c'est ce que m'a dit Piro. Lequel a ajouté qu'elles sont arrivées folles de peur. Néanmoins, elles ne lui ont pas expliqué pourquoi. Au fond, va savoir si cette histoire qu'elles avaient une frousse mortelle est vraie ou pas. Au bout d'une semaine, Sonia disparaît. Katia va faire l'aide à domicile chez M. Graceffa, cependant, quand on n'a plus besoin d'elle, elle disparaît. Irina, elle fait la bonne chez mon amie Ingrid, lui vole des bijoux et disparaît elle aussi. Mais il y a une quatrième fille ex-danseuse avec le même papillon. Son fiancé, un délinquant dénommé Pepi Cannizzaro, l'appelle Zin, qui est peut-être le diminutif de Zinaïda. Cette p'tite est la seule qui ne soit pas passée par la Bonne Volonté.

— Ou bien elle y est passée, mais Piro n'a pas voulu te le dire, intervint Mimi.

— Exact. En tout cas, Pepi Cannizzaro et Zin eux aussi sont introuvables.

— Mais combien de danseuses de Scelkovo avec un papillon tatoué sont impliquées dans cette histoire ? demanda Augello.

— Je crois qu'au-delà de ces quatre, il n'y en a pas d'autres.

— Pourquoi ?

— Je ne le sais pas avec certitude. Mais... les ailes du papillon ne sont pas quatre ?

— En conclusion, la petite tuée ne peut être Sonia ou Zin, dit Fazio.

— Exact, approuva Montalbano.

— Mais pourquoi est-ce qu'on l'a tuée ? ademanda Mimi.

— J'acomme à me faire une idée, arépondit le commissaire.

— Accouche, l'encouragea Augello.

— ... c'est un fil d'araignée, c'est trop vague.
— Dis toujours !
— Irina est 'ne voleuse. Zin se met avec un voleur. Katia, elle, confie à Graceffa qu'elle veut rester à l'écart d'un certain milieu. Et en fait, elle ne vole rien chez Graceffa, même si elle continue à téléphoner à 'ne certaine Sonia.

— Où tu veux en venir ?
— Laisse-moi finir, Mimi. Arrêtons-nous à considérer Irina. Laquelle vole un bon paquet de bijoux. Mais elle est étrangère, quel contact tu veux qu'elle ait avec la pègre locale pour se les revendre ? Qui peut-elle avoir connu durant la brève période où elle a été à Montelusa ?

— Beh, il pourrait y avoir une hypothèse... commença Mimi.
— Je n'ai pas fini. Prenons maintenant la petite tuée. Pasquano a trouvé dedans la tête des fils de laine noire. Ça ne peut pas être les fils d'un pull ou d'une écharpe. Alors, moi je dis : et si la petite portait au moment où elle a été tuée un passe-montagne pour ne pas être reconnue ?

— Tu dis qu'elle peut avoir été surprise pendant qu'elle volait ?
— Et pourquoi pas ? Quelqu'un la surprend et lui tire dessus. Ça te dit rien, cette belle loi sur la légitime défense votée par notre souverain parlement ?

— Mais c'était pas mieux pour celui qui a tiré de laisser le corps de la petite où il s'atrouvait sans faire tout ce bazar de la déshabiller avant d'aller la jeter à la décharge ? intervint Fazio.

— Certainement, admit Montalbano. Mais je vous ai dit pour commencer que mon hypothèse n'était pas encore très solide. Mais si on réussit à prouver que la victime, c'est Sonia, qui est blonde, j'ai vu la photographie du passeport, alors, moi je vous demande : qu'est-ce qu'y'a sous la roche ?

— L'anguille, arépondit Mimi.
— Bravo. Et l'anguille n'est rien d'autre que ces gens de l'association de bienfaisance.

— D'accord. Mais comment on fait pour...
— Fazio, qu'est-ce que tu me donnes d'autre, comme nouvelles de Guglielmo Piro ?

— J'eus pas le temps, *dottore*.
Montalbano tira un feuillet de sa poche.
— Ça, c'est M^{gr} Pisicchio qui me l'a donné. Il y a les noms de tous ceux qui besognent dans l'association. Nom, prénom, adresse et numéro de téléphone. Ça me suffit pas. Je veux tout savoir, mais vraiment tout, sur eux. Guglielmo Piro, Michela Zicari, Tommaso Lapis, Anna Degregorio, Gerlando Cugno et Stefania Rizzo. Ne perdez pas de temps avec la standardiste et le personnel de service. Répartissez-vous le travail, mais demain matin midi, je veux les

premiers résultats.

Il appela Graceffa sans passer par le standard. À première sonnerie, on décrocha.

— Allô ?

— M. Graceffa, Montalbano, je suis.

— Maître, merci, j'attendais votre coup de fil !

— M. Graceffa, je ne suis pas un avocat, le commissaire, je suis.

— Oui, je le compris.

— Qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

— Ce serait pas mieux que je vienne à votre cabinet, maître ?

Alors les choses s'éclairèrent pour le commissaire. La nièce de Graceffa devait être dans les parages et le malheureux ne voulait pas qu'elle l'entende.

— Une chose dilicate, c'est ? demanda-t-il en prenant un ton de conspirateur.

— Oui.

— Vous pouvez venir au commissariat tout de suite ?

— Oui. Merci.

Beniamino Graceffa entra dans le bureau du commissaire avec l'attitude que devait avoir un disciple de Mazzini se rendant à une réunion secrète de la Jeune Italie.

— Vous me permettez de passer un coup de fil urgent ?

— Utilisez ce téléphone.

— Me Marzilla ? Beniamino Graceffa à l'appareil. Si ma nièce Cuncetta téléphone, je suis en route pour chez vous. Non, je ne viens pas chez vous, mais vous devez dire comme ça, s'il vous plaît. D'accord ? Merci.

— Mais votre nièce vous surveille ? demanda Montalbano.

— À chaque sortie que je fais.

— Pourquoi ?

— Elle a peur que je dépense tous mes sous avec les radasses.

La nièce n'avait peut-être pas tous les torts.

— Qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

— Je voulais vous dire que ce matin, j'allai avec le car à Fiacca.

— Pour affaires ?

— Des affaires, tu parles ! Je me suis pris la retraite ! J'y allai... une chose dilicate, c'est.

— Ne me la dites pas. Mais pourquoi avez-vous voulu me parler ?

— Parce qu'en sortant de faire la chose dilicate, et en allant prendre le car de retour, je vis Katia.

Montalbano sauta sur sa chaise.

- Vous êtes sûr que c'était elle ?
- La main sur le feu.
- Et Katia, elle vous a vu ?
- Non. Elle était en train d'ouvrir avec des clés la porte d'entrée d'une maison. Après, elle entra et ferma.
- Pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas appelée, vous ne lui avez pas parlé ?
- Peu de temps, j'avais. Si je ratais le car, après qu'est-ce qu'elle m'aurait passé, ma nièce.
- Vous sauriez me dire la rue et le numéro de cette maison ?
- Bien sûr. Via Mario Alfano, numero 14. C'est une petite villa à un étage. À côté de la porte, y'a 'ne plaque avec écrit dessus Notaire, Étude de Me Ettore Palmisano.

DOUZE

Graceffa sorti, il dit à Catarella qu'il voulait voir tout de suite Fazio et Mimi. Mais Augello était déjà parti. Il paraît que Beba l'avait appelé parce que le minot avait nouvellement mal au ventre.

Fazio écouta attentivement le compte rendu que le commissaire lui fit puis demanda :

— On va tout de suite à Fiacca ?

— Je sais pas trop.

Fazio mata sa montre.

— Si on part tout de suite, vers huit heures et demie, on y sera sûrement, à Fiacca, dit-il. C'est la bonne heure, peut-être qu'on va trouver le notaire et sa femme à table avec Katia qui les sert.

— Et si par hasard Katia n'est pas de service le soir et donc ne dort pas la nuit chez le notaire ?

— On se procure par Palmisano l'adresse où elle va dormir et on va lui parler.

— À condition que le notaire la connaisse, l'adresse. Et que Katia lui ait donné la bonne.

— Alors, on n'a qu'à téléphoner tout de suite à Palmisano, on lui parle, on voit comment est la situation et on agit en conséquence.

Plus Fazio se montrait arésolu et plus Montalbano était pris de doutes. Mais la virité était, et il le savait très bien, qu'il n'avait aucune envie de se démener comme ça ce soir.

— Et si c'est Katia qui répond ? objecta-t-il.

— Je lui dis que je m'appelle Filippotti et que je veux parler d'urgence au notaire. Si c'est le notaire qui arépond en pirsonne, encore mieux.

— Et qu'est-ce que tu lui dis, au notaire ?

— Je me présente et lui demande si Katia Lissenko dort chez lui ou si elle va querque part ailleurs. Si elle dort chez lui, pas de problème, je lui dis que d'ici une heure on arrive et je le prie de ne rien dire à la petite, si en revanche Katia passe la nuit dehors, je lui demande l'adresse. Je le réussis, l'examen que vous me faites passer ?

— C'est bon, essaie. Appelle avec la ligne directe et mets le haut-parleur.

Fazio chercha le numéro dans l'annuaire et appela.

— Allô ? arépondit 'ne voix de femme âgée.

Fazio lança un coup d'œil ahuri au commissaire, lequel lui fit signe de continuer.

— Je suis bien chez... chez Palmisano ?

- Oui, mais qui est à l'appareil ?
- Filippotti. Le notaire est là ?
- Il n'est pas encore rentré. Il est sorti faire un tour. Si vous voulez, dites-moi de quoi il s'agit, je suis sa femme.
- Non, merci, bonsoir, arépondit Fazio.
- Et il raccrocha.
- Mais tu pouvais pas t'inventer une connerie querconque pour savoir si Katia était là ou pas... ?
- Excusez-moi, *dottore*, j'ai un peu perdu mes moyens. La prise de l'épouse n'a pas été étudiée dans les matières d'examen.
- Tu sais quoi ? Avec cette belle idée de téléphoner, tu as peut-être fait des dégâts, dit Montalbano.
- Pourquoi ?
- Je suis sûr que Katia est au courant de tout, même de l'assassinat d'une fille du groupe des petites au papillon. Elle est morte de frousse et elle se planque.
- Ça, je l'ai compris moi aussi. Mais pourquoi on aurait fait des dégâts d'après vous ?
- Parce que si Katia, pendant qu'elle sert à table, entend la femme du notaire dire qu'un certain Filippotti a téléphoné et que le notaire arépond qu'il le connaît pas, elle est capable d'avoir des soupçons et de disparaître une autre fois. Mais peut-être que je m'inquiète trop.
- Ça me semble. Qu'est-ce qu'on fait ?
- Demain matin à 8 heures maximum, tu passes me prendre en voiture et on va à Fiacca.
- Et pour ces noms de la Bonne Volonté que vous m'avez donnés ?
- Tu t'en occupes en revenant.

Après avoir mangé sur la véranda les rougets aux petits oignons qu'Adelina lui avait préparés, il s'assit devant la télévision.

Le journal télé de Retelibera donnait des nouvelles qui semblaient calquées sur celles de la veille et de l'avant-veille.

En fait, à y repenser, ça faisait des années que les mêmes nouvelles étaient communiquées, la seule chose qui changeait, c'était les noms : ceux des villes où les événements avaient lieu et ceux des personnes. Mais la substance était toujours la même.

À Giardina on avait incendié la voiture du maire (le matin précédent, c'était celle du maire de Spirotta qu'on avait fait brûler).

À Montereale un conseiller municipal avait été arrêté pour atteinte à la loyauté des marchés publics, concussion et corruption (la veille c'était un conseiller municipal de Santa Maria, avec les mêmes accusations).

À Montelusa incendie criminel, probablement dû au refus de payer l'impôt du racket, d'un magasin qui vendait des cadres et des colorants

(la veille, il y avait eu l'incendie criminel d'une blanchisserie à Torretta).

À Fela découverte du corps carbonisé, à l'intérieur de sa propre auto, d'un agriculteur déjà condamné pour collusion avec la mafia (la veille au soir, le carbonisé du jour était un comptable de Cuculiana, condamné pour les mêmes motifs).

Dans les campagnes de Vibera on intensifiait les recherches d'un mafieux en cavale depuis sept ans (la veille, avaient été intensifiées les recherches dans les campagnes de Pozzolillo pour retrouver un autre mafieux en cavale, mais depuis cinq ans).

À Roccabumera, il y avait eu une fusillade entre carabinieri et malfrats (la nuit précédente, la fusillade s'était déroulée à Bicacquino et à la place des carabinieri, il y avait eu la police).

Dégoûté, Montalbano éteignit le téléviseur, traîna une heure dans la maison avant d'aller se coucher.

Il acommença à lire un livre qui avait été couvert d'éloges par un journal qui découvrait un chef-d'œuvre un jour sur deux.

Le corps humain commence à se décomposer quatre minutes après la mort. Ce qui avait été l'enveloppe de la vie subit alors la métamorphose finale. Il commence à se digérer lui-même. Les cellules se décomposent à partir de l'intérieur. Les tissus se transforment en liquides, puis en gaz.

En jurant, il balança le livre contre la cloison du fond. Mais tu crois vraiment qu'on peut se lire un bouquin pareil avant de s'endormir ? Il éteignit la lumière mais à peine étendu, il se sentit mal à l'aise. Une sensation de grand inconfort. Peut-être qu'Adelina lui avait mal fait son lit ?

Il se releva, tira mieux le drap du dessous, le lissa bien, se recoucha.

Rin à faire, l'inconfort perdurait.

Alors peut-être que ça dépendait pas du lit, mais de lui-même, de quelque chose qu'il avait en tête. Qu'est-ce que ça pouvait être ? Les premières lignes de ce maudit livre qui l'avaient troublé ? Ou bien quelque chose qu'il avait pînsé pendant que Fazio téléphonait au notaire ? Ou peut-être une nouvelle qu'il avait entendue au journal télévisé et qui lui avait fait venir à l'esprit non pas une idée complète, mais l'*ùmmira*, l'ombre d'une idée aussitôt oubliée qu'apparue ? Il mit du temps à s'endormir.

Fazio arriva à huit heures pile dans sa voiture.

— Tu ne pouvais pas venir avec un véhicule de service ?

— Toujours pas d'essence, *dottore*.

— L'essence de ce voyage, c'est toi qui la paies ?

— Oh que oui ! Mais je présente le reçu.

— On te rembourse tout de suite ?
— Querques mois plus tard. Mais des fois, ils me remboursent, des fois pas.

— Et pourquoi ?
— Passqu'y suivent des critères précis.
— C'est-à-dire ?
— Suivant qu'y se sont levés du pied gauche ou pas.
— Cette fois, tu me le donnes, le reçu et je m'occupe de le présenter.
Ensuite, ils gardèrent le silence, ni l'un ni l'autre n'avaient envie de parler.

Quand ils se trouvèrent sur le territoire de Fiacca, Montalbano dit :

— Appelle Catarella.

Fazio fit le numaro, se colla le portable aux esgourdes tout en prenant un virage et se retrouva devant un barrage de carabinieri. Il freina en jurant. Un carabinier se baissa devant la vitre, le fixa longuement avec sévérité, toussota et dit :

— Non seulement vous rouliez trop vite mais en plus vous téléphoniez !

— Non, je...

— Vous voulez nier que vous aviez le portable à l'oreille ?

— Non, je...

— Permis et carte grise.

Le carabinier prit les papiers que Fazio lui tendait du bout des doigts comme s'il craignait une contagion mortelle.

— Bouh, qu'est-ce qu'il est 'ntipathique.

— Çui-là, il a la tête d'un que si t'as pas les papiers en règle, y t'en fait voir de toutes les couleurs.

— Je dois le lui dire, qu'on est de la police ? demanda Fazio.

— Même pas sous la torture, arépondit le commissaire.

Un autre carabinier se mit à tourner tout autour de la voiture. Puis lui aussi baissa la tête devant la vitre :

— Vous le savez que vous avez le feu arrière droit cassé ?

— Ah oui ? Je ne m'en étais pas aperçu, dit Fazio.

— Tu le savais ? lui demanda le commissaire.

— Bien sûr que je le savais. Ce matin, je m'en aperçus. Mais je pouvais perdre du temps à le changer ?

Le second carabinier se mit à parler avec le premier. Lequel commença à écrire sur un support qu'il avait jusque-là gardé sous le bras.

— Cette fois, c'est l'amende à tous les coups, murmura Fazio.

— Les amendes, on vous les rembourse ?

— Vous voulez galéjer ?

Pendant ce temps, d'une des voitures des carabinieri, sortit un brigadier qui commença à s'approcher.

- Bon Dieu ! s'exclama Montalbano.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Donne-moi un journal, donne-moi un journal !
- Mais j'en ai pas, de journal !
- Une carte routière, vite !

Fazio la lui tendit, Montalbano l'ouvrit et fit mine de l'étudier avec attention en se cachant pratiquement le visage. Mais il entendit une voix venir du côté de sa vitre.

- Excusez-moi, vous !

Il fit semblant de ne pas avoir entendu.

- Je vous parle à vous, répéta la voix.

Il ne pouvait faire autrement que d'abaisser la carte.

- Commissaire Montalbano !

— Brigadier Barberito ! dit le commissaire avec un certain effort pour montrer un visage surpris et souriant.

- Quel plaisir de vous voir !

— Tout le plaisir est pour moi, vous pensez bien ! s'exclama Montalbano en sortant de la voiture pour lui serrer la main.

À ce moment, il se sentit en mesure de figurer dans le Guinness aux records d'hypocrisie.

- Où est-ce que vous alliez comme ça de bon matin ?

- À Fiacca.

Entre-temps, les deux carabiniers s'étaient rapprochés.

- En service ?

- Et oui.

- Redonnez ses documents au conducteur.

— Mais... dit un des carabiniers qui, ayant compris qu'ils étaient de la police, ne voulait pas lâcher son os.

- Pas de mais, ordonna le brigadier.

— Écoutez, brigadier, si on est pris en défaut, on n'aura pas de problèmes à... commença le premier rôle Montalbano en prenant l'air de qui est au-dessus des petites gens de la vie.

- Vous voulez rire ! rétorqua Barberito en lui tendant la main.

- Merd... merci, dit Montalbano.

Il se retenait à grand mal de jurer sous l'effet de la rage.

Ils repartirent. Après un long silence, Fazio fit le seul commentaire possible :

- Ils nous ont couverts de merde.

Presque à la porte de Fiacca, le téléphone sonna.

- Catarella, c'est. Je réponds ?

— Réponds, dit Montalbano. Et fais-moi entendre aussi à *mia*, à moi.

- On risque pas de tomber sur un autre barrage ?

- Je crois pas. Les carabiniers ont encore moins d'essence que

nous.

— Approchez le plus que vous pouvez.

Le commissaire mit la tête très près de celle de Fazio, mais à cause des virages, de temps en temps, ils s'encornaient comme des *crasti*, des boucs.

— Allô, Catarella, je t'écoute.

— Le *dottori* est sur les lieux pirsonnellement en pirsonne dans ta voiture à toi ?

— Oui. Parle, il t'entend.

— Amotionné, je suis ! Sainte mère, qu'est-ce que je suis amotionné !

— Bien, bon, Catarè, essaie de te calmer et parle.

— Ah *dottori dottori* ! Ah *dottori dottori* ! Ah *dottori dottori* !

— Le disque se raya ? demanda Fazio qui conduisait de la main gauche tandis que la droite tenait le portable à portée d'oreille du commissaire.

— S'il a répété trois fois « Ah *dottori dottori* », ça doit être quelque chose de très grave, commenta Montalbano un peu inquiet.

— Tu veux nous le dire ce qui s'est passé, oui ou non ? demanda Fazio.

— Picarella on aretrouva ! Ce matin, on l'are-trouva ! Dans une vie meilleure, il passa !

— Putain ! s'exclama Fazio tandis que la voiture faisait un écart, provoquant un ramdam de coups de freins et de klaxon d'autos, de motos et de camions allant dans les deux sens.

— Putain de putain ! relança Montalbano.

Pour mieux maîtriser la voiture, Fazio laissa tomber le portable.

Range-toi au bord et arrête-toi, lui ordonna Montalbano.

Fazio obéit. Ils s'entre-regardèrent.

— Putain ! dit Fazio, insistant sur le concept.

— Alors l'enlèvement était vraiment vrai ! dit Montalbano, confus et ahuri. C'était pas 'ne comédie !

— On s'est trompé sur lui, peuchère ! dit Fazio.

— Mais pourquoi ils l'ont tué s'ils n'ont pas demandé de rançon ? se demanda Montalbano.

— Bah, fut la réponse de Fazio qui répéta encore, à voix basse et effrayée :

— Putain !

— Téléphone à Augello et passe-le-moi.

Fazio ramassa le téléphone et fit le numaro. Votre correspondant n'est pas joignable actuellement... » attaquait la voix féminine enregistrée.

— Éteint, il est.

— Sainte mère, lâcha Montalbano. Maintenant, si le questeur nous

balance des coups de pied au cul, il aura parfaitement raison !

— Et Mme Picarella, alors, vous y pensez ? Là, ça va se terminer malement pour nous tous ! Le questeur est capable de nous mettre à la rue à vendre du pain et des pannele ! s'exclama Fazio en commençant à transpirer.

Le commissaire aussi se sentait en sueur. L'affaire allait certainement avoir de graves conséquences.

— Appelle de nouveau Catarella et demande-lui où est Augello. Il faut se mettre tout de suite d'accord sur un plan de défense.

Vu qu'ils étaient à l'arrêt, Montalbano put écouter plus facilement.

— Allô, Catarè ? Tu le sais, où est le *dottor* Augello ?

— Vu que le *dottor* Augello se trouvait sur les lieux du commissariat quand arriva la nouvelle du retrouvement du susdit Picarella, il se rendit chez Picarella pour parler...

Il a affronté Mme Picarella, veuve toute fraîche ? pinsa Montalbano.
Homme de courage, Mimi !

— ... avec le susdit lui-même.

Montalbano et Fazio s'entre-regardèrent, ahuris. Ils avaient bien entendu ? Ils avaient vraiment entendu ce qu'ils avaient entendu ? Si Picarella était mort, le susdit avec lequel Mimi était allé s'entretenir ne pouvait pas, humainement, être Picarella. Mais Catarella avait dit le susdit. Le problème, alors, c'était : qu'entendait Catarella, par « le susdit » ?

— Fais-le-toi répéter, dit Montalbano au bord de la crise de nerfs.

Fazio parla avec la prudence réservée aux déments.

— Écoute, Catarè. Maintenant, je te demande 'ne chose et toi, tu dois seulement dire oui ou non. D'accord ? C'est clair ? Pas un mot de plus. Ou oui ou non, d'accord ?

— Bon, d'accord.

— Le *dottor* Augello est allé parler avec M. Picarella, celui qu'on a enlevé ?

— D'accord.

Montalbano jura, Fazio aussi.

— Tu dois répondre oui ou non, putain !

— Oui !

— Alors pourquoi tu nous as dit que Picarella était mort ?

— Moi, je vous ai pas dit ça !

— Comment ça ? ! Le *dottor* Montalbano l'a entendu aussi que tu disais que Picarella était passé dans une vie meilleure !

— Ah oui ! Bien sûr que ça, je le dis !

— Pourquoi tu l'as dit ?

— Mais c'est pas la virité ? D'abord, quand il était akidnappé, il faisait une vie dégueulasse alors que maintenant qu'il est libre, il est passé à une vie meilleure.

— Moi, ce type, je jure qu'un jour, je le descends, dit Fazio en coupant la communication.

— Mais le coup de grâce, c'est moi qui le lui donne, ajouta Montalbano.

— On revient en arrière ? demanda Fazio.

— Non. Mimi a bien fait d'aller tout de suite chez Picarella. Il s'en occupe. Nous, on continue.

Mais au premier bar qu'on rencontre, on s'arrête et on se boit un petit cognac. On en a besoin, ce voyage a été trop aventureux.

Ils arrivèrent à Fiacca qu'il était onze heures passées.

Ils trouvèrent tout de suite la via Alfano, une rue large peu fréquentée. La porte d'entrée de la villa était fermée, mais sous la plaque, il y avait le bouton d'un interphone. Montalbano sonna. Au bout d'un moment, une voix de femme arépondit.

— Qui est-ce ?

— Le commissaire Montalbano de Vigàta, je suis.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je voudrais parler au notaire.

— Il est occupé. Faites comme ça, entrez et allez dans la salle d'attente. On vous appellera quand ce sera votre tour.

Ils entrèrent dans une antichambre avec à main gauche deux portes, sur l'une desquelles était apposée la plaque « salle d'attente », comme dans les gares d'autrefois, et à main droite, deux autres portes sur une desquelles se trouvait la plaque « cabinet notarial ». Et au-dessous en caractères plus petits : « prière de ne pas entrer ».

Au fond de la pièce, un escalier menait à l'étage où se trouvait certainement le logement du notaire et de sa femme.

Fazio ouvrit l'accès à la salle d'attente, passa la tête à l'intérieur, la ramena et referma la porte.

— Il y a une dizaine de personnes qui attendent.

— Dès que quelqu'un sort du cabinet, on fait avertir le notaire, dit Montalbano.

Au bout de cinq bonnes minutes, le commissaire perdit patience.

— Fazio monte un peu et appelle la dame.

Trois marches plus haut, Fazio se mit à appeler à voix basse :

— Madame ! Madame Palmisano !

— Mais comme ça, elle t'entend pas !

— Madame Palmisano ! arépéta Fazio un peu plus fort.

Pas de réponse.

— Bon, alors, tu vas monter à l'étage et dire à Mme Palmisano que je veux lui parler.

— Et si à la seconde où elle me voit, elle se prend la frousse ?

— Essaie de pas lui flanquer la frousse.

Fazio recommença à monter si précautionneusement que si Mme Palmisano le voyait, elle le prendrait sûrement pour un voleur. Et qu'un bordel digne des autres bordels de la matinée se déclencherait.

TREIZE

En attendant, est-ce qu'il pouvait se griller une cigarette ? Montalbano regarda autour de lui et ne vit aucun écriteau qui l'interdisait. En virité, il ne vit pas non plus de cendrier.

Que faire ? Il adécida de s'allumer 'ne cigarette et, après l'avoir fumée, de se mettre le mégot en poche. Il venait juste de tirer la première bouffée quand Fazio apparut en haut des marches.

— *Dottore*, montez.

Il éteignit la cigarette, se la glissa dans la poche. Quand il arriva à sa hauteur, Fazio lui murmura :

— C'est une dame très gentille.

Ils n'avaient pas fait trois pas que Fazio s'arrêtait, inspirait, fronçait les narines et disait :

— Ça sent le roussi.

— Métaphoriquement parlant ? demanda Montalbano.

— Oh que non, réellement parlant.

Montalbano comprit qu'il n'avait pas bien éteint le mégot et que sa veste était en train de prendre feu. Est-ce qu'il pouvait s'apréserver devant une dame en manches de chemise ? Il se limita, en jurant à donner quelques puissantes claques sur la poche pour conjurer le risque d'incendie.

La sexagénaire Emesta Palmisano, bien vêtue, pas un cheveux défait, les fit asseoir dans un beau salon. Et tout de suite, Montalbano resta ébloui devant cinq ou six bouteilles de Morandi et deux baigneurs de Fausto Pirandello.

— Ils vous plaisent ?

— Ils sont magnifiques, très beaux.

— Alors, après je vous ferai voir un Tosi et un Carrà. Ils sont dans le bureau privé de mon mari. Vous prenez quelque chose ?

Fazio et Montalbano échangèrent un regard et se comprirent au vol. C'était la bonne occasion de voir Katia.

— Oui, arépondirent-ils en chœur.

— Un café ?

— Volontiers, rétorqua le chœur bien entraîné.

— Il faut que je vous le prépare moi parce que malheureusement la bonne...

— Qu'est-ce qu'elle a fait... cria Montalbano en se levant d'un bond.

— ... la bonne ? termina Fazio en se dressant lui aussi.

Mme Palmisano fut prise de peur.

— Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Pardonnez-moi, madame, dit le commissaire avec un effort pour garder son calme. Votre bonne est une jeune Russe qui s'appelle Katia Lissenko ?

— Oui, arépondit ahurie la dame.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Aujourd'hui elle n'est pas venue.

Montalbano et Fazio ne s'assirent pas, ils s'écroulèrent dans leur fauteuil. Ils avaient supporté ce qu'ils avaient supporté pour n'aboutir nulle part. Mme Palmisano se rassit elle aussi en oubliant complètement le café.

— Elle vous a téléphoné pour vous avertir qu'elle ne viendrait pas ? demanda le commissaire.

— Non. Mais ça n'est jamais arrivé avant. Elle n'a jamais manqué un jour. Elle a toujours été précise, ponctuelle, ordonnée... Si elles étaient toutes comme elle !

— Depuis combien de temps est-elle à votre service ?

— Depuis trois mois.

Donc, elle avait déménagé à Fiacca juste après avoir besogné à Vigàta chez Graceffa.

— À quelle heure devait-elle se présenter ?

— À 8 heures.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas téléphoné pour savoir...

— J'ai appelé vers 9 heures, mais on n'a pas répondu. Il n'y avait probablement personne chez elle.

— Où est-ce qu'elle habite ?

— Une veuve, Mme Bellini, lui a loué une chambrette. Au 30, via Attilius Regulus.

— Comment est-elle arrivée chez vous ?

— Elle nous a été recommandée par Don Antonio, le curé de l'église qui se trouve justement dans cette rue. Mais je peux savoir le pourquoi de toutes ces questions sur Katia ? Elle a fait quelque chose de mal ?

— Pas que nous sachions, dit le commissaire. Nous la cherchons parce qu'elle peut nous donner des informations très importantes pour une enquête que nous menons. Il s'agit du meurtre d'une jeune femme russe, vous en avez entendu parler ?

— Non. Quand il y a des histoires d'assassinat à la télévision, je change tout de suite de chaîne.

— Et vous faites bien. Comment est-elle, Katia, de caractère ?

— C'est une jeune fille sereine, normale, je ne dirais pas joyeuse mais pas triste non plus. De temps en temps, elle est absente... absorbée, voilà, comme si elle était prise par une pensée peu agréable.

— Madame, je vous prie de bien réfléchir avant de répondre. Avez-vous noté chez Katia quelque chose de différent ces derniers jours ? Je veux parler de la période comprise entre lundi soir et hier soir.

— Oui, répondit immédiatement Mme Palmisano sans avoir besoin de réfléchir.

— Qu'est-ce que vous avez remarqué ?

— Que mardi matin, quand elle est arrivée, elle était très pâle et ses mains tremblaient un peu.

Je lui ai demandé ce qu'elle avait et elle m'a répondu qu'on lui avait téléphoné de son village... Scelkovo ?

— Oui.

— Et qu'elle avait eu une mauvaise nouvelle.

— Elle vous a dit laquelle ?

— Non. Et je n'ai pas insisté parce que j'ai compris qu'elle ne voulait pas en parler.

— Vous avez noté autre chose ?

— Bien sûr ! Hier matin, quand elle est rentrée de la poste, mon mari l'avait envoyée expédier des recommandées, il m'a semblé qu'elle était carrément bouleversée. Je lui ai demandé pourquoi et elle m'a dit qu'elle ne se sentait pas bien, qu'elle avait eu une espèce de malaise, qu'il s'agissait sûrement du contrecoup de cette mauvaise nouvelle dont elle n'arrivait pas à se remettre. Voilà pourquoi ce matin, en voyant qu'elle n'arrivait pas, je n'ai pas été très étonnée. Mais je m'étais promis, si je n'arrivais pas à lui parler au téléphone, d'aller la trouver dans l'après-midi.

Sans aucun doute, au contraire de ce que disait Graceffa, Katia l'avait vu et reconnu. Et avait eu peur qu'il prenne sa revanche en lui attirant des ennuis.

Mme Palmisano, qui était une vraie dame, ne posa pas d'autres questions. En se levant, le commissaire demanda :

— Vous me montrez les autres tableaux ?

— Certainement.

Dans le bureau privé du notaire, il n'y avait pas un seul livre de droit. Les étagères étaient remplies de romans de toute première qualité.

Le paysage de Tosi était splendide, mais devant la marine de Carrà, il se sentit au bord des larmes.

En sortant de chez les Palmisano, le commissaire s'aperçut que le mégot qu'il avait mal éteint lui avait troué une poche. Encore sous l'effet de la beauté du tableau de Carrà, il ne songea même pas à jurer.

Mais comment se faisait-il qu'en l'an 2006, un maire puisse encore imaginer de donner à une rue le nom italien d'Attilius Regulus, général de la première guerre punique ? Mystère de la toponymie. Le numéro 30 correspondait à un petit bâtiment en mauvais état de cinq étages sans ascenseur et naturellement, la veuve Bellini habitait au cinquième. Ils montèrent lentement mais arrivèrent néanmoins devant

la porte hors d'haleine.

— *Cu è ? Qui est-ce ?* (Voix de vieille femme.)

— Mme Bellini ?

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez ?

Montalbano eut une inspiration soudaine : s'il lui disait qu'il était commissaire, celle-là, si ça se trouvait, on la ferait pas ouvrir à coups de canon. En revanche, les vieux laissaient toujours les escrocs entrer chez eux sans problèmes.

— Vous êtes à la retraite, madame ?

— Oui, 'ne misère de retraite.

— Nous sommes venus vous faire une proposition intéressante.

Fazio lui lança un regard éberlué.

La porte s'ouvrit autant que le lui permit la chaînette. Mme Bellini les jaugea longuement tandis que Montalbano et Fazio essayaient de prendre l'air le plus angélique possible. Puis la veuve s'adécida à retirer la chaîne.

— Entrez.

L'appartement était propre, les vieux meubles du salon, briqués, luisaient. Tous trois s'assirent avec componction. Montalbano regretta de ne pas avoir une serviette d'où tirer des papiers.

— Prends des notes, ordonna Montalbano à Fazio.

L'autre tira de sa poche un bloc-notes et un stylo.

Les yeux de Fazio étincelaient de contentement. Les données d'état civil des personnes étaient pour lui comme la drogue pour un drogué.

— Prénom et nom de naissance.

— Rosalia Mangione.

— Jour, mois, année et lieu de naissance.

— Huit septembre mille neuf cent trente à Lampedusa. Mais...

— Dites-moi, madame, l'invita Montalbano.

— Je peux savoir *eu è ca vi fici lu me nomu* ? Qui est-ce qui vous a donné mon nom ?

Montalbano s'imprima sur le visage le sourire tout en dents du chat Sylvestre.

— C'est Katia qui nous a parlé de vous.

— Ah.

— Elle est là ? Nous aimerions lui dire bonjour.

— À hier, quand elle est revenue, Katia a fait sa valise, elle m'a payée et elle est partie.

Montalbano et Fazio se dressèrent en même temps.

— Elle vous a dit où elle est allée ? demanda le commissaire.

— Non.

— Lundi soir Katia a reçu un coup de fil de Russie ?

— Mais jamais de la vie !

— Comment pouvez-vous en être sûre. Katia n'a pas de portable ?

— Bien sûr que si. Mais c'en est pas un qu'on peut appeler dans le monde entier.

— Vous l'avez, la télévision ?

— Oui... mais...

— Mais quoi ?

— Ça fait cinq ans que je paie pas la redevance.

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez entendu parler de cette petite qu'on a trouvée assassinée dans une décharge ?

— Celle avec le papillon ? Oh que oui !

— Et Katia l'a appris ?

— Elle était *eu mia*, avec moi, quand on l'a dit à la télévision.

— Allons-y, dit Montalbano.

La vieille leur courut après.

— Et c'est quoi, la proposition ?

— Cet après-midi, on va revenir et on vous la présentera, arépondit Fazio.

Montalbano comprit tout de suite qu'avec don Antonio, ça serait coton.

C'était un quinquagénaire trapu, musculeux, taiseux, avec de ces mains qu'on aurait dit des masses de tailleur de pierre. Le commissaire remarqua dans un coin de la sacristie une paire de gants accrochée au mur.

— Vous faites de la boxe ?

— De temps en temps.

— Excusez-nous, mon père, mais c'est vous qui avez signalé une jeune fille, Katia Lissenko, à la famille Palmisano ?

— Oui.

— Vous, de votre côté, qui vous en avait parlé ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Je vais essayer de vous aider. Peut-être les gens de l'association la Bonne Volonté, de M^{gr} Pisicchio ?

— Je n'ai pas de rapports ni avec M^{gr} Pisicchio ni avec son association.

Est-ce qu'il n'y avait pas eu une nuance de mépris dans sa voix ? Fazio aussi dut la sentir, il donna un coup d'œil rapide au commissaire.

— Vous ne vous rappelez vraiment pas ?

— Non.

— Et il n'y a pas d'espoir qu'en faisant un effort...

— Non. Pourquoi est-ce que vous la cherchez ? Elle a fait quelque chose de mal ?

— Non, dit Fazio.

— Nous voulons seulement l'interroger sur certains faits de sa

connaissance, précisa Montalbano.

— Je comprends.

Mais il n'avait pas demandé ce qu'étaient ces faits. Ou il n'était pas curieux ou il les connaissait très bien, les faits. Mais les curés ne sont pas curieux de métier ?

— Pourquoi venez-vous la chercher ici ?

— Parce qu'elle n'est plus retournée chez les Palmisano et qu'elle a quitté son logement en courant. Pratiquement, on n'a plus de nouvelles. Et donc nous avons pensé que Katia, s'étant déjà adressée à vous une première fois pour être aidée...

— Vous vous êtes trompés.

— Père, j'ai des raisons de croire que cette jeune fille puisse courir un grand risque. Qu'elle puisse être carrément en danger de mort. Donc toute information qui...

— Vous me croyez si je vous dis que je n'ai pas vu Katia depuis une dizaine de jours ?

— Non, répondit Montalbano.

Le curé lança un regard lourd de sens aux gants de boxe.

— Si vous voulez invoquer le jugement de Dieu à coups de poing, je marche, dit le commissaire en espérant que l'autre ne le prenne pas au sérieux.

De fait, pour la première fois, don Antonio rit.

— Et après vous me poursuivez pour résistance et agression contre la force publique ? Écoutez, commissaire, vous m'êtes sympathique. Dans son malheur, Katia, qui est une brave fille, a eu de la chance. Depuis qu'elle a décidé de ne plus rien avoir à faire avec la Bonne Volonté, elle a rencontré les bonnes personnes qui ont su comment l'aider. Laissez-moi votre numéro de téléphone. Si j'ai des nouvelles de Katia, je vous les transmettrai.

Montalbano lui écrivit les numéros, y compris celui de Marinella et puis demanda :

— Vous la connaissez, la raison pour laquelle Katia ne veut plus rien avoir à faire avec l'association de M^{gr} Pisicchio ?

— Oui.

— Vous pourriez me la dire ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle m'a été donnée en confession.

Ils repartirent de Fiacca.

— Vous croyez que le curé nous donnera de ses nouvelles ?

— Je pense que oui. Après avoir parlé avec Katia. Que certainement, je parie mes roubignoles, don Antonio s'est occupé de cacher en lieu sûr. Peut-être en la gardant carrément chez lui.

— Alors vous dites que tout bien pesé ça n’a pas été un coup d’épée dans l’eau, ce voyage ?

— Exactement. Je crois vraiment que nous avons établi un contact direct avec Katia.

— Vous savez quelle heure il est maintenant ? On va arriver à Vigàta vers trois heures et demie, observa Fazio.

Chez Enzo à cette heure-là, ils n’allaient certainement pas trouver à manger.

— Si on se fait encore arrêter par les carabinieri, on va arriver qu’il sera 5 heures et moi j’ai faim.

— Moi aussi, s’associa Fazio.

Montalbano vit un croisement avec des panneaux.

— Tourne à gauche et allons à Caltabellotta.

— Quoi faire ?

— À un moment, y’avait là un bon restaurant.

Fazio prit la bonne route.

Dans la tête de Montalbano resurgit un passage d’une leçon d’histoire qu’il récita à voix haute, les yeux clos :

La paix de Caltabellotta, signée le 31 août 1302, mit fin à la guerre des Vêpres. Frédéric II d’Aragon fut reconnu roi de Tricanie et s’engagea à épouser Éléonore, sœur de Robert d’Anjou...

Il s’interrompt.

— Eh bé ? demanda Fazio. Comment ça s’est terminé ?

— Quoi ?

— Frédéric respecta son engagement ? Il se la maria, Éléonore ?

— Je m’en souviens plus.

« Plonger un choux fleur dans de l’eau salée bouillante, le retirer cuit al dente et le couper en morceaux. Le faire revenir dans une poêle où l’on aura fait frire un oignon coupé en tranches. Faire frire à part une bonne quantité de saucisses fraîches et dès qu’elles sont dorées, les découper en tranches d’un centimètre d’épaisseur maximum, en ôtant la peau. Mélanger le choux fleur et la saucisse dans l’huile de friture en ajoutant quelques pommes de terre coupées en tranches transparentes, des olives noires hachées, sel et épices. Bien mélanger l’ensemble. Avec une certaine quantité de pâte à pain levée, confectionner une feuille de forme circulaire, la disposer dans une tourtière, couvrir de la farce, recouvrir d’un autre disque de pâte en collant bien les bords. Oindre la partie supérieure de saindoux et mettre la tourtière à four très chaud. Sortir dès que c’est doré (mais pas avant une demi-heure). »

Telle est la recette de la *‘mpanata* de cochon que le commissaire se fit dicter après s’en être léché les doigts en compagnie de Fazio. Comme premier plat, ils étaient restés dans le léger : riz à la sicilienne,

c'est-à-dire qu'on y sentait les saveurs du vin, du vinaigre, des anchois salés, de l'huile, des tomates, du jus de citron, sel, poivre, marjolaine, basilic et olives noires dites *passaluna*.

C'étaient des plats qui appelaient le vin, et l'appel ne resta pas sans réponse.

Quand ils sortirent à l'air libre, Montalbano ressentit le manque de la promenade sur le môle jusqu'au phare.

— Écoute, Fazio, marchons un peu, on va jusqu'au château et puis on revient prendre la voiture.

— Oh que oui, *dottore*, comme ça on évapore un peu le parfum du vin qu'on s'est bu. Passque si les carabinieri nous arrêtent, cette fois, on va en taule pour conduite en état d'ébriété.

La promenade, dans une certaine mesure, *aggiovó*, fut utile. Comme ils reprenaient place dans la voiture, Fazio vit un homme en train d'ouvrir le rideau de fer d'une librairie-papeterie.

— Vous m'excusez un instant, *dottore* ?

— Qu'est-ce que tu dois faire ?

— Comme ce soir, ma femme et moi on doit aller chez un ami qui a un fils de quatre ans, je lui achète comme cadeau une boîte de craies colorées.

Il revint, posa la boîte sur le tableau de bord, démarra.

Au premier virage, la boîte glissa et tomba du côté de Montalbano. Le commissaire la ramassa tout en se demandant si, quand il était minot, il existait déjà des craies colorées ou bien s'il n'y en avait que des blanches. Il allait la remettre en place quand son regard tomba sur l'inscription en caractères minuscules sur le côté de la boîte : *Colorificio Arena – Montelusa*.

Il ne savait pas qu'à Montelusa, il y avait un *colorificio*.

C'est-à-dire une fabrique de colorants.

Une fabrique de colorants qui les revendait au détail.

Et les colorants au détail étaient revendus dans les boutiques qui vendaient des colorants.

Difficile de raisonner rapidement avec le vin qu'il avait dans le corps. Les pinsées étaient un peu entortillées, presque impossibles à démêler.

Où il en était ? Ah, voilà : les colorants se vendaient dans les commerces de colorants. Et avec ça ? Mais pardon, quelle belle découverte ! Félicitations, *dott...* Un moment ! Qu'est-ce qu'il avait entendu la veille au soir à la télévision ? Allez, fais un effort, Montalbà, que ça risque d'être très important ! Recherches d'un homme en cavale, arrestation d'un conseiller municipal... Voilà ! Incendie probablement criminel d'un commerce de colorants à Montelusa. C'était ça, la nouvelle qui l'avait empêché de s'endormir ! Où est-ce qu'on trouve de la poudre rubis en grande quantité ? Là où

on la produit ou bien là où on la vend. Pas chez ceux qui l'achètent, parce que ceux qui l'achètent, il leur en suffit de peu. Il s'était complètement gouré.

— Connard ! cria-t-il en se donnant une grande baffe sur le front.

La voiture fit un écart.

— On veut remettre ça comme ce matin ? demanda Fazio.

— Excuse-moi.

— Après qui vous en avez ?

— Après moi, pour commencer. Et puis aussi après toi et Augello.

— Pourquoi ?

— Passque la poudre rubis, il ne pouvait pas y en avoir en quantité chez les fabricants de meubles mais là où on la produit et là où on la vend. À hier soir, j'ai entendu qu'à Montelusa on a brûlé un magasin qui vendait des colorants. Je veux y faire un saut tout de suite. Appelle querqu'un de chez nous à Montelusa et fais-toi donner le numaro de tiliphone et l'adresse du propriétaire.

QUATORZE

On pouvait dire ce qu'on voulait de Carlo Di Nardo, mais pas qu'il était jaloux de son travail.

Il accueillit Montalbano à bras ouverts dans son bureau à la questure de Montelusa, après tout, ils avaient suivi la formation ensemble et ils s'étaient pris de sympathie.

— À quoi dois-je ce plaisir ?

Montalbano lui expliqua ce qu'il voulait.

— Ici, à Montelusa, il n'y a que trois endroits où chercher : chez le marchand de couleurs Arena qui fournit la moitié de l'île, au magasin des sœurs Disberna et dans celui de Costantino Morabito, ou du moins dans ce qu'il en reste. Maintenant, d'après ce que j'ai cru comprendre, tu penses que la petite, en tombant là où on lui a tiré dessus, s'est salie de poudre rubis. C'est ça ?

— C'est ça.

— Alors, j'exclus que les sœurs Disberna aient pu tirer sur quoi que ce soit de vivant, même sur une fourmi. En outre, c'est elles deux qui s'occupent du magasin, elles ont la soixantaine chacune, avec l'aide de leur nièce quinquagénaire. Ça ne me paraît pas la bonne piste. Le magasin de couleurs, en revanche, est gros, et tu dois y jeter un coup d'œil.

— Tu me dis rien du commerce de Morabito ?

— Lui, je l'ai gardé pour la fin. D'abord, l'incendie est criminel, ça ne fait pas de doute. Sauf que là, on a utilisé une technique différente.

— C'est-à-dire ?

— Tu le sais comment sont incendiés les magasins des gens qui ne veulent pas payer l'impôt du racket ? C'est très très rare que les incendiaires entrent dans les lieux, ils se limitent à jeter de l'essence par 'ne fenêtre restée ouverte ou en la faisant couler par-dessous le rideau de fer ou sous la porte. Dans quatre-vingt-dix pour cent des cas où l'incendiaire est entré, il en est sorti brûlé plus ou moins gravement.

— Là, en revanche, le feu a été mis de l'intérieur ?

— Exactement. Et il n'y a pas de traces d'effraction au rideau de fer, aux portes ou aux fenêtres. Note bien que c'est aussi l'opinion de l'ingénieur Ragusano, du corps des pompiers.

— En conclusion, tu t'orienterais vers une hypothèse impliquant Morabito lui-même ?

— Comme t'es avenu diplomate avec l'âge, Montalbà ! Locascio, le type de l'assurance, pense aussi que c'est Morabito.

- Pour l'argent de l'assurance ?
- C'est comme ça qu'il le voit.
- Et pas toi ?
- La position économique de Morabito est très solide. S'il a mis le feu à son magasin, il doit y avoir une autre raison. Cet homme cache quelque chose. Je me promettais d'essayer de le découvrir demain, mais tu es là. Qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ?
- J'aimerais donner un coup d'œil au négoce.
- Pas de problème, je t'accompagne. Tu viens aussi, Fazio ?

Le magasin qui vendait de la peinture n'était pas vraiment un magasin de peinture, il s'appelait, sans beaucoup de fantaisie, « Fantaisie » et c'était une espèce de supermarché où l'on vendait toutes sortes de choses se rapportant à la maison, des carreaux de salle de bains aux tapis, aux cendriers et aux lampadaires. Un grand rayon – celui qui avait brûlé et duquel il ne restait pratiquement plus rien – avait été consacré à la peinture : qui avait envie de peindre sa chambre en jaune paille avec des petits carreaux verts et la salle à manger en rouge feu, atrouvait là tout ce dont il avait besoin, mais qui s'occupait de peindre des tableaux pouvait là aussi choisir entre des milliers de petits tubes de peinture à l'huile, à l'eau et acrylique.

De ce rayon on pouvait monter, grâce à un escalier intérieur, à l'appartement où habitait M. Costantino Morabito, le propriétaire. Naturellement, on accédait aussi à l'appartement par la porte d'entrée de l'immeuble sur rue, l'escalier intérieur n'était qu'une commodité servant à Morabito pour ouvrir et fermer le magasin de l'intérieur.

Di Nardo arépondit à toutes les questions que lui posait le commissaire et elles furent nombreuses.

— Je voudrais parler avec Morabito, dit-il tandis qu'ils retournaient à la questure.

— Pas de problème, répéta Di Nardo. Il est allé habiter chez sa sœur passque l'appartement a été déclaré dangereux. Les pompiers veulent faire un contrôle.

— À propos de contrôle, qui est-ce qui contrôle la zone ? À qui on le paie, le racket ?

— Aux frères Stellino. Qui, d'après moi, sont fous de rage de cet incendie qui leur est attribué alors qu'ils y sont pour rin.

— Ça pourrait être un bon point de départ pour jouer sur les nerfs de Morabito. Où est-ce que je peux parler avec lui ?

— Dans mon bureau, j'ai un autre truc à faire ailleurs. Je mets à ta disposition l'inspecteur Sanfilippo qui sait tout.

— Si Morabito n'avait pas besoin d'argent, pourquoi aurait-il brûlé

le magasin ? demanda Fazio quand ils se retrouvèrent seuls. Le *dottor* Di Nardo nous a dit qu'il n'est pas marié, ne joue pas, n'a pas de maîtresses, ne jette pas l'argent par les fenêtres et même qu'il est avare, qu'il n'a pas de dettes... Pourquoi exclure un refus de payer le racket ?

— Une fois, j'ai vu un film 'méricain, 'ne comédie, dit Montalbano, pensif, où y'avait l'histoire d'un type qui amène chez lui une radasse, en profitant que sa femme est allée chez sa mère pour 24 heures. Au moment de partir, et qu'il ne reste plus que trois heures avant le retour de la femme, la pute ne trouve plus sa culotte. Ils ont beau chercher, ils trouvent rin. La radasse s'en va. Et l'homme, sachant que tôt ou tard, cette maudite culotte sera découverte par sa femme, fout le feu à la maison. Ça te paraît pas une bonne raison ?

— Mais Morabito n'est pas marié ! s'exclama Fazio.

— Bien sûr, c'est pas la même chose. Mais moi je me demandais : et si l'incendie a servi à cacher quelque chose qui a été perdu ?

— Et qu'est-ce que ça pourrait être ?

— Une douille, par exemple.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Dis à Sanfilippo d'aller chercher Morabito. Et je t'avertis : faut que tu me donnes la réplique passque je vais faire beaucoup de théâtre.

Costantino Morabito était un quinquagénaire vêtu de manière négligée, rasé à la *sanfasó*, les cheveux décoiffés, de grosses poches sous les yeux. Nerveux à l'extrême, il bougeait par saccades. Il s'assit au bord de la chaise, prit un mouchoir dans sa poche et le garda en main.

— Ça a été un sale coup, hein ? ademanda Montalbano après s'être présenté.

— Tout a été détruit ! Tout ! La fumée a tout recouvert, même ce qu'il y avait dans les autres rayons et elle a tout détruit ! Des dégâts énormes ! Je suis foutu !

— Mais dans le malheur vous avez eu de la chance.

— Je vous demande pardon, quelle chance ?

— Celle de rester en vie.

— Ah oui ! San Gerlando m'aida ! Ça a été un vrai miracle, commissaire ! Il s'en est fallu de peu que les flammes attaquent l'étage où j'étais et me rôtiissent vivant !

— Écoutez, qui a découvert l'incendie ?

— Moi. J'ai senti une forte odeur de roussi et...

— Moi aussi, je la sens, l'interrompit Montalbano.

— Là maintenant ? demanda Morabito, ahuri.

— Là maintenant.

— Et où ?

— Ça vient de vous. C'est bizarre !

Il se leva, contourna le bureau, se plaça à côté de Morabito, se baissa, approcha le nez à cinq centimètres, accommença à le renifler des cheveux au buste.

— Viens sentir, toi aussi.

Fazio se leva, se mit de l'autre côté et commença à faire comme le commissaire.

Abasourdi, Morabito ne bougeait pas.

— Ça sent pas mal, pas vrai ?

— Oui, dit Fazio.

— Mais je me suis lavé ! protesta Morabito.

— Il faut du temps pour le faire passer, vous savez ?

Ils reprirent leurs places.

— Continuez, M. Morabito.

— J'ai senti l'odeur, j'ai ouvert la porte qui donne dans l'escalier et la fumée m'a étouffé. Alors, j'ai appelé les pompiers qui sont arrivés rapidement. Vous le savez que la peinture, ça prend facilement ?

— Qu'est-ce que vous étiez en train de faire ?

— J'allais me coucher. Il était minuit passé, J'avais regardé la télévision...

— Qu'est-ce qu'ils diffusaient ?

— Je me l'arappelle pas.

— Même pas sur quelle chaîne vous étiez ?

— Non. Mais...

— Dites-moi, dites-moi.

— Excusez-moi, commissaire, j'ai déjà tout raconté à votre collègue, au chef des pompiers, au type de l'assurance... vous, qu'est-ce que vous venez faire là-dedans ?

— Mon collègue Fazio et moi-même faisons partie d'une équipe spéciale créée par le questeur. Très spécialisée. Nous nous occupons des incendies criminels qui peuvent être liés au refus de payer l'impôt du racket.

Il se dressa, se mit à crier.

— Ça ne peut plus durer. Les commerçants honnêtes comme vous ne doivent plus passer sous les fourches caudines imposées par la mafia ! Nous avons patienté quarante ans, maintenant, ça suffit !

Il s'assit. Et se félicita aussi bien pour les fourches caudines que pour la citation mussolinienne. Fazio lui lança un regard admiratif.

Costantino Morabito, 'mpressionné d'abord par la gueulante puis par la sortie, s'avala ce boniment comme de l'eau fraîche et adevint encore plus nerveux.

— C'est à... à exclure.

— Quoi ?

- Le refus de payer...
- Vous payez donc régulièrement ?
- Il ne... il ne s'agit pas de payer ou de pas payer. Je suis sûr que la cause de l'incendie n'est pas ce que vous pensez.
- Non ? Et qu'est-ce que vous pensez, vous, alors ?
- Qu'il ne s'agit pas d'un incendie criminel.
- Alors qu'est-ce qui s'est passé ?
- Peut-être un court-circuit.
- Avant de vous faire venir, je suis allé parler longuement avec l'ingénieur Ragusano. Il exclut le court-circuit.
- Pourquoi ?
- Parce que le point d'où est parti l'incendie a été localisé. Et il n'y passe rien qui ait à voir avec l'électricité.
- Alors, il y a eu autocombustion.
- Ragusano exclut cela aussi et il se pose aussi d'autres questions.
- À moi, il ne les a pas posées.
- Pas encore, mais il va le faire.
- Là, c'était le bon moment pour un petit rire bien sinistre qu'il aréussit à la perfection. Il gagna un autre coup d'œil admiratif de Fazio et un regard déconcerté de Morabito.
- Ah oui, il va vous les poser, et comment qu'il va vous les poser ! Autre ricanement méphistophélique.
- Vous voulez en entendre une ?
- Eh ben, allons-y, dit Morabito en essuyant la sueur qui lui brillait sur le front.
- L'incendie a commencé en un point précis, exactement au pied de l'escalier intérieur. Où n'aurait pas dû se trouver le matériel inflammable dont les restes pourtant ont été trouvés justement là par les pompiers. Ragusano m'a dit qu'il avait été entassé, ce matériel, comme pour former un petit bûcher. Qui l'a mis là ?
- Et qu'est-ce que j'en sais ? répondit Morabito. Quand j'ai fermé le magasin, il n'y avait rien au pied de l'escalier.
- Vous ne pouvez pas tenter une supposition ?
- Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? C'est celui qui a mis le feu qui l'aura posé là, ce matériel.
- Exact. Mais il reste quand même un problème : comment a fait l'incendiaire pour arriver jusque-là ?
- Et qu'est-ce j'en sais ?
- Les deux rideaux de fer du magasin n'ont pas été forcés. Les fenêtres ont été trouvées fermées. Par où est-il entré ?
- Le mouchoir que Morabito se passait sur le front était trempé.
- Il a peut-être utilisé une mise à feu à retardement, dit-il. Il l'aura laissé au pied de l'escalier avant la fermeture du magasin.
- Vous avez fermé le magasin de l'extérieur ?

- Non. Pourquoi l'aurais-je fait ? Je l'ai fermé comme toujours.
- À savoir ?
- En étant dedans.
- Et comment vous avez fait à regagner votre appartement ?
- Comment je devais faire ? Je suis monté par l'escalier intérieur.
- Dans la nuit ?

Les sueurs de Morabito avaient dû passer aussi à travers la veste, il avait deux taches sombres sous les aisselles.

— Comment ça, dans la nuit ? Avec la lumière.

— Eh non ! Avec la lumière vous auriez dû tomber sur le système à retardement. Vous ne l'avez pas vu ?

— Donc, je dois prendre acte que vous admettez...

Morabito vacilla tellement sur son siège qu'il faillit tomber.

— Que... que j'admets ? Moi, je n'ai rien admis.

— Excusez-moi, procédons par ordre. Vous, dans un premier temps, vous avez soutenu que l'incendie pouvait avoir été provoqué par un court-circuit ou par autocombustion. Exact ?

— Oui.

— Mais si maintenant, vous nous sortez l'hypothèse d'un engin à retardement, cela veut dire que vous admettez la possibilité d'un incendie criminel. Ça tient debout ?

Morabito n'répondit pas. Un très léger tremblement acomença de lui parcourir le corps.

— Écoutez, Morabito, je vais vous aider. Je vois que vous vous trouvez en difficulté. On s'en débarrasse, de cette hypothèse de l'engin à retardement dont, entre autres, on n'a pas trouvé trace ?

Morabito fit signe que oui avec la tête ; manifestement, il n'était pas capable de sortir un mot.

— Très bien. Éliminé aussi l'engin à retardement. D'après Ragusano, poursuivit Montalbano, cette espèce de bûcher arrangé exprès a été abondamment arrosée d'essence et puis, il a suffi d'une allumette... C'est sûr que c'est très étrange !

— Quoi ?

— Que l'incendiaire ne se soit pas à son tour incendié ! Ah ah ! Celle-là, elle est bonne ! Vraiment bonne ! Vous vous souvenez, *L'arroseur arrosé*, des frères Lumière ?

Il rit en tapant du pied par terre et en donnant de grandes baffes au bureau.

Et Morabito le fixa, effrayé, les yeux écarquillés, peut-être commençait-il à s'ademande s'il avait affaire à un crétin ou à un fou furieux. Mais, merde, qu'est-ce qu'il racontait ?

— À moins que...

Brusque changement d'expression. Front plissé, regard pensif, bouche un peu tordue.

— À moins que ? ademanda Morabito presque sans respirer.

— À moins que l'incendiaire ne se soit déjà trouvé dans l'escalier. Il fait sa pile, monte les marches et jette l'allumette ou autre chose d'allumé, du haut de l'escalier, se trouvant ainsi à l'abri de la flamme. Oui, ça a dû se passer ainsi. Mais dans ce cas...

Suspense. Pause. Expression tendue du visage parce que dedans la coucourde, se forme une pensée.

— ... dans ce cas ? exhala Morabito.

— Dans ce cas, l'incendiaire, pour se sauver, n'aurait pas eu d'autre possibilité de repli que votre appartement. Vous l'avez vu ?

— Qui ça ? ademanda Morabito complètement perdu.

— L'incendiaire ?

— Mais jamais de la vie !

— Vous en êtes sûr ?

— Si je vous dis que...

Montalbano leva la main.

— Stop !

Et il se mit à fixer intensément le coin gauche en haut de la pièce. Puis il murmura pour lui-même :

— Oui... oui... oui...

Il baissa les yeux sur Morabito.

— Vous savez qu'il m'est venu une idée ?

— La... quelle ?

— Que vous, l'incendiaire, non seulement vous l'avez vu mais que vous l'avez même reconnu et que vous ne voulez pas nous le dire.

Morabito bondit sur ses pieds, vacilla, dut à nouveau se rasseoir.

— Je vous en prie ! Pour l'amour de Dieu ! Les Stellino n'ont rien à voir là-dedans ! Je vous le jure !

— Ça, c'est vous qui le dites. Et vu que vous le dites... Vous savez qu'il me vient une autre idée ?

Morabito écarta les bras, résigné.

— Vous avez des ennemis ?

— Moi, des ennemis ? Non.

— Et pourtant, on peut penser à quelqu'un qui a voulu vous faire... je trouve pas les mots... Fazio, aide-moi.

— Qui a voulu lui jouer un sale tour ? suggéra Fazio.

— Bravo ! C'est ça ! On pourrait même l'appeler un tour de con ! Vous ne trouvez pas, M. Morabito ?

— Je ne... je n'ai... pas compr...

— Mais c'est tellement simple ! Un tel qui vous veut du mal incendie votre magasin pour faire retomber la faute sur les frères Stellino.

— C'est possible, lâcha Morabito, s'agrippant aux paroles de Montalbano.

— Vous acceptez ? Je suis content, savez-vous, de votre accord ! Très content ! Parce que, vous voyez, qu'il s'agisse d'un incendie criminel, c'est aussi l'opinion du *dottor* Locascio, l'inspecteur de l'assurance.

— Ça m'aurait étonné ! Ceux-là, ils cherchent toutes les excuses pour ne pas payer ! dit Morabito un peu rasséréné.

— Mais Locascio ne pinse pas à un refus de payer le racket.

— Ah non ? Et qu'est-ce qu'il pinse ?

— Vous voulez que je vous le dise ? Vous le voulez vraiment ? Il pinse que c'est vous qui avez mis le feu pour toucher l'assurance.

— Quel gros fils de radasse ! Quel besoin j'aurais de l'argent de l'assurance ? Mes affaires vont très bien ! Suffit de demander aux banques !

— Mon collègue, le commissaire Di Nardo, qui vous a déjà interrogé, pense différemment.

— Différemment de qui ?

— De Locascio, naturellement. Lui, il s'en tient à l'idée du racket impayé. C'est pour ça qu'il a demandé notre intervention. Il voudrait utiliser cet incendie comme accusation contre les gens de la famille Stellino qui ont le contrôle de la zone où vous avez votre magasin. Ayez un peu de courage, M. Morabito. Un mot de vous et on envoie les Stellino en taule !

— Allez, encore avec les Stellino ! Ils n'ont rien à voir, les Stellino !

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait sûr. Et puis, même s'ils avaient quelque chose à y voir, je dis la moitié d'un mot et ils me tuent !

— Surtout si les Stellino n'ont rien à voir avec l'incendie, comme vous l'avez déclaré à plusieurs reprises.

— Écoutez, vous parlez, vous parlez, et moi je n'y comprends plus rien !

— Vous vous sentez fatigué ? Vous voulez qu'on fasse une pause ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Me dénoncer ?

— Moi, vous... ? Et pour... pourquoi ?

— Si je me fume une cigarette. Ici, c'est interdit. Morabito haussa les épaules.

QUINZE

Il se grilla tranquillement sa cigarette et comme il ne voyait pas de cendrier, il l'éteignit sur le talon d'une chaussure et mit le mégot dans sa poche. De toute façon, il avait déjà un beau pertuis et un de plus ou de moins, ça revenait au même.

Tout le temps où il fuma, personne n'ouvrit la bouche. Morabito restait les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, Fazio faisait semblant de verbaliser. Montalbano parut s'en apercevoir seulement maintenant.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je prenais des notes pour le procès-verbal.

— Mais quel procès-verbal ? Ceci est un entretien informel, entre amis. Autrement M. Morabito aurait eu tous les droits de demander l'assistance d'un avocat et nous aurions dû l'appeler. À propos, vous en voulez un ?

— Un quoi ?

— Un avocat ?

— Pourquoi un avocat ?

— On sait jamais. Mais si vous vous sentez sûr de vous au point de ne pas en avoir besoin, ça vaut mieux. Mais rappelez-vous que je vous l'ai proposé. Ça va un petit peu mieux ?

Morabito haussa de nouveau les épaules sans le regarder.

— Alors, reprenons. Il me semble que nous sommes arrivés à un point solide, à savoir que les Stellino, du moins pour cette fois, nous devons les laisser de côté. Vous êtes d'accord ?

— D'accord, d'accord.

— Vous, l'impôt du racket, vous le payez régulièrement ?

Morabito ne répondit pas.

— Écoutez, si vous admettez avoir payé, ça restera entre nous trois. Mais si vous le niez et que je viens à découvrir qu'en fait vous l'avez payé, je risque de me mettre en colère. Et alors, ce sera tant pis pour vous parce que moi, quand je me mets en colère... Dis-le-lui, Fazio.

— Mieux vaut être mort, compléta Fazio sombrement.

— Compris ? Alors, réfléchissez-y bien. Je vous le redemande. Vous le payez régulièrement, le racket ?

— Ou... oui.

— Donc, de ce côté, vous êtes tranquille ?

— Oui.

— Mais...

— Mais ?

— Vous ne le seriez plus si par exemple j'allais dire aux frères Stellino que vous les avez accusés. Vous ne pensez pas qu'ils le prendraient mal et viendraient en courant vous demander des explications ?

Costantino Morabito fit un tel saut sur sa chaise qu'il faillit tomber par terre.

— Et pour... pour... pourquoi vous devriez dire c'te connerie ? On était d'accord que les Stellino avaient rien à voir !

— Et alors, crache le morceau et dis-moi *eu è ca ci trase* ! Qui est-ce qui a à y voir ! cria soudain le commissaire en donnant une grande baffe sur le bureau qui fit même sursauter Fazio.

— J'en sais rien ! J'en sais rien ! cria à son tour Morabito.

Et il éclata en sanglots désespérés. D'un coup. Comme peut le faire un minot effrayé.

Montalbano vit sur la table un paquet de mouchoirs en papier, lui en tendit un. Avec celui de Morabito, on pourrait maintenant laver le sol.

— M. Morabito, mais pourquoi vous vous mettez dans cet état ? Ça m'étonne de la part d'un homme sensé comme vous ! C'est ma faute ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Fazio, aide-moi, qu'est-ce que j'ai dit ?

— Peut-être qu'il s'impressionna parce que vous avez parlé en dialecte, avança Fazio de l'air le plus sérieux du monde.

— Je ne m'en suis pas aperçu, je vous présente mes excuses. Certaines fois, le dialecte sort tout seul.

Morabito n'en finissait pas de pleurer. Alors Montalbano se leva à demi, se pencha vers lui et lui cria :

— Combien fait sept fois huit ? Six fois sept ? Huit fois six ? Répondez tout de suite, pardieu !

Morabito, pourtant perdu dans ses pleurs, fut tellement surpris par ces questions qu'il se tourna pour fixer le commissaire.

— Vous avez vu que vous vous êtes calmé ? Je le dis toujours : dans les moments de crise, il suffit de se repasser les tables de multiplication !

Il se rassit avec une expression satisfaite.

— Écoutez, vous avez besoin de quelque chose ?

— Un peu... un peu d'eau...

— Allons lui en chercher, dit le commissaire à Fazio puis, à Morabito : On revient tout de suite.

Ils sortirent dans le couloir.

— On le secoue encore un peu et il s'écroule, dit Montalbano.

— C'est lui qui a mis le feu au magasin ?

— Je n'en doute plus. Et il a la trouille qu'on en fasse porter la faute aux Stellino. Il me fait presque peine : il est comme un rat poursuivi par deux chats affamés : la mafia et la loi !

— Mais pourquoi il aurait fait ça ?
— Tu te rappelles le film que je t'ai raconté ? Pour cacher quelque chose qui pourrait avoir de grosses conséquences.

— C'est-à-dire ?
— Et si c'était lui qui avait tiré et tué la petite ?
— Ça aussi, c'est possible. Mais vous, tout à l'heure, vous avez parlé de douille. Mais si Morabito, par hasard, avait utilisé un revolver ?
— Je vais le lui demander tout de suite. Va lui chercher cette eau, ne lui laissons pas le temps de réfléchir. Et attention : sois prêt à intervenir parce que d'ici peu, je vais en rajouter une louche.

Morabito se descendit le verre sans reprendre son souffle, il devait avoir la gorge sèche, plus brûlée que son magasin.

— Dites-moi, par curiosité. Vous avez une arme ? rattaqua le commissaire.

Morabito, qui ne s'attendait pas à ce changement brusque de sujet, sursauta. L'effort qu'il fit pour répondre fut évident. Et Montalbano comprit qu'il avait pris la bonne route.

— Oui.
— Fusil, carabine, pistolet, revolver ?
— Un revolver.
— Déclaré ?
— Oui.
— Quel calibre ?
— Je sais pas. Mais c'est un gros.
— Où est-ce que vous le gardez ?
— Chez moi. Dans le tiroir d'une table de nuit.
— Quand on en aura fini ici, on ira chez vous.
— Pourquoi ?
— Je veux voir le revolver.
— Pourquoi ?
— Vous voudrez bien m'excuser, mais il va falloir en finir avec tous ces pourquoi, sans arrêt !

La sueur de Morabito avait percé le devant de la chemise.
— Vous avez chaud ? Vous voulez un autre mouchoir ?
— Oui.
— Le revolver, vous l'avez utilisé récemment ? ademanda Fazio qui avait compris au vol l'intention du commissaire.
— Non. Pourquoi j'aurais dû l'utiliser ?
— Qu'est-ce qu'on en sait, nous ? C'est vous qui devez nous le dire. D'autre part, nous le saurons tout de suite si vous avez tiré récemment ou pas.

Le mouchoir se déchira entre les mains de Morabito.
— Et co... comment ?
— Il y a plein de moyens. Écoutez, vous n'avez jamais subi de

tentative de vol ?

— Ben si. Il arrive qu'au magasin, de temps en temps, querqu'un...

— Ça, ça s'appelle du vol à l'étalage, pas un cambriolage.

— Je n'ai...

— Je faisais allusion à des tentatives de vol chez vous.

— Jamais.

— Vous gardez beaucoup d'argent chez vous ?

— Les rentrées de la journée que je vais déposer le lendemain à la banque.

— Pourquoi est-ce que vous ne les déposez pas dans la caisse automatique ?

— Parce que deux commerçants ont déjà été agressés pendant qu'ils allaient déposer l'argent.

— Donc, les rentrées des vendredi et samedi, vous allez les déposer le lundi matin ?

— Ou... i.

— Donc, on peut présumer que le samedi soir il y a toujours chez vous une grosse somme ?

— Oui.

— Où est-ce que vous le gardez, l'argent, d'habitude ? Vous avez un coffre ?

— Non, dans un tiroir du bureau que j'ai chez moi.

— Vous vivez seul ?

— Oui.

— Qui fait le ménage à la maison ?

— Mais... vous voyez... vu qu'il y a une société de nettoyage qui vient pour le magasin, j'ai passé un accord...

L'effort fourni pour tant parler l'épuisait. Il avait commencé à respirer fort, comme s'il manquait d'air.

— M. Morabito, je vois que vous êtes fatigué et je voudrais conclure. Répondez à mes questions simplement par oui ou par non. Vous excluez l'incendie volontaire ?

— Ou... i.

— Vous excluez donc l'implication des Stellino ?

— Oui.

— L'incendie, pour vous, a donc été accidentel ?

— Ou... i.

— Bien. Alors, il ne me reste qu'une chose à faire.

— Que... quoi ?

— Vous convoquer demain matin à 9 heures ici même.

— Encore ? ! Et pourquoi ?

— Pour une confrontation.

— Avec... qui ?

— Avec les frères Stellino. Ce soir même, je les fais arrêter.

De grosses larmes recommencèrent à couler sur le visage de Morabito. Le *varvarotto*, le menton lui tremblait. Le tremblement était advenu tellement évident qu'il semblait traversé d'un courant électrique.

— M. Morabito, je vois que l'incendie vous a beaucoup éprouvé. Et moi, je ne veux pas vous fatiguer davantage. Bien. Moi, pour ce soir, j'en aurai fini. Maintenant, nous allons chez vous voir le revolver.

— Mais... on... c'est pas possible !

— Pourquoi ?

— Les pom... pompiers ont...

— Ne vous inquiétez pas, nous nous ferons donner l'autorisation. Vous êtes venu en voiture ?

— Non.

— Mais vous en avez une ?

— Ou... i.

— Où est-ce que vous la gardez ?

— Dans un gaga... garage qui coco... communique avec le mama... magasin.

— Vous avez un grand coffre ?

— Assez grand.

— Vous ne pouvez pas être plus précis ? Non ? Je vous donne un exemple : à l'intérieur, un corps peut y tenir ?

— Mais... qu'est-ce...

— Ne vous agitez pas, il n'y a pas de raison. Après, on va y jeter un coup d'œil, à votre voiture. Spécialement au coffre. Fazio, avant qu'on y aille, tu as des questions ?

Le commissaire pria Dieu que Fazio ait la bonne réaction.

Et Fazio, qui avait compris que le commissaire lui avait passé la balle, tira directement aux buts.

— Excusez-moi, est-ce que vous vendez de la poudre rubis ?

Il marqua. Morabito se leva, pivota sur lui-même, exécutant un demi-tour, tomba à terre comme un sac vide. Fazio se baissa, le saisit, le remit sur la chaise mais lui, à peine assis, glissa nouvellement. Une poupée de son.

— Laisse-le comme ça. Appelle Sanfilippo et dis-lui d'avertir Di Nardo de foncer ici, dit Montalbano. Cet imbécile a sûrement tué la petite. Dommage !

— Pourquoi dommage ?

— Passque l'enquête va maintenant passer à Di Nardo et de Di Nardo, elle va passer aux Homicides. Compétence territoriale.

— Alors, à partir de là, on est foutu.

— Complètement. Et même, tu sais quoi ? Moi, je m'appelle un taxi et je m'en vais directement à Marinella. On se voit demain matin et tu me raconteras la suite.

Mais la suite, il la savait déjà, sans avoir besoin d'attendre le lendemain. Il se la raconta pendant que la voiture le ramenait à Marinella.

Un samedi, pendant la nuit, Morabito est aréveillé par un bruit. Il tend l'oreille et se persuade qu'il y a certainement un voleur chez lui. Alors, il ouvre le tiroir de la table de nuit, prend le revolver, descend précautionneusement de son lit. Et il voit que le voleur, entré par la porte d'entrée grâce à une clé contrefaite ou autre, est en train d'essayer d'ouvrir le tiroir du bureau où se trouvent les rentrées de la journée. Pourtant le voleur l'entend arriver et s'enfuit.

Bien sûr, il a eu moyen d'areconnaître la disposition de l'appartement et il prend l'escalier qui mène au magasin. Peut-être qu'il a repéré, en faisant une reconnaissance avant d'entrer dans la maison, que la fenêtre du rayon peinture est ouverte. Très rapide, il y arrive, grimpe sur un comptoir pour rejoindre la fenêtre qui est haute, mais il glisse, tombe au milieu des sacs de poudre rubis, quelques-uns se déchirent, il se tourne pour voir à quelle distance est arrivé Morabito, qui lui tire dessus.

Il ne voulait sans doute pas le tuer, mais le coup de revolver le touche en plein. La balle avait dû en quelque manière déplacer la cagoule de laine noire qui lui cachait le visage et Morabito s'aperçoit que c'est une femme.

Alors, il perd la tête.

Il est vrai qu'avec la nouvelle loi sur la légitime défense, il peut s'en tirer cependant, s'adimande-t-il, la loi vaut-elle aussi si la victime est une femme ? Et en plus une femme désarmée ?

Le premier moment de frayeur passé, il acommence à raisonner.

Et il commence à entrevoir une issue. Comme personne n'a entendu tirer, ne vaut-il pas mieux se sortir complètement de cette histoire ? N'y apparaît en rin ?

Il continue à réfléchir là-dessus durant la nuit et le lendemain dimanche. Puis il prend la décision qui lui paraît la meilleure.

Il déshabille le *catafero*, le cadavre, le lave parce que dans la partie supérieure, il est couvert de poudre rubis, le met nu dans le bagage de sa voiture. Il n'a pas de problème parce que le garage communique avec le magasin et donc personne ne peut le voir.

Dans la nuit entre dimanche et lundi, il monte en voiture et va décharger le *catafero* au Sarsetto.

Et bien le bonjour chez vous.

Mais pourquoi, après quelques jours, avait-il adécidé que le mieux était de mettre le feu au magasin ?

C'était ça, que Fazio allait devoir lui dire le lendemain.

Il arriva à Marinella d'humeur tellement sombre qu'il n'eut pas

même l'envie de manger.

Il se sentit déçu par la conclusion de l'affaire.

Un crime crétin commis par un crétin. Mais d'un autre côté, combien y avait-il de cas de meurtres intelligents commis par des personnes dont la tête fonctionnait bien ? Dans toute sa carrière, il pouvait les compter sur les doigts d'une main. D'accord, mais celui-là, il était plus crétin que la moyenne.

Mais Di Nardo ou le chef de la brigade des homicides, une fois qu'ils auraient prouvé que Morabito a tué la voleuse, est-ce qu'ils iraient plus loin ? Est-ce qu'ils aréussiraient au moins à donner un nom à la petite assassinée ? Ou bien est-ce qu'à l'instant où ils s'apercevraient que l'enquête était moins simple qu'elle ne paraissait, ils battraient en retraite ?

N'était-ce pas son devoir de mettre les collègues au courant du point où il en était arrivé dans l'enquête ?

Parce que maintenant, il ne faisait plus de doute qu'au moins deux des filles russes avec un papillon tatoué étaient des voleuses. Et pour trois d'entre elles, il était prouvé qu'elles avaient eu affaire à la Bonne Volonté.

Laquelle Bonne Volonté se présentait comme un terrain dangereux, carrément un champ de mines. Di Nardo, ou un autre, se sentirait-il capable d'affronter le danger de sauter en l'air ? Combien d'hommes politiques, avec de puissantes entrées à Rome, et tous, de droite, de gauche ou du centre, avec des amitiés curetones, allaient « prendre position » pour se placer au côté de M^{gr} Pisicchio et de la Bonne Volonté ? Et le proc' aurait-il le courage de prendre ses responsabilités ? Alors qu'il avait suffi de quatre questions au chevalier Piro pour que le questeur soit assailli de coups de fil de protestations !

Mieux valait ne pas se laisser emporter. Rester bien sage. Laisser l'initiative à Di Nardo. Si de la questure, ils se pointaient pour lui demander des informations sur l'enquête qu'il avait menée jusque-là, il leur dirait tout ce qu'il avait à dire. *Masannó*, mais sinon, garde le silence, Montalbano, tu la fermes et tu la boucles.

Assis dans la véranda, à fumer et à boire du whisky par une nuit qui paraissait faite exprès pour absorber les mauvaises pînées, peu à peu, il sentit s'évaporer ce mélange de déception et de colère légère né en lui quand il avait compris que l'enquête lui avait maintenant échappé.

Tant pis, ce n'était pas la première fois que ça arrivait.

En attendant, il y avait un aspect positif, à savoir qu'il avait devant lui quelques jours sans ennuis. Voilà, il pouvait en profiter pour faire...

— *Faire quoi ?* ademanda soudain Montalbano numéro 1. *Tu peux*

me l'expliquer pour de bon ce que tu sais faire dans la vie à part ton métier ? Tu manges, tu fais caca, tu dors, tu lis quelques romans, de temps en temps, tu vas au cinéma et c'est tout. Tu n'aimes pas voyager, tu ne fais pas de sport, tu n'as pas de hobby, à bien considérer la chose, tu n'as même pas d'amis avec qui passer quelques heures...

— *Mais qu'est-ce que tu racontes comme conneries ?* intervint Montalbano 2, agressif. *Je me fais de ces sorties à la nage pire qu'un champion olympique et tu viens me raconter que je fais pas de sport ?*

— *Les sorties à la nage ne comptent pas. Ce qui compte, c'est les vrais intérêts sérieux, ces intérêts qui donnent du sens, qui enrichissent la vie d'un homme !*

— *Ah oui ! Alors, donne-moi un exemple de ces intérêts ! Le jardinage ? La collection de timbres, les discussions pour savoir si la coupe, c'était la Juve qui la méritait et pas Milan ?*

— *Tu me laisses finir ?* les coupa Montalbano tout court. *J'étais simplement en train de dire que je pouvais profiter de ces journées libres que j'ai devant moi pour faire venir Livia. Et vous savez quoi ? Je prends le téléphone et je l'appelle tout de suite.*

Il se leva, entra chez lui, agrippa l'appareil, composa le numéro mais à la première sonnerie qu'il entendit, il raccrocha.

Non, à y bien réfléchir, il n'était pas totalement libre.

Il y avait encore l'histoire de l'enlèvement de Picarella en suspens. Ça lui était complètement sorti de la tête. Comment ça s'était fini ? Avait-il, oui ou non, admis la dissimulation ? Il jeta un coup d'œil à sa montre. Trop tard pour appeler Mimi, il risquait d'arveiller le minot et ça finirait en tragédie.

Peut-être valait-il mieux téléphoner à Livia le lendemain soir, quand il aurait la certitude absolue, ou mieux relative, qu'il n'y aurait plus de tracassins en vue. Il s'énerva à l'idée que cette connerie d'enlèvement de Picarella pouvait lui gâcher l'existence. Et alors, il se fit une promesse solennelle à lui-même : d'ici demain soir au maximum, il adémontrerait que Picarella avait fait du thiâtre et l'enverrait en taule pour simulation de crime. Et tout de suite après, il appellerait Livia.

Il alla se coucher et dormit presque six heures d'affilée.

SEIZE

Presque d'affilée, parce qu'il fit un rêve bizarre après lequel il se réveilla brièvement avant de se rendormir.

Il était avec Livia aux Bahamas (il savait qu'il était aux Bahamas même si en même temps, il était sûr de n'y avoir jamais mis les pieds) sur une plage remplie de gens en maillot de bain, femmes merveilleuses en string et seins nus, adolescents comme ceux de *Mort à Venise*, gros hommes ventrus, gays qui s'embrassaient, maîtres nageurs tout en muscles comme on en voit dans les films 'méricains. Livia aussi était en maillot. Lui, non, il était vêtu de pied en cap, et même cravaté.

— On pouvait pas aller sur une plage avec moins de monde ?

— C'est la plus tranquille de toute l'île. Pourquoi tu te déshabilles pas ?

— Je n'ai pas apporté de maillot.

— Mais on en vend, ici ! Tu le vois, là-bas, cet avion ? Ils vendent de tout, des maillots, des serviettes, des bonnets...

Il y avait un avion posé sur la plage : et les gens autour s'achetaient des trucs.

— J'ai laissé le portefeuille à l'hôtel.

— Tu trouves tous les moyens pour ne pas te baigner ! Mais là, je vais te faire voir, moi !

Et d'un coup, ils n'étaient plus aux Bahamas. Maintenant, ils étaient dans une salle de bains et Livia était sa tante tout en restant Livia.

— Non, tu ne vas pas à l'école, tant que tu n'as pas pris un bain !

Il se déshabillait complètement, un peu honteux et Livia, sa tante, fixait une grosse tache noire au-dessus du cœur.

— Et ça, c'est quoi ?

— Je ne sais pas.

— Comment tu t'es fait ça ?

— Bof.

— Lave-le-toi et avant de mettre tes habits, appelle-moi que je contrôle. Ne sors pas de la baignoire tant que la tache n'est pas partie.

Lave que je te lave, passe le savon et frotte avec l'éponge, rin à faire, la tache ne s'en allait pas. Désespéré, il se mit à pleurer.

Ouvrant les yeux, il vit Adelina avec une tasse de café qui diffusait un parfum réconfortant.

— *Dutturi*, je me trompai ? Peut-être que vous vouliez dormir

encore ?

— Quelle heure il est ?

— Presque 9 heures.

Il se leva, prit sa douche, s'habilla, gagna la cuisine.

— *Dutturi*, je voulais vous dire que ce matin tôt, l'avocat de *me figliu*, de mon fils Pasquali, a téléphoné qu'à hier après-midi, il alla en prison pour le trouver. L'avocat m'a dit que mon fils lui a dit de me dire une adresse que je dois la donner à vosseigneurie.

Montalbano ressentit un léger tournis à suivre le sens de la phrase d'Adelina.

— Et c'est quoi, cette adresse ?

— Ça serait 16, via Palermo à Gallotta.

C'était l'adresse de l'endroit où se trouvait Peppi Cannizzaro. Qui, à l'évidence, avait déménagé avec Zin de Montelusa à Gallotta. Mais maintenant, ça n'avait plus d'importance, l'enquête avait cessé de le concerner.

— Quand est-ce qu'ils s'adécident à lui donner les arrêts domiciliaires ?

— D'ici deux jours.

— Remercie-le pour l'adresse. Donne-moi une autre tasse de café, va.

— Ah *dottori, dottori*. À hier, toute la journée, je suis resté sans vous voir.

— Je t'ai manqué ? Dans les prochains jours, tu vas me voir jusqu'à en avoir marre.

— Jamais j'en ai marre de vous, *dottori* !

Une déclaration d'amour en règle. Dite par un autre, elle aurait été au minimum embarrassante.

— Qui est là ?

— Tout le monde est là, *dottori*.

— Envoie-moi Augello et Fazio.

Ils arrivèrent, plongés dans une conversation.

— Félicitations, lâcha Mimi. Fazio m'a dit que ton numéro d'hier avec Morabito a été un des meilleurs.

— Modestement, oui. Écoute, Fazio, ne me dis rien de ce qu'a raconté Morabito. Je veux savoir 'ne chose seulement : pourquoi il a incendié le magasin.

— La faute à Ragonese.

— Le journaliste de Televigàta ?

— Oh que oui, monsieur. Le lendemain de la découverte du *catefero*, Ragonese, en parlant à la télévision du meurtre de la petite sans nom, c'est comme ça qu'il l'appelle, le cas du cadavre sans nom...

— On dirait un titre de film, commenta Mimi.

- De série B, compléta Montalbano.
- ... a révélé un détail appris du Dr Pasquano.
- La poudre rubis ?
- Oh que non, Pasquano n'a pas parlé de la poudre rubis. Il a dit qu'à la petite, on avait fait sauter les dents du haut. Et donc Morabito a pensé que les dents devaient se trouver forcément dans le coin où il avait tué la petite. Dès que le magasin a été fermé, il a passé la nuit à les chercher et il ne les a pas trouvées. Le lendemain, l'équipe de nettoyage devait venir, mais, avec une excuse, il les en empêcha. Et il a cherché encore sans résultat. Alors, devenu comme fou, il a pensé que la seule chose à faire était de mettre le feu.
- Il va s'en sortir avec pas grand-chose, commenta Montalbano.
- Je ne crois pas, dit Fazio. Le proc' était hors de lui. Dissimulation de cadavre, incendie criminel...
- Di Nardo t'a dit s'il avait par hasard l'intention de se mettre en contact avec moi pour savoir à quel point nous étions arrivés ?
- Non, il n'en finissait plus de vous couvrir d'éloges devant le proc'. Mais à part ça...
- Bon. Et toi, Mimi, qu'est-ce que t'as fait avec Picarella ?
- Qu'est-ce tu veux que j'aie fait ? C'est un acteur encore meilleur que toi. Je l'ai trouvé couché avec sa femme à côté de lui qui le réconfortait et lui tenait la main. Il y avait le Dr Fasulo qui venait de l'examiner et l'avait atrouvé dans un fort état confusionnel. Mais j'ai quand même eu la possibilité de lui poser une question : est-ce qu'il pouvait me montrer son passeport ?
- Bravo, Mimi !
- Merci. Il m'a répondu que le passeport, c'étaient ses ravisseurs qui l'avaient gardé.
- Bien sûr, il ne pouvait le montrer avec les visas de Cuba ! Il a parlé de ses ravisseurs ?
- Oui. Il prétend qu'ils étaient deux, alors que Mme Picarella soutient qu'elle n'en a vu qu'un seul.
- Vous avez parlé de la photographie ?
- Bien sûr. Sa femme et lui m'ont couvert d'insultes et de malédictions. Ils ne disent pas que c'est un faux fabriqué par nous, mais il s'en faut de peu.
- Donc, tu penses qu'avec Picarella, ça va être 'ne histoire longue ?
- Eh oui. Picarella va tenir bon, plus à cause de sa femme que de nous. N'oublie pas que c'est elle qui a les sous, lui personnellement, il n'a pas un rond. Mais pour l'instant, nous n'avons rien en main, sauf une photographie contestable.
- Comment tu penses procéder ?
- Pour commencer, cet après-midi, j'y retourne avec Fazio. Il y aura aussi le proc' pour l'interrogatoire officiel. Et quant aux noms que

tu m'avais donnés...

— Ceux de la Bonne Volonté ? Laisse tomber, Mimi, tu ne l'as pas compris qu'on est hors du coup ? Je peux te suggérer quelque chose que tu devrais demander en présence du proc' ?

— Vas-y.

— Naturellement, le proc' va essayer d'avoir des détails sur l'enlèvement, où on l'a gardé, comment on l'a traité, des conneries comme ça. Sur ces questions, Picarella se sera très bien préparé. Mais toi, tu devrais lui demander : d'abord, est-ce qu'il a idée de pourquoi les ravisseurs n'ont jamais fait de demande de rançon ? Deuxièmement : et si l'enlèvement n'a pas été organisé pour avoir de l'argent, quelle autre raison pourrait-il y avoir ? Troisièmement : qui le savait qu'il avait prélevé 'ne grosse somme d'argent et qu'il la gardait chez lui un seul soir, celui justement où on l'a enlevé ?

— Ça me paraît trois bonnes questions.

— Combien de magasins de bois, il a, Picarella ? ademanda-t-il à Fazio.

— Deux.

— Donne-moi les adresses. On a une liste de tous ceux qui y besognent ?

— Oh que oui, dit Fazio.

— Amène-la-moi. Mais avant, dis-moi une chose : en l'absence de Picarella, qui a fait tourner les magasins ?

— Le comptable Crapanzano.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? s'enquit Mimi tandis que Fazio allait prendre les listes.

— Il m'est venu une idée.

— Je pourrais avoir un petit avant-goût ?

— Mimi, Picarella a eu un ou deux complices, d'accord ? Des complices qui ont couru et courent encore des risques pénaux. Je veux dire que ce sont des trucs qui se font soit par amitié, soit pour l'argent. Fazio et toi vous ne m'avez pas dit que Picarella n'a pas d'amis proches ?

— Il est comme ça, c'est un loup solitaire. Il reste dans sa tanière et quand il sort, il part en chasse de femelles.

— Et ça, ça signifie que les complicités dont il avait besoin pour le faux enlèvement, il a dû les payer abondamment. Et moi je veux commencer par chercher chez ceux qui besognent pour lui.

— Voilà les listes, dit Fazio en entrant.

— Bien. Alors, attention, aucun journaliste ne doit parler avec Picarella. Silence absolu avec la presse. On se voit ce soir *alla scurata*, à la tombée de la nuit.

— Comptable Crapanzano ? Le commissaire Montalbano, je suis.

— Commissaire, à votre disposition !

— M. le comptable, vous avez certainement appris l'heureuse conclusion de l'enlèvement de M. Picarella, pour laquelle nous n'en finirons jamais de remercier le Seigneur.

— Ah, mais bien sûr ! Bien sûr ! Nous avons trinqué ! Et nous envisageons une messe de remerciement.

— Bravo ! Disons alors que si les ennuis sont terminés, les ennuis commencent pour d'autres.

— Pour qui ? ademanda le comptable, ahuri.

— Mais pour qui l'a enlevé, non ? Nous n'avons pas bougé avant parce que nous craignions de mettre en danger M. Picarella, mais maintenant, nous avons les mains libres.

Galéjade grosse comme une montagne, mais plausible.

— Et en quoi puis-je vous être utile ?

— M. le comptable, à part vous, combien de personnes travaillent dans le magasin de la via Bellini ?

— Cinq. Un employé et quatre magasiniers.

— Et dans le magasin de la via Matteotti ?

— Cinq aussi là-bas.

— Bien.

Il mata les listes de Fazio. Ça correspondait.

— D'ici une heure maximum, je veux voir tous les employés réunis dans votre magasin.

— Mais il est déjà presque une heure ! L'heure de fermeture pour le déjeuner.

— Justement. Vous rouvrez à 4 heures, non ? Moi, il ne me faut qu'une petite heure. Je ne vous ferai pas sauter le petit déjeuner. Mais de cette manière vous ne serez pas obligé de garder les magasins fermés en dehors des horaires.

— Ah, ben, vu comme ça...

Les listes dressées par Fazio étaient méticuleuses : elles ne se limitaient pas au nom, prénom, adresse et téléphone, mais en face de chaque salarié, il avait marqué s'il était marié, quels vices il avait, quels antécédents judiciaires...

Si Fazio, pinsa le commissaire, au lieu d'être sicilien, avait été russe, aux temps du KGB, il aurait fait carrière. Peut-être serait-il devenu Premier ministre, comme c'était la coutume par là-bas, maintenant que c'était la démocratie.

Il s'avéra que dans le magasin, tout le monde était là.

Le comptable Crapanzano, sexagénaire, lui présenta l'autre comptable, trentenaire qui s'appelait Filippo Strano, responsable du magasin de la via Matteotti, Mlle Ernestina Pica, quinquagénaire et comptable. Il n'y avait que quatre sièges sur lesquels s'assirent le commissaire et les trois gratte-papier.

Les magasiniers, eux, prirent place sur deux piles de planches. Le comptable les présenta tous, de gauche à droite.

Montalbano prit la parole.

— M. Crapanzano vous a certainement dit qui je suis et pourquoi j'ai voulu vous voir. Nous ne voulons plus perdre une minute dans la chasse aux très dangereux criminels qui ont enlevé M. Picarella. Je m'excuse de vous avoir obligés à rester durant la pause. Mais je crois que vous comprendrez que la vraie enquête commence maintenant. Le pauvre M. Picarella, jusqu'à présent, n'a pas pu nous dire grand-chose, étant donné l'état vraiment inquiétant dans lequel il se trouve.

— Il va mal ? se hasarda à demander Crapanzano.

Montalbano fit une belle scène de mime. Il écarta les bras, leva les yeux au ciel et secoua la tête avec insistance.

— Très mal. Il a du mal à parler.

— Le pauvre ! dit Mlle Pica en essuyant une larme.

— Et cela, continua Montalbano, parce qu'il a été durement frappé, chaque jour, tout le temps de sa séquestration. C'est ce qu'il nous a dit. Coups de pied, de poing, de bâton. Sévices et humiliations en tout genre, sans raison.

— Le pauvre, le pauvre ! arépéta la comptable.

— Ses geôliers ont été impitoyables. Ce comportement aggrave leur situation. Je crois que le proc' veut classer leur crime comme une tentative d'homicide. Et nous, nous serons sans pitié pour ses geôliers !

Comment imaginer que ça aurait été aussi facile ? À peine avait-il commencé de parler des sévices, inventés à l'instant, subis par Picarella que le troisième magasinier en partant de la gauche – le quadragénaire Salvatore Spallitta – avait d'abord eu une expression absolument stupéfaite et maintenant paraissait passablement effrayé.

Il jeta un coup d'œil à l'une des listes qu'il avait toujours en main. Spallitta bisognait au magasin de la via Matteotti et Fazio l'avait classé comme toxico et dealer occasionnel.

Étant donné qu'il faisait un numéro d'improvisation, il décida de poursuivre sur cette voie.

— Mais il y a pire. Je vous prie de me suivre avec attention. Pour relâcher M. Picarella, on n'a demandé aucune rançon. Alors, pourquoi a-t-il été enlevé ? La réponse à cette question est simple : pour le garder à l'écart, pendant quelque temps, de son lieu de travail. Et pourquoi était-ce nécessaire ? Parce que ces jours-ci, dans un de ses magasins, ou dans tous les deux, il devait se passer quelque chose à son insu, quelque chose dont il aurait pu se rendre compte s'il avait été là.

— Mais... ici, ces jours-ci, il ne s'est rien passé ! intervint Crapanzano.

Montalbano pria le petit Jésus qu'il se soit passé une connerie quelconque dans l'autre magasin. Et il fixa Filippo Strano.

— Rien non plus chez nous. À part un gros arrivage de bois...

— Provenant d'où ?

— D'Ukraine.

Montalbano émit un ricanement sardonique. Il le réussit bien.

— Et ça, vous dites que c'est rien ?

— Mais pourquoi, excusez-moi ?

— Je sais bien, moi, pourquoi !

Le comptable Strano se tut, préoccupé.

— Le bois est encore dans le magasin ?

— Non. Il était déjà réservé et nous l'avons...

— Vous n'avez pas perdu de temps, hein ?

Strano jeta un regard à Crapanzano pour ademander de l'aide.

— Mais on peut savoir *pirchi 'stu lignami era accussi 'mportanti ?*, demanda-t-il, oubliant l'italien pour demander pourquoi ce bois était si important.

— Parce que certaines planches étaient creuses et contenaient de la drogue.

Tous les présents parurent affectés d'une attaque collective. Le coup frappa en plein Spallitta qui adevint blanc comme un mort.

— C'est une supposition, attention, des stup. Mais qui, en général, ne parlent pas à la légère.

Dans le magasin, il y avait plus de silence que dans un cercueil.

— Je ne veux pas vous prendre trop de temps. À partir de demain matin, vous serez convoqués un à un. Nous mènerons des interrogatoires longs et méticuleux. Il y aura aussi les gens de l'antidrogue.

En tout cas, et j'ai voulu vous voir pour cela, s'il vient une idée à quelqu'un, il peut me téléphoner. Au revoir et merci.

Il se leva et sortit, les laissant tous la face blême.

Chez Enzo, il mangea avec un tel 'pétit qu'il sembla avoir un retard de plusieurs années. Puis, vu comment la journée était, il se fit l'habituelle promenade jusque sous le phare.

— Comment il est, le temps qui vient ? demanda-t-il au pêcheur.

— Beau.

Il s'assit sur la roche plate. Mais il n'avait envie de pinser à rin, il se sentait vide en dedans. Il resta une demi-heure à emmerder un crabe qui tenait à monter sur la roche. À peine avait-il gagné quelques centimètres, il le ramenait au point de départ en le poussant avec un bout de bois.

— *Voilà où t'en es !* dit Montalbano 1^{er}. *Mais t'as pas honte ? Tu vois à quel point tu en es réduit ? À jouer avec un crabe !*

— *Tu veux le laisser tranquille ?* intervint Montalbano 2. *Qu'est-ce qu'il y a ? C'est interdit de passer son temps comme ça te chante ? Ce matin, la besogne, je l'ai faite, oui ou non ?*

— *Ah oui ! Quelle fatigue ! Il s'est vraiment crevé la paillasse !*

Par punition, vu que Montalbano 1 avait raison, dès qu'il fut au bureau, il se mit à signer une montagne de papiers entassés sur le bureau.

Le téléphone sonna comme il était presque 6 heures.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a un M. Mallitts.

— Demande-lui comment il s'appelle.

— *Dottori*, juste là à l'instant, je vous l'ai dit comme il s'appelle.

— Et demande-lui quand même.

Il l'entendit discuter à voix basse.

— Je me trompai, *dottori*. Spallitta, il s'appelle.

Il manquait un « l » mais il pouvait s'en contenter 3, la perfection n'est pas de ce monde.

— Passe-le-moi.

— Je ne peux pas étant donné qu'il est trouvant sur les lieux.

— Bon, fais-le entrer.

Et il eut l'absolue certitude que, le soir même, il allait pouvoir téléphoner à Livia. Il avait tenu sa solennelle promesse.

Spallitta avait été pris d'une attaque de fièvre tierce.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Oh que oui ! Vu que j'ai eu quelques petites condamnations pour affaires de drogue, j'ai la trouille que vous m'impliquiez.

— Dans quoi, excusez-moi ?

— Dans l'histoire des planches avec la drogue. Je vous le jure, moi, j'en savais rin et j'en sais toujours rin !

— Ben, si vous avez la conscience tranquille, de quoi vous avez peur ?

— Mais le fait est que...

— ... que vous n'avez pas la conscience tranquille, c'est ça ?

Spallitta baissa la tête et ne dit rien.

— Combien il vous a donné, Picarella, pour l'aider dans le faux enlèvement ?

— Cinq cents euros. Mais je vous le jure, il m'avait présenté la chose comme une blague ! Il avait besoin de disparaître pour une semaine passqu'il avait promis à une radasse de l'emmener à Cuba. Pourquoi maintenant, il dit ces conneries comme quoi je l'ai frappé ? Moi je l'ai toujours traité comme il voulait, je l'ai gardé caché chez mes frères, à la campagne, mais chaque jour, je lui apportais à manger, les cigarettes, les journaux... Et maintenant, il veut ma peau, c'te grand cornard !

On frappa à la porte et Augello entra. Voyant que le commissaire était occupé, il fit mine de se retirer.

— Non, non, Mimi, entre. Tu tombes à pic. Assieds-toi. Comment ça s'est passé avec l'interrogatoire ?

Augello eut un moment d'hésitation dû à la présence d'un étranger. Il adécida de répondre sans donner de noms.

— Ça s'est pas mal passé. Je crois que d'ici deux jours maximum, il craque.

— Avant, je crois. Si tu n'as pas déjà eu l'occasion de le rencontrer, je te présente M. Spallitta. C'est lui qui a aidé Picarella à se faire enlever. Vous pouvez continuer à en parler ici.

Il se leva.

— Et toi, où tu vas ? demanda Mimi quelque peu étonné.

— À Marinella. Je dois passer un coup de fil important. On se voit demain.

DIX-SEPT

- Comment tu vas ?
- Un petit peu mieux, merci. Et toi ?
- Ça va pas mal, merci.
- Comment est le temps chez toi ?
- Beau. Et par chez vous ?
- Instable.

Mais comment peut-on passer des années et des années ensemble pour se mettre après à se parler comme des étrangers ?

Montalbano ressentit une fureur mauvaise contre la situation dans laquelle ils s'étaient fourrés, Livia et lui. Que ça ait été sa faute ou celle de Livia, ça n'avait désormais plus aucune importance, ce qui comptait maintenant, c'était de discuter longtemps en tête à tête, de tout éclaircir et de sortir, d'une manière ou d'une autre, des sables mouvants dans lesquels ils s'enfonçaient.

- Tu as toujours la même idée ?
- Laquelle ?
- De venir ici et de...
- Bien sûr.
- Alors, je t'annonce que j'ai réussi à me ménager trois ou quatre jours absolument libres.
- Bien.

C'est tout ? Pas de oh génial, oh que je suis contente ? Quel débordement d'enthousiasme ! N'avait-il pas tenu sa parole ? Je te téléphonerai dès que j'aurai quelques jours de liberté – il le lui avait promis. Il s'était précipité à Marinella exprès pour lui donner la nouvelle, et c'était ça, le remerciement ?

- Donc, quand tu veux...
 - Pour moi, demain, c'est bon, arépondit-elle promptement.
- Ce qui signifiait qu'elle avait préparé sa valise et qu'elle était restée le plus longtemps possible chez elle à attendre cet appel. Et ça signifiait peut-être que ce n'était pas qu'elle manquait d'enthousiasme, comme il l'avait pînsé, mais que Livia contrôlait attentivement chaque mot qu'elle prononçait, dans la crainte de révéler d'une manière quelconque l'intensité de ses sentiments.

- Très bien. Je viens te prendre à Punta Raisi.
- Laisse tomber.
- Mais pourquoi ?
- Parce que tu pourrais avoir un contretemps imprévu. Et moi, j'arriverai pas à t'attendre en vain. Pour ma tranquillité propre, je

préfère prendre le car.

— Livia, mais je viens de te dire que je suis tout à fait libre !

— Mais qu'est-ce que ça te coûte de me laisser...

— Mais je viens pas de te dire qu'il n'y a pas de problèmes ? Allez, à quelle heure penses-tu arriver ?

— Par le vol habituel de midi.

— À midi, j'y serai.

— Écoute, ne t'énerve pas mais...

— Mais ?

— Je ne voudrais pas qu'on reste à Marinella.

— Tu ne veux pas passer ici ces quelques jours ?

— Non.

Il se sentit un peu vexé. Qu'est-ce que Marinella lui avait fait de mal pour qu'elle ne s'y sente plus bien ?

— Parce que, quelquefois, tu t'y es trouvée mal ?

— Justement pour ça.

— Je n'ai pas compris.

— Je me suis toujours trouvée très bien. Trop, peut-être.

— Et alors ?

— Je sens que Marinella influencerait mes décisions, ça finirait par me conditionner.

— Et, moi, Marinella ne me conditionne pas.

— Relativement, parce que c'est chez toi.

— J'ai compris, tu veux jouer la partie en terrain neutre.

Dans le silence de Livia, il devina l'effort qu'elle faisait pour ne pas lui donner la réponse qu'il méritait.

— Excuse-moi, j'ai dit une idiotie. Faisons comme ça. Une fois à Punta Raisi, on décidera ensemble où aller et on ira tout de suite, sans besoin de revenir ici. D'accord ?

— D'accord.

— À demain.

— À demain.

Il raccrocha mais resta à côté du téléphone, à pinser encore aux paroles de Livia.

La maison allait la conditionner ! Mais qu'est-ce que c'était, ces conneries ? Quatre murs ne conditionnent rien ! Ce sont des murs comme il y en a tant, et c'est tout. Les maisons bonnes ou mauvaises qui font le bonheur ou le malheur de ceux qui y habitent, c'était des trucs de films 'méricains. À bien y pinser, même les meubles ne réussissent pas à conditionner. À condition qu'on ne veuille pas collaborer à son propre conditionnement.

En bref, à moins qu'on ne veuille être conditionné. Alors il suffirait de n'importe quoi, par exemple cette statuette que Livia a achetée à Fiacca...

Il la prit dans ses mains.

Elle faisait une quinzaine de centimètres et représentait un minot, avec une joyeuse tête de garnement, qui tenait une corbeille de poissons sur l'épaule. Pas une œuvre d'art, mais elle avait de la grâce. Livia l'avait achetée justement pour l'expression du visage, astucieuse, ouverte, intelligente. Et d'un coup, il s'arappela ce qu'elle avait murmuré tandis qu'il la lui tendait :

— Si un jour, on a un enfant, je le voudrais comme ça.

Mais combien d'années étaient passées depuis lors ? Dix ? Quinze ? Et tandis qu'il était envahi par un accès d'émotion soudaine, il comprit que Livia avait raison.

Non pas la maison en elle-même mais ce que nous y avons entassé de souvenirs, de deuils et de joies, d'espérances et de désillusions, de pleurs et de rires, ça oui, que ça conditionne !

Il allait remettre en place la statuette, mais elle lui glissa des mains et tomba à terre. Il se baissa pour la ramasser, en jurant.

Seule la tête s'était détachée nettement du corps à la hauteur du cou, pour le reste l'objet n'avait subi aucun autre dégât. Il essaya de la remettre en place : elle s'emboîtait parfaitement, elle n'avait pas perdu le moindre bout.

Alors, il se mit à la recherche de la colle ultra-forte, l'atrouva, s'assit et, en faisant très attention, colla la tête au corps. Il se félicita, la soudure lui avait parfaitement réussi, bien qu'il ne fut pas doué pour les besognes manuelles. Il laissa la statuette sur la table et se leva pour aller se préparer sa valise.

Avec Livia, ils seraient en voyage au moins quatre jours. Mais à peine eut-il pris le bagage sur l'*armuâr*, et l'eut-il ouvert, qu'il lui vint un accès de flemmardise, l'envie lui passa.

Le lendemain matin, il aurait tout le temps de le préparer.

Il adécida de rester sur la véranda jusqu'à ce que le sommeil lui vienne.

Le lendemain matin, il s'aréveilla plus tard que d'habitude ; à huit heures passées, il vit que sa coucourde et son corps étaient déjà en vacances. Il prit une longue douche et, après le rasage, saisit rasoir, savon, peigne et le reste qui lui servait pour sa toilette, les glissa dans une élégante trousse noire que Livia lui avait offerte et alla la placer dans la valise. Puis il ouvrit l'*armuâr* et commença à choisir les chemises. À 9 heures, la valise était prête, il la ferma, la porta dans le coffre de la voiture.

Devait-il passer au commissariat ? Ou bien allait-il monter en voiture sans rin dire à personne et juste, éventuellement, téléphoner quand il serait loin ?

Peut-être valait-il mieux avertir tout de suite de son départ.

À l'instant où il soulevait le combiné, il vit la statuette. Il la prit en main et la fixa.

La tête coïncidait parfaitement, mais tout autour du cou courait une ligne mince comme un cheveu qui trahissait de manière irrévocable la brisure suivie d'une réparation.

Bien sûr, de loin, elle paraissait intacte, parfaite mais vue de près...

Tant pis, se dit-il en la remettant à sa place, *l'important est de l'avoir récupérée, de ne pas avoir dû la jeter à la poubelle.*

Il souleva le combiné et sentit quelqu'un parler. Une interférence ? Mais il reconnut tout de suite la voix de Catarella.

— Allô ? Allô ? Qui c'est au tiliphone ?

— Montalbano je suis, Catarè.

— Mais vosseigneurie m'appelle moi ?

— Non, Catarè, j'allais t'appeler mais tu étais déjà en ligne.

— Et comment ça se fait que je vous arépondis sans que vosseigneurie m'appelle ?

— C'est pas que t'as répondu, visiblement, tu m'appelais et... Écoute, laissons tomber, c'est mieux. Je t'appelle pour te dire que je ne viens pas au bureau parce que je pars et...

— Vous ne pouvez absolument pas partir, *dottori* !

— Pourquoi ?

— Du fait de ce qu'on a tué querqu'un.

Comme un coup de poing en plein visage.

— Ou ?

— Juste à la sortie du pays sur la route de Montelusa.

Il avait espéré que ça se soit passé hors du territoire du commissariat. Mais non, ils devaient s'en occuper, eux.

— Tu sais comment il s'appelle ?

— Fazio me l'a dit mais maintenant, ça me vient pas... Attendez... Comment ça s'appelle la chose qu'on a besoin pour écrire ?

Mais c'était vraiment le moment de se mettre à jouer aux devinettes ?

— Plume ?

— Oh que non.

— Stylo ? On a tué un type qui s'appelle Stylo ?

— Oh que non, *dottori*, sans encre, c'est.

— Matita 4 ?

— Bravo, *dottori* !

— Écoute, le *dottor* Augello n'est pas là ?

— Oh que non, *dottori*, le *dottori* Augello ne se trouvant pas sur les lieux étant donné que cette nuit on le porta au pital.

— Oh mon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ?

— À lui pirsonnellement en pirsonne, rin, *dottori*. Mais on dut y porter le minot. Au pital pédiotrique, on le porta.

Il tourna et retourna la situation. S'il sortait tout de suite, il pouvait consacrer une demi-heure à aider Fazio et après, il pourrait poursuivre jusqu'à Punta Raisi. Oui, une demi-heure, ça suffisait. Il aconnaisait personne qui s'appelait Matita, et n'en avait même jamais entendu parler. Peut-être un règlement de comptes entre petits dealers. Il pouvait très bien laisser l'affaire entre les mains de Fazio, d'autant plus que tôt ou tard Augello reviendrait du pital pour s'en occuper.

— Dis-moi où se trouve Fazio.

Catarella s'exécuta.

Quand il arriva sur les lieux, il dut se frayer un chemin au milieu des photographes, journalistes et cameramen rassemblés autour d'une Panda qui était allée s'écraser contre un arbre au bord de la route. Gallo réglait la circulation des voitures venant de ou allant à Montelusa. Galluzzo essayait de tenir à l'écart les curieux qui se garaient et sortaient de leur véhicule pour voir ce qui s'était passé. Fazio était en train de parler avec le beau-frère de Galluzzo, journaliste à Televigàta. Montalbano aréussit à atteindre la hauteur de la Panda et vit qu'elle était vide. Il l'examina plus attentivement. Des giclées de sang sur le tableau de bord, sur l'appuie-tête du conducteur.

Fazio, qui l'avait vu arriver, s'approcha.

— Où est le mort ?

— *Dottore*, il n'est pas mort. Mais je ne crois pas qu'il s'en sortira. On l'a transporté au pital de Montelusa, je sais pas s'il y est arrivé vivant.

— C'est toi qui as appelé l'ambulance ?

— Moi ? Mais pas du tout ! Nous sommes arrivés que tout était fini. Quand on a tiré, il y avait une circulation, un vrai bordel. Deux ou trois voitures se sont arrêtées, un type a appelé le 118, un autre nous a appelés nous...

— Quelqu'un a vu quelque chose ?

— Oh que oui. Il y a un témoin oculaire. Je me suis fait raconter ce qu'il a vu, j'ai pris nom, prénom et adresse et je l'ai laissé partir.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il a vu 'ne moto de grosse cylindrée se placer à hauteur de la Panda, puis la voiture qui faisait une embardée et le motocycliste qui fuyait.

— Il n'a pas vu sa tête ?

— Il portait le casque intégral.

— La plaque, pour ce que ça vaut ?

— Il n'a pas relevé le numéro.

— Écoute, Fazio, je dois te dire 'ne chose. Quand Catarella m'a appelé, j'étais en train de partir pour trois ou quatre jours. Comme je pinse qu'Augello et toi vous pouvez vous en tirer très bien...

Fazio lui jeta un regard étonné.

— Mais *dottore*...

— Écoute, Fazio, j'ai vraiment besoin de m'absenter pour trois jours. De toute façon, ce Matita, je pense que...

— Matita ?

— Pourquoi, il s'appelle pas comme ça ?

— Oh que non, *dottore*, c'est quelqu'un que vosseigneurie connaît. Il s'appelle Lapis 5, Tommaso Lapis. C'est le type de la Bonne Volonté, vous vous rappelez ?

Et à ce moment, tout le monde arriva, la Scienfitique, le proc' et le Dr Pasquano qui se mit à jurer comme un dingue dès qu'il comprit qu'on l'avait appelé pour rien.

Montalbano se vit perdu. Il était déjà dix heures et demie.

S'il partait tout de suite, en fonçant comme il ne savait absolument pas faire, peut-être qu'à midi, il arriverait à Punta Raisi. Le mieux était d'avertir Livia qu'il aurait du retard. Il se fit prêter le portable de Fazio et appela.

« Votre correspondant ne répond pas... »

Eh oui. À cette heure, Livia était à l'aéroport en train d'embarquer. Ou déjà en voyage.

Que faire ? Lui envoyer une voiture de service en payant l'essence de sa poche ? Mais ça mettrait certainement Livia en fureur. Ils avaient arrangé les choses différemment, c'était de Punta Raisi qu'ils devaient partir ensemble dans un lieu choisi sur le moment. Non, ça compromettrait tout de suite la situation.

À ce point, il n'y avait plus qu'à attendre midi. Un fois arrivée, Livia rallumerait son portable et comme ça, ils pourraient se mettre d'accord.

— Fazio, il me semble qu'ici, on ne fait que perdre notre temps.

— À moi aussi, il me semble.

— Téléphone au pital et demande en quel état est Lapis.

— *Dottore*, ils me le disent pas pour l'histoire du respect de la vie privée.

— Allons-y dans ma voiture.

Au pital, ils réussirent à parler avec un ami médecin.

— Nous ne pensons pas qu'il s'en sortira.

— Combien de coups ?

— Un seul, mais dévastateur. Ça devait être une arme de gros calibre. La balle, tirée au-dessus de la vitre baissée, est entrée par la mâchoire gauche, a à moitié emporté le visage et est sortie un peu au-dessus de l'œil droit.

Alors Montalbano posa une question qui étonna le médecin.

— Ça lui a aussi emporté les dents supérieures ?

— Oui. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Donc, vous dites que...

— Une question de quelques heures.

— Et maintenant, où on va ?

— À Vigàta, au commissariat.

Ils remontèrent en voiture, repartirent.

— Pourquoi vous lui avez demandé, pour les dents ? s'enquit Fazio. Vous pinsez qu'il y a un rapport avec le meurtre de la petite tatouée ?

— Vu que tu as été assez bon pour poser la question, essaie de l'être aussi pour donner la réponse.

— Oh, mais c'est quoi, *dottore*, ces manières ? Je comprends que le contretemps vous rend nerveux mais ça s'est passé comme ça, qu'est-ce que vous voulez y faire ? De notre compétence, c'est !

— Retourne en arrière, tout de suite !

— Au pital ?

— Non, à la questure.

Peut-être la solution du problème était-elle dans ce mot à peine prononcé par Fazio : compétence.

Arrivé au parking de la questure, il dit à Fazio de l'attendre en voiture et s'apprécipita dans l'antichambre de Bonetti-Alderighi. Où, comme il était inévitable, il rencontra le *dottor* Lactés qui vint à sa rencontre en écartant les bras. Mais comment ? Maintenant qu'il ne s'occupait plus de la Bonne Volonté, il n'était plus le réprouvé, l'excommunié ?

— Très cher !

— En famille, tout va bien, grâce soient rendues à la Madone. Écoutez, je voudrais parler au questeur. C'est très urgent.

Le *dottor* Lactés arbora une tête désolée.

— Mais il est à Rome ! Vous ne le saviez pas ?

— Non. Quand est-ce qu'il revient ?

— Après-demain.

— Au revoir.

— Bien le bonjour à votre petite famille !

Il sortit en jurant. Son intention avait été de présenter au questeur la tentative de meurtre contre Lapis et l'assassinat de la petite comme deux faits étroitement liés. En conséquence, lui, Montalbano, allait être contraint de rouvrir l'enquête sur la Bonne Volonté. Qu'en pinsait M. le questeur ? Bonetti-Alderighi, certainement atterré à l'idée que Montalbano recommence à s'insinuer entre monseigneurs et âmes dévotes avec des grâces éléphantiques, aurait refilé « pour compétence » l'enquête à Di Nardo ou un autre. Et lui, Montalbano, aurait pu partir là où il voulait.

Mais ça ne s'était pas passé ainsi, malheureusement.

— Et maintenant, où on va ?

— Au commissariat.

En le voyant encore plus sombre qu'avant, Fazio ne se hasarda pas à ouvrir la bouche. Ils avaient gardé le silence pendant plus ou moins trois kilomètres quand le commissaire dit :

— On retourne en arrière.

— Arrè ? En arrière ? ademanda Fazio entre ahurissement et fureur.

— Arrè, arrè. De toute façon, c'est ma voiture et c'est moi qui paie l'essence.

— On va à la questure ?

— Non. À Retelibera.

Il y entra avec tant de fougue que la petite de la réception eut la frousse.

— Oh mon Dieu, *dottor* Montalbano, vous m'avez fait...

— Zito est là ?

— Il est dans son bureau, seul.

Il repoussa la porte si fort qu'elle battit contre le mur et que le journaliste sauta sur son siège.

— C'est quoi, ça ? Le système Catarella a été adopté par vous tous au commissariat ?

— Excuse-moi, Nicoló, mais je suis très pressé. Tu as appris la tentative de meurtre d'un certain Lapis ?

— Oui, j'ai déjà diffusé la nouvelle il y a une demi-heure.

— Tu le sais, qui c'était ?

— C'était ?

— Oui, je viens de l'hôpital. Il n'a que quelques heures à vivre. Alors, c'était qui ?

— Une brave personne. Quarante ans, célibataire. Jusqu'à l'an passé, il avait un magasin de tissus. Puis les affaires ont mal tourné et il a dû le fermer. C'est un meurtre inexplicable. Peut-être une terrible erreur sur la personne.

— Inexplicable ?

Les yeux de Zito brillèrent, il se raidit sur son siège.

— *Pi tia* pour toi, il est explicable ?

— Il pourrait s'expliquer.

— Et comment ?

— Tu la connais, la Bonne Volonté, fondée par Mgr Pisicchio ?

— Non... ou peut-être que si... j'en ai entendu vaguement parler. Elle s'occupe de la réhabilitation des jeunes femmes qui...

— Exact. Tu le sais que la fille avec le papillon tatoué, celle qui a été tuée par Morabito, a presque sûrement été prise sous la protection de la Bonne Volonté ?

— Putain !

— Exactement. Nicoló, tu devrais tout de suite commencer à faire du ramdam, un très grand bordel sur ce lien. Note bien que la Bonne

Volonté est un sacré fromage. À quelqu'un comme toi, suffit d'une demi-journée pour comprendre ce qui se passe. Mais tu dois faire du barouf tout de suite.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai dit, je suis très pressé, Nicoló . D'ailleurs, quelle heure il est ?

— Midi dix.

Sainte mère, il était en retard.

— Je peux passer un coup de fil ?

— Bien sûr.

« Votre correspondant ne répond pas... »

DIX-HUIT

Ils trouvèrent Mimi Augello qui les attendait sur le seuil du commissariat, il avait la tête de quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil de la nuit.

— Comment va le minot ?

— Mieux, maintenant.

— Mais qu'est-ce qu'il a eu ?

— Une connerie gonflée à mort par Beba.

— Allons dans mon bureau, dit le commissaire.

— Ah, fit Augello. Je voulais dire qu'on vient d'appeler de l'hôpital, Lapis est mort.

— Donc, attaqua Montalbano dès qu'ils se furent assis. On doit reprendre en main l'histoire de la Bonne Volonté. Je vous avais demandé de me donner tout renseignement disponible sur...

— Guglielmo Piro, Michela Zicari, Anna Degregorio, Gerlando Cogno et Stefania Rizzo, récita Fazio de mémoire. Il y avait aussi Tommaso Lapis, mais on doit l'effacer de la liste pour cause de force majeure.

— Mais maintenant, nous n'avons plus de temps à perdre à courir derrière les renseignements. Nous devons passer aux faits. Je veux les voir un à un, ici, à partir de tout de suite. Le premier de la liste doit être le cher chevalier Guglielmo Piro.

— Un moment, dit Mimi. On devrait pas informer le proc' ?

— On devrait mais on le fait pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a quatre-vingt-dix pour cent de chances pour que Tommaso trouve des trucs juridiques pour nous faire perdre du temps.

— Eh ben, perdons-le. L'essentiel c'est qu'il ne nous bloque pas.

— Mimi, pour commencer, je suis très pressé. Deuxièmement, je crains fort qu'un des chefs de Tommaso l'oblige à nous bloquer.

— Pourquoi tu es si pressé ?

— C'est mes oignons.

Mimi se leva, fit une courbette, se rassit.

— Devant de si exhaustives explications, dit-il, je me considère comme pleinement satisfait. Donc, tu penses à un lien entre le meurtre de Lapis et celui de la petite tatouée ?

— Ça me paraît évident.

— D'où te vient toute cette évidence ?

— Du fait que le coup qui a tué Lapis a suivi exactement la même

trajectoire que celui qui a tué la petite.

— Ça pourrait être une coïncidence.

— Non, Mimi, c'est un message. Clair pour qui veut le lire. Pour qui ne veut pas le lire, ce n'est qu'une coïncidence, comme tu le penses, toi.

— Et que dit le message ?

— Moi, j'ai tué cet homme de la même manière qu'il a fait tuer cette petite.

— Mais peut-être...

— Mimi, tu me fais perdre trop de temps. Allez, Fazio, mets-toi en mouvement. Et même, s'il te plaît, donne-lui un coup de main toi aussi, Mimi.

Il était déjà 2 heures. Il essaya encore d'appeler Livia. Rin, l'habituelle voix féminine enregistrée. Le téléphone sonna. Tu veux voir que c'est elle ? Il était prêt à lui demander de lui pardonner au prix même de s'agenouiller devant tout le commissariat.

— Ah, *dottori* ! Il y aurait qu'il y a un type qui dit qu'il s'appelle Dona Antonio et qu'il voudrait vous en pirsonne pirsonnellement.

Jamais rencontré de sa vie de Dona Antonio. Mais il se le fit passer.

— Ici don Antonio, vous vous rappelez ?

Et comment, qu'il se le rappelait ! Le curé boxeur !

— Je vous écoute.

— Je suis en train de venir chez vous avec Katia.

— Où êtes-vous actuellement ?

— J'ai fait les trois quarts du chemin.

Mais si Katia venait au commissariat, elle risquait de croiser quelqu'un de la Bonne Volonté.

— Écoutez, mon père, vous connaissez Marinella ?

— Bien sûr.

— Il vaudrait mieux qu'on se rencontre là-bas. Il y a un bar, à cette heure, il sera désert. Vous le verrez tout de suite, il a une grande enseigne.

Catarella se le vit passer sous le nez comme une fusée.

Katia Lissenko était une grande belle fille. Les formes de son corps ferme et dessiné dans les règles de l'art explosaient bien qu'elles fussent dissimulées et enlaidies par un jean large et un pull déformé. Facile à comprendre que le pôvre Graceffa ait perdu la tête.

— Katia s'est décidée à venir vous parler dès qu'elle a appris l'attentat contre Lapis. Et en venant, nous avons appris sa mort, attaque don Antonio.

— Une précision pour commencer, dit Montalbano, vous, Katia, vous souhaitez que cette rencontre reste privée, ou vous êtes disposée à témoigner devant un tribunal ?

Katia échangea un regard avec don Antonio.

— Je suis disposée à témoigner.

— Mais jusqu'à ce qu'elle le fasse, intervint don Antonio, il vaut mieux qu'elle reste chez nous. Katia a eu la possibilité de rencontrer un brave garçon qui l'héberge. Ils s'aiment. Commissaire, je n'ai pas confiance dans ce qui peut arriver.

— Et vous avez raison. Alors, Katia, je commence les questions ?

— Oui.

— Pourquoi le papillon tatoué ?

— À Scelkovo, l'agence à laquelle je me suis adressée pour émigrer, avait pour habitude de faire ça. Comme nous partions par petits groupes, en général de quatre, cinq filles maximum, à chaque groupe on faisait un tatouage différent.

— Une espèce de marquage.

Le beau visage de Katia s'assombrit.

— Eh oui. Comme pour les bêtes. D'un autre côté, pour eux, nous étions comme des bêtes de somme. Et nous avions besoin de travail pour aider nos familles qui avaient tout vendu. Nous avions passé des moments terribles, en Russie. On nous avait fait étudier un peu de danse et puis envoyer dans les clubs italiens. Notre groupe était de quatre, comme les ailes du papillon tatoué sur l'épaule.

— Combien gagniez-vous en moyenne dans les night-clubs ?

— L'argent que nous gagnions servait à régler la dette contractée auprès de l'agence de Scelkovo qui, en Italie, s'occupait de nous fournir un appartement commun. Pour gagner assez d'argent pour pouvoir en envoyer à la maison, il fallait suivre des clients après la fermeture.

Elle rougit.

— J'ai compris. Où avez-vous rencontré Tommaso Lapis ?

— Dans une boîte de Palerme. Avant, nous avions été à Viareggio, Grosseto et Salerne. Lapis a parlé surtout avec Sonia. Plusieurs fois. Jusqu'à ce qu'un jour où nous étions toutes à la maison, Sonia nous dise que M. Lapis lui avait proposé de nous transférer toutes à Montelusa où une organisation de bienfaisance s'occuperait de nous en nous faisant travailler comme aides à domicile, domestiques, femmes de ménage. Un travail honnête qui pouvait se développer.

— Et qui allait solder les dettes envers l'agence ?

— Lapis nous a dit de ne pas nous inquiéter, qu'il s'en occuperait lui, en faisant intervenir certains amis.

Des mafieux, à tous les coups.

— Le fait est, continua Katia, que nos familles en Russie n'ont pas subi de représailles. Parce que c'est de ça que nous menaçaient toujours les gens de l'agence : si l'une d'entre vous s'échappe, c'est sa famille qui paiera.

— Bref, vous avez accepté la proposition de Lapis.

— Oui. Mais Lapis a voulu qu'on se présente à la Bonne Volonté en disant que nous venions spontanément, non pas sur sa suggestion. Et il nous a ordonné de ne pas arriver toutes ensemble.

C'était clair : Lapis ne voulait pas apparaître en personne comme inspireur et organisateur du groupe.

— Pourquoi est-ce qu'à votre arrivée, étiez-vous terrorisées, Irina et vous ?

— Nous ? ! se récria Katia, prise par les Turcs.

Visiblement, il s'agissait d'une note pittoresque ajoutée par le chevalier Piro.

— Ensuite, après vous deux, vint Sonia ?

— Oui.

— Par hasard, votre quatrième compagne était-elle Zin ?

— Zinaïda Gregorenko, oui.

— Comment ça se fait qu'elle n'est pas venue avec vous à la Bonne Volonté ?

Katia lui envoya un regard surpris.

— Comment ça ? C'est la quatrième à être venue !

Mais ça, le chevalier Piro ne le lui avait pas dit.

Donc le chevalier était mouillé dans cette affaire jusqu'au cou.

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est passé que le jour où toutes les quatre, on s'est trouvées réunies, M. Lapis nous a prises à part. Et il nous a dit ce qu'il avait en tête. Dans les maisons où nous allions aller, nous devons garder les yeux ouverts et voir s'il y avait des bijoux ou de l'argent. Puis, au moment opportun, les voler et disparaître. Ensuite, il s'occuperait de nous faire changer de pays et de fourguer le butin. La personne qui volait toucherait un quart du bénéfice.

— Vous avez accepté ?

— Sonia, tout de suite. Mais je crois qu'elle était déjà d'accord avec lui avant même d'avoir quitté le night-club. Puis Irina et Zin ont dit oui. Moi aussi, j'ai accepté.

— Pourquoi ?

— Où est-ce que je serais allée sans les autres filles ? Rester ensemble était important. Mais intérieurement, je me suis promis de m'enfuir à la première occasion. Je l'ai fait, et je n'ai jamais rien volé. Puis Zin aussi a laissé tomber, mais pour d'autres raisons.

— Lesquelles ?

— Elle était tombée amoureuse et était allée vivre chez l'homme qu'elle aimait.

— Et Lapis, comment il l'a pris ?

— Mal. Mais il n'y pouvait rien. Parce que l'homme avec lequel était Zin, un dangereux criminel, l'avait menacé de tout raconter à la

police.

— Vous avez compris tout de suite qu'il s'agissait de Sonia quand on a parlé à la télévision de la fille retrouvée dans la décharge ?

Katia écarquilla les yeux.

— Sonia ? !

— Ce n'est pas elle ?

— Non, c'est Zin qui a été tuée !

Cette fois, ce fut au tour de Montalbano d'écarquiller les yeux.

— Mais Zin n'était pas hors du jeu ?

— Elle l'était. Mais elle a eu besoin d'argent pour payer l'avocat de son homme qui s'était retrouvé en prison. Et Lapis en a profité pour la convaincre de retourner à son service. Il l'a fait embaucher par une entreprise de nettoyage. Zin était chargée de nettoyer l'appartement de ce négociant et au bout d'un moment, elle s'est rendu compte que là, surtout le samedi soir, il y avait beaucoup d'argent. Mais Zin a posé une condition : qu'après ce travail, Lapis ne se montrerait plus. Et en fait...

Deux grosses larmes roulèrent de ses yeux. Don Antonio lui posa un moment une main sur l'épaule.

— Mais comment avez-vous fait pour savoir tout ça ?

— De temps en temps, j'appelle Sonia.

— Mais, excusez-moi, Sonia pourrait découvrir la provenance de l'appel.

— Pour lui téléphoner, j'utilise toujours des cabines publiques.

Pour le moment, il n'avait plus d'autres questions. Ce qu'il avait appris suffisait largement.

— Écoutez, mademoiselle, je vous suis immensément reconnaissant de m'avoir raconté tout cela. Si j'avais encore besoin de vous comme...

— Téléphonez-moi à moi, dit don Antonio. Et permettez-moi une prière.

— Je vous écoute.

— Envoyez-moi en taule ces crapules de la Bonne Volonté. Ils salissent la besogne propre de milliers d'honnêtes bénévoles.

— C'est ce que je vais essayer de faire, rétorqua le commissaire en se levant.

Katia et don Antonio l'imitèrent.

— Je te souhaite une vie heureuse et sereine, dit Montalbano à Katia.

Et il l'embrassa.

Mais avant de sortir du bar, il essaya d'appeler Livia du téléphone de l'établissement. Rin.

Catarella se le vit repasser devant lui comme la fusée habituelle.

— Ah *dot...*

— Je suis pas là ! Je suis pas là !

Il ne s'assit même pas au bureau. Debout, il appela encore le portable de Livia. La sempiternelle réponse enregistrée. Il se persuada qu'après l'avoir attendu en vain, elle s'en était retournée à Boccadasse. Désolée, désespérée peut-être. Quelle nuit allait-elle passer, seule, à Boccadasse ? Mais quel salopard, ce Montalbano qui l'abandonnait comme ça ! Alors, il chercha un feuillet dans un tiroir, le prit, brancha la ligne directe, composa un numero.

— Le commissariat de Punta Raisi ? Le *dottor* Capuano est là ? Vous pouvez me le passer ? Le commissaire Montalbano, je suis.

— Salvo, qu'est-ce qui se passe ?

— Capuà, tu dois absolument me procurer une place pour le vol de ce soir à 7 heures pour Gênes. Tu dois aussi me sortir le billet.

— Attends.

Table de multiplication par six. Six jurons. Table de sept. Sept jurons. Table de huit. Huit jurons.

— Montalbano. Il y a une place. Je te fais faire le billet.

— Dire que t'es un ange, c'est peu dire, Capuà.

Il avait à peine posé le combiné que Fazio et Augello entraient, hors d'haleine.

— Catarella nous a dit que tu viens de rentrer et alors... commença Mimi.

— Quelle heure est-il ? l'interrompit Montalbano.

— Presque 4 heures.

Il avait, plus ou moins, une heure à sa disposition.

— On a convoqué tout le monde, dit Fazio. Guglielmo Piro sera ici à 5 heures pile, après les autres vont venir.

— Maintenant, écoutez-moi bien parce que dès que j'aurai fini de parler, l'enquête sera entre vos mains. Les tiennes, Mimi, et celles de Fazio.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Moi, je disparaîs, Mimi. Et qu'il ne te vienne pas en tête de me casser les roubignoles parce que même si vous arrivez à me retrouver, moi, je vous parlerai pas. C'est clair ?

— Très clair.

Et Montalbano rapporta ce que lui avait raconté Katia.

— Il est évident, conclut-il, que le chevalier Piro était de mèche avec Lapis. Les autres, je ne sais pas, c'est à vous de le découvrir. Et il est aussi évident que Lapis a été tué par vengeance. Il avait contraint Zin à recommencer à voler, mais la petite a été tuée par Morabito. Et l'amant de Zin, qui à ce qu'il paraît en était fou amoureux, a descendu Lapis à son tour.

— Ça ne va pas être facile de découvrir le nom de l'assassin, observa

Augello.

— Je te le dis, moi, Mimi. Il s'appelle Peppi Cannizzaro. Un repris de justice.

Fazio et Augello le regardèrent tout ébaudis.

— Oui, mais... ça va être difficile de le trouver, dit Augello.

— Je te donne aussi l'adresse : 16, via Palermo à Gallotta. Tu veux que je te dise aussi sa pointure ?

— Eh non ! se récria Mimi. Tu dois nous dire aussi comment tu as fait pour...

— C'est mes oignons.

Mimi se leva, s'inclina, se rassit.

— Tes explications ne laissent jamais place au doute, Maestro.

Le téléphone sonna.

— Ah *dottori dottori* ! Ah *dottori dottori* !

C'était grave.

— Qu'est-ce qui fut, Catarè ?

— M. le questeur tiliphona ! De Rome, il tiliphona !

— Pourquoi tu ne me l'as pas passé ?

— Passqu'à moi il dit seulement d'y dire à vosseigneurie qu'il veut comme ça vous atrouver absolumentement seul à cinq heures et quart précises que lui il aretiliphonera de Rome.

— Dès qu'il téléphone, tu me le passes.

Il considéra Fazio et Augello.

— C'était le questeur qui appelait de Rome. Il rappelle à cinq heures et quart.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Mimi.

— Il va nous recommander de traiter l'affaire avec beaucoup de précautions. C'est une histoire explosive. Écoute, Fazio, Gallo est là ?

— Il est là.

— Dis-lui de faire le plein dans une voiture de service. Je paierai l'essence. Et de me la garder à disposition.

Fazio se leva et sortit.

— Ça m'inquiète, dit Mimi.

— Quoi ?

— Le coup de fil du questeur. Il va nous retirer l'affaire.

— Mimi, si c'est ça, qu'est-ce que tu veux y faire ?

Augello poussa un profond soupir.

— Il y a des moments où j'aimerais être Don Quichotte.

— Il y a une différence essentielle, Mimi. Don Quichotte croyait que les moulins étaient des monstres, alors qu'eux, c'est vraiment des monstres qui se font passer pour des moulins à vent.

Fazio revint.

— Tout est réglé.

Ils n'avaient pas envie de parler. À 5 heures, Catarella communiqua

par téléphone que M. Giro venait d'arriver.

— Ça doit être Piro, dit Fazio. Qu'est-ce que je fais ?

— Fais-le entrer dans le bureau de Mimi. Et fais-le attendre, ce salopard.

À cinq heures un quart, le téléphone sonna.

— Ah *dottori dottori* !

— Passe-le-moi, dit Montalbano en mettant le haut-parleur.

— Bonjour, M. le ques...

— Montalbano ? Écoutez-moi attentivement et ne répliquez pas. Je suis à Rome, chez le sous-secrétaire et je n'ai pas de temps à perdre. J'ai été informé de ce qui se passe chez nous. Entre autres, hier, vous n'avez même pas averti le *dottor* Tommaseo de la convocation hasardeuse du directoire de la Bonne Volonté. À partir de cet instant précis, l'enquête passe au chef de la criminelle, le *dottor* Filiberto. C'est clair ? Vous ne devrez plus vous occuper de cette affaire. En aucune manière et sous aucune forme. Compris ? Au revoir.

— Ce qu'il fallait démontrer, commenta Augello.

L'autre téléphone sonna.

— Qui ça peut être ? se demanda le commissaire.

— Le pape qui t'excommunie, dit Mimi.

Le commissaire prit le combiné.

— Oui ? fit-il, restant dans les généralités.

— Montalbano ? Nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous rencontrer, je suis Emanuele Filiberto, le nouveau chef de la criminelle. À quel point es-tu arrivé dans ton enquête ?

— Au point que tu veux.

— C'est-à-dire ?

— Par exemple, tu veux que je te dise nom et prénom de la fille assassinée ?

— Pourquoi pas ?

— Tu veux que je te dise que Tommaso Lapis était à la tête d'une bande de voleuses ?

— Pourquoi pas ?

— Tu veux que je te donne le nom de l'assassin de Lapis ?

— Pourquoi pas ?

— Tu veux que je te dise les liens qui existent entre Lapis et une organisation de bienfaisance appelée la Bonne Volonté, qui a des protecteurs très haut placés ? Ou bien je m'arrête et je ne te dis plus rien ?

— Pourquoi tu me proposes de t'arrêter quand c'est le meilleur ?

— Le questeur m'a téléphoné à l'instant de Rome.

— À moi aussi, il m'a téléphoné.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit de faire preuve de prudence.
— Et c'est tout ?
— C'est tout. Le lien avec l'organisation de bienfaisance m'intéresse particulièrement. Ça ne peut pas être pris par-dessous la jambe. Tu as entendu Retelibera ?

— Non. Qu'est-ce qu'ils ont fait ?
— Ils font un barouf à ce sujet. Sur les magouilles de ce Piro. Imagine-toi qu'en trois heures, ils ont déjà diffusé deux éditions spéciales.

— Alors, écoute, je t'envoie tout de suite mon adjoint, le *dottor* Augello, qui sait tout.

— Je l'attends.
Montalbano posa le téléphone et fixa Fazio et Mimi qui avaient tout entendu.

— Peut-être y a-t-il encore un juge à Berlin, dit-il en se levant. Mimi, emmène avec toi le chevalier Piro. Notre cadeau d'amitié à Filiberto. Je vous salue, les gars. On se voit d'ici quelques jours.

Gallo l'attendait dans le couloir.
— T'y arrives à Punta Raisi, en une heure ?
— En mettant la sirène, oh que oui.

Ce fut pire qu'à Indianapolis. Gallo mit cinquante-huit minutes et quatorze secondes.

— Tu n'as pas de bagage ? demanda Capuano.
Montalbano se donna une grande claque sur le front. La valise, il se l'était oubliée dans le coffre de sa voiture.

Dès qu'il fut en vol, il lui vint une faim mauvaise.
— Il y a quelque chose à manger ? supplia-t-il.
L'hôtesse lui apporta une boîte de biscuits. Il s'en empiffra.
Ensuite, il commença à se répéter les paroles qu'il devrait dire pour se faire pardonner par Livia. À la troisième fois qu'il se les répéta, elles lui parurent si convaincantes, si émouvantes, qu'il en eut quasiment les larmes aux yeux.

Il appuya l'oreille à la porte de l'appartement de Livia, avec le cœur qui battait la chamade d'une force à réveiller tout l'immeuble. Boumbadaboum boumbadaboum. Il avait la bouche aigre, peut-être à cause de l'émotion, peut-être à cause de la boîte de biscuits. On n'entendait rien derrière la porte. Pas de télévision allumée, silence absolu.

Peut-être était-elle allée se coucher, fatiguée et furieuse du voyage

inutile. Alors, il appuya sur la sonnette d'un doigt qui tremblait un peu. Rin. Il sonna encore. Rin.

Depuis la première année où ils s'étaient connus, Livia et lui s'étaient échangé un trousseau des clés de leurs maisons, en les portant toujours avec eux.

Il prit la clé, ouvrit, entra.

Et comprit tout de suite que Livia n'était pas là. Qu'après le départ matutinal, elle n'était plus revenue dans son appartement. La première chose qu'il vit fut le portable sur la table de l'antichambre. Elle l'avait oublié, voilà pourquoi elle n'avait jamais arépondu à ses appels.

Et maintenant ? Où est-ce qu'elle était allée ? Comment faisait-il pour la retrouver ? Où devait-il commencer la recherche ? Il se sentit découragé, la fatigue s'abattit d'un coup sur lui, lui rendant les jambes flageolantes. Il alla dans la chambre à coucher, s'étendit. Ferma les yeux. Et aussitôt après les ouvrit parce que le téléphone sur la table de nuit s'était mis à sonner.

— Allô ?

— Je le savais ! Je le savais ! Je le sentais que tu étais assez stupide, assez imbécile pour t'en aller à Bocadasse !

C'était Livia, folle de rage.

— Livia ! Tu sais pas ce que je t'ai cherchée ! Tu m'as rendu dingue ! D'où est-ce que tu téléphones ? Où es-tu ?

— Quand j'ai vu que tu n'arrivais pas, j'ai pris l'autocar. Où tu veux que je sois ? À Marinella ! Tu vois que tu fais toujours tout comme ça te chante et après tu combines un pastis qui...

— Écoute, Livia, si tu n'avais pas oublié le portable ici, moi, j'aurais...

Et acommença une de ces belles engueulades d'autrefois.

Avertissement

Ce roman est inventé. Je veux dire que les personnages, leurs noms, les situations dans lesquelles ils sont placés ne font référence à aucune personne réellement existante. Mais il ne fait pas de doute que le roman naît d'une réalité précise. Et donc, il peut arriver que quelqu'un croie se reconnaître dans un personnage ou une situation, mais je puis assurer qu'il s'agit d'une malheureuse et absolument involontaire coïncidence.

Je désire remercier Maurizio Assalto de m'avoir envoyé un article de journal et l'amie Larissa pour certains de ses récits.

Notes

[←1]

Garruso : « pédé » en sicilien.

[←2]

Plat fondamental dont la recette varie d'une famille sicilienne à l'autre, où l'aubergine, le fromage cacciocavallo, la viande hachée, l'œuf dur, le persil viennent s'ajouter aux pâtes avant leur mise au four (voir notre recette dans Maruzza Loria, Serge Quadruppani, *À la table de Yasmina, sept récits et cinquante recettes de Sicile aux parfums d'Arabie*, Editions Métailié, octobre 2009).

[←3]

En italien, cela s'entend.

[←4]

Crayon, en italien.

[←5]

Autre mot pour « crayon » en italien.

Table of Contents

Avertissement du traducteur

UN

DEUX

TROIS

QUATRE

CINQ

SIX

SEPT

HUIT

NEUF

DIX

ONZE

DOUZE

TREIZE

QUATORZE

QUINZE

SEIZE

DIX-SEPT

DIX-HUIT

Avertissement

Notes